This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

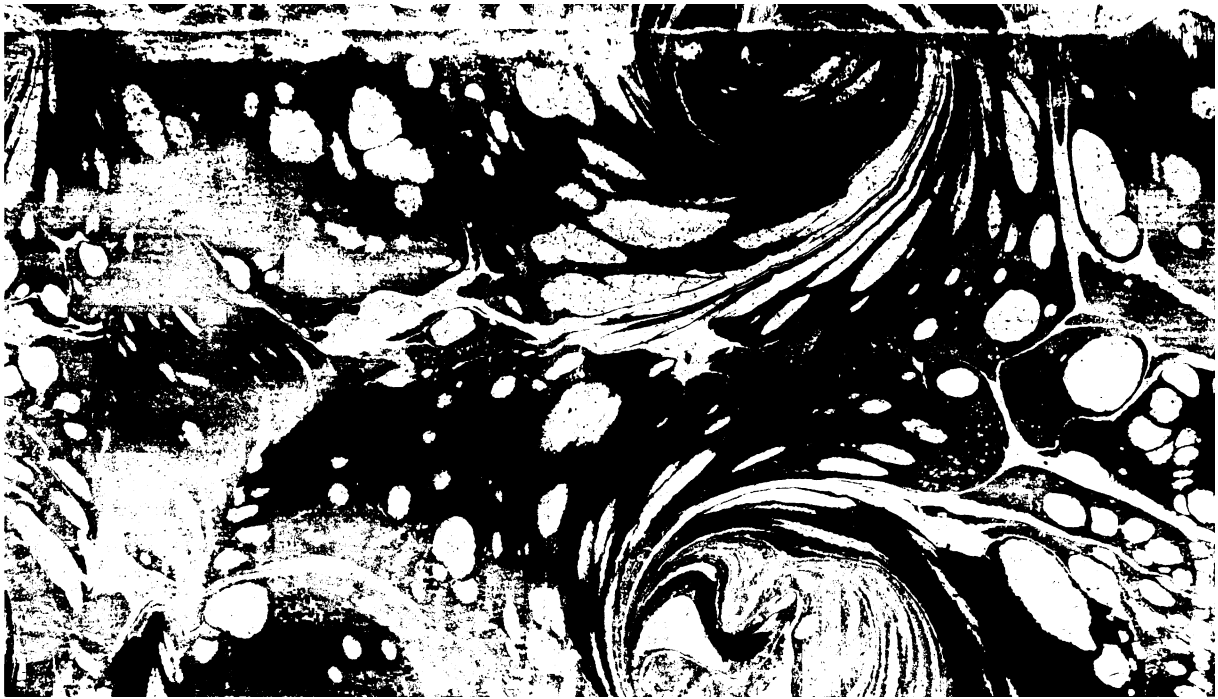
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP 331.1
*

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
CLASS OF 1828



L'ANNÉE LITTÉRAIRE

OU

SUITE DES Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps,

Par M. FRÉRON des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

Parcere personis, dicere de vitiis. MARTIAL.

TOME I.

A AMSTERDAM.

Et se trouve à Paris,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LIV.

BP 331.1
*
Harvard College Library
May 18, 1922
Minot fund
(1754-1776,
in 158 vols)

AVERTISSEMENT

Au ſujet du nouvel Ouvrage Périodique, intitulé, L'ANNÉE LITTÉRAIRE, par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

TOus les Journaux qui ſe publient en France ont leur objet & leur mérite particulier. Le *Journal des Sçavans*, & celui de *Trévoux*, les plus eſtimables de l'Europe, ſont ſpécialement deſtinés à rendre compte des Ouvrages d'Erudition, des Ecrits utiles & ſolides. Il eſt très-rare qu'ils faſſent mention des Livres de pur agrément. Des Brochures, des Pièces de Vers, des Romans, des Comédies, &c. ſont peu dignes en effet d'occuper une place dans des Mémoires compoſés par des Auteurs graves & profonds, qui s'interdiſent en général le ton de la plaiſanterie, & qui ne ſuivent que les loix d'une Critique ſage, judicieuſe & raiſonnée.

Le *Mercure de France*, & le *Journal de Verdun* ont auſſi leur utilité. Ils indi-

quent tout ce qui paroît de nouveau ; ils en font ſouvent des analyſes ; ils recueillent avec ſoin les Poëſies, les Diſſertations dignes d'y être inſérées ; ils y ajoutent un détail curieux des Nouvelles Politiques, des Naiſſances, des Mariages & des Morts illuſtres. Mais les Extraits de Livres qu'on y trouve ne ſont que des Extraits ; c'eſt-à-dire qu'ils ſont dénués pour la plûpart de toute eſpèce de critique.

L'Année Littéraire ſera différente de tous ces Ouvrages, & par le fond & par la forme.

1°. La belle Littérature, les productions agréables, telles que les Hiſtoires, les Romans, les Brochures qui auront de la vogue, les Pièces d'Eloquence & de Poëſie, principalement les Ouvrages Dramatiques repréſentés ſur tous les Théâtres ou imprimés ſans avoir été joués, la Muſique, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, &c. en un mot ce que l'on entend communément par Belles-Lettres & Beaux-Arts, tout ce qui par conſéquent eſt du reſſort du Goût : voilà ce qui ſera l'objet de ce nouvel Ouvrage Périodique.

2°. On ne négligera pas cependant les

Livres utiles, les Livres ſçavans mêmes, lorſqu'ils pourront donner lieu à l'inſtruction facile du Lecteur, ou à ſon amuſement. Mais il ne ſera jamais queſtion d'Ouvrages ſcientifiques, qui, pour être entendus, demanderoient une application laborieuſe. On ne pourroit d'ailleurs en parler que très-imparfaitement, en comparaiſon des Journaux des Sçavans & de Trévoux. On ſe contentera de les annoncer.

3°. On s'attachera moins à faire des analyſes qu'à tracer le caractère des Ouvrages nouveaux, qu'à ſaiſir le génie de chaque Auteur, qu'à peindre la tournure de ſon imagination, & ſa façon d'écrire, qu'à rapporter des traits qui puiſſent inſtruire ou plaire, qu'à rappeller les principes qui ont guidé nos grands Maîtres : principes invariables qui rendront ſenſibles les erreurs de ceux qui s'en écartent, & qui pourront éclairer les jeunes gens. Enfin, c'eſt moins un Journal qu'on prétend compoſer que l'hiſtoire de l'eſprit & du goût de la Nation dans chaque année.

4°. L'Auteur n'auroit jamais entrepris cet Ouvrage, ſi on ne lui avoit laiſſé la liberté de dire naturellement ce qu'il

penſe ſur les nouveautés dont il eſt à portée de juger. La Critique dominera donc dans ſes Feuilles : & c'eſt encore un point qui les diſtinguera des autres Journaux. Il relevera tout ce qui lui paroîtra pécher contre le bon goût, les vices, les fautes & les ridicules des Ecrits. Cette Critique ſera tantôt ſérieuſe, tantôt enjouée, ſuivant les objets. Il n'eſt pas néceſſaire de prévenir que l'on s'interdira toute perſonnalité. Les Ouvrages du ſiècle donnent aſſez beau jeu, ſans qu'il ſoit beſoin d'attaquer les perſonnes. On ne ſera pas moins en garde contre les partialités ; & l'Auteur ſe croit aſſez ſûr de ſa façon de penſer, pour être en état de promettre qu'il n'écoutera jamais les mouvemens de la prévention, de la haine, de l'amitié, de l'eſpérance & de la crainte. La ſeule attention qu'il aura pour ſes amis & pour ceux qui, par leur Naiſſance ou par leurs Places, méritent une juſte conſidération, ſera de ne rien dire de leurs Livres, lorſqu'ils auront eu le malheur d'en faire de mauvais.

5°. La carrière que s'ouvre l'Auteur eſt aſſez vaſte. Ce n'eſt pas qu'il ſe croye pourvu d'aſſez de lumières pour parler de tout avec juſteſſe, & principalement des

Beaux-Arts. Mais il eſt né avec le bon eſprit de conſulter ceux qui ſont faits pour en juger ſainement, & le Public peut être aſſuré qu'il ne hazardera rien ſur ces matières que d'après la déciſion des vrais Connoiſſeurs & des habiles Artiſtes. Malgré ces précautions, il pourra ſe tromper encore, & il ne rougira point de l'avouer, lorſqu'il s'en ſera apperçu, ou que d'autres l'en auront averti. Il recevra, avec autant de reconnoiſſance que de docilité, les conſeils qu'on voudra bien lui donner, ſoit par écrit, ſoit de vive voix. Son caractère eſt de ſacrifier à la vérité, non ſeulement l'amour propre des autres, mais le ſien même. Il prie ſeulement ceux qui lui feront l'honneur de lui écrire, ſoit pour lui faire obſerver ſes erreurs, ſoit pour lui envoyer des Remarques Critiques ou des Réflexions de Littérature dont ils ſouhaiteront qu'on faſſe uſage dans ces Feuilles, de ſe découvrir à lui. Il prévient qu'il ne lit jamais les Lettres Anonymes, & que dès qu'il les voit ſans ſignature, il les jette au feu. Ainſi il ſeroit inutile de lui en écrire.

Un Ecrit clandeſtin n'eſt pas d'un honnête homme ;
Quand j'accuſe quelqu'un, je le dois, & me nomme.

Au reſte il s'engage à ne faire connoître au Public les perſonnes qui lui écriront, qu'autant qu'elles le deſireront. Une grace qu'il demande aux Poëtes, c'eſt de ne le point perſécuter pour inſérer leurs Vers dans ces Feuilles. Ils ont des Ouvrages Périodiques, deſtinés à les recueillir. Eh ! peuvent-ils ambitionner une place dans de petites Feuilles ?

Foliis tantùm ne carmina manda.

6°. Tous les gens de Lettres & tous les Artiſtes qui ſont de quelque Académie, ſont aſſurés d'un éloge funèbre après leur mort : conſolation refuſée à pluſieurs Ecrivains & Artiſtes, qui, pour n'être d'aucun Corps, d'aucune Société Littéraire, n'en ſont pas moins eſtimables : ils meurent *incognitò* &, pour ainſi dire, tout entiers ; on n'en fait ſouvent aucune mention dans les Papiers Publics. On ſe fera un devoir dans ces Feuilles de payer un juſte tribut à leurs ta-

lons. On invite en conſéquence les familles & les amis de ces illuſtres défunts de communiquer à l'Auteur des notices de leurs perſonnes & de leurs Ecrits, & d'y joindre des faits, & des Anecdotes, s'ils en ſçavent, afin qu'on en puiſſe parler d'une maniere ſatisfaiſante pour eux & pour le Public.

7°. L'Auteur ſe propoſe de donner tous les dix jours ; c'eſt-à-dire, le 10, le 20 & le dernier jour de chaque mois, un Cahier de trois Feuilles d'impreſſion, ou de 72 Pages, & tous les trois mois un double Cahier ; ce qui fera au boutde l'année quarante Cahiers, ou huit Volumes complets, le Volume étant compoſé de cinq Cahiers. Cette année courante 1754 ſera même complettée, quoique l'on ne l'ait commencée qu'au mois de Février, l'Auteur ayant devant lui des avances qui le mettent en état de prendre & de remplir cet engagement. Ainſi le Libraire fournira aux perſonnes de Paris ou des Provinces qui voudront ſouſcrire, huit volumes chaque année, à commencer par cette année 1754. La ſouſcription eſt de vingt-quatre livres par an. Les perſonnes de Paris les recevront exactement chez elles, & on les envoyera

aux perſonnes de Province par les voyes qu'elles indiqueront. Le Libraire ne ſe charge point des frais de l'envoi. Il avertit ſeulement le Public que Meſſieurs les Fermiers Généraux des Poſtes ont eu la bonté d'en faciliter le tranſport, & que chaque Cahier ne coutera par la Poſte que quatre ſols de port dans toute l'étendue du Royaume.

8°. Ce n'eſt point à l'Auteur qu'il faut s'adreſſer pour avoir ces Feuilles, mais au Libraire qui eſt MICHEL LAMBERT, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe. Les Perſonnes qui lui envoyeront des Lettres ou des paquets ſoit pour lui, ſoit pour l'Auteur, ſont priées d'en affranchir le port: ſans quoi ils reſteroient à la Poſte. On trouvera ces mêmes Feuilles Périodiques chez les Libraires des principales Villes du Royaume.

NOMS DES LIBRAIRES

Chez lesquels on trouvera L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ABBEVILLE, chez Voyez.
AMIENS, chez Antoine Redé.
AMSTERDAM, chez Merkus & Arkstée.
ANGERS, chez Lejahier.
AVIGNON, chez Giroud, & chez Merande.
BESANÇON, chez Metheyer
BORDEAUX chez R. Labottiere.
BRUXELLES, chez Vase.
CAEN, chez Manoury.
CHARLEVILLE, chez Thesin.
CLERMONT-FERRAND, chez Desaumade.
DIJON, chez la Veuve Coignard.
GRENOBLE, chez Giroud.
LA HAIE, chez Gosse-Junior.
LILLE, chez Jacquez.
LONDRES, chez Vaillant.
LYON, chez Deville.
MARSEILLE, chez Boyer, & chez Mossy.
METZ, chez Bouchard le jeune.
MONTPELLIER, chez Rigaud, & chez la Veuve Gonthier & Faure.
MOULINS, chez Faure.

NANCI, chez Nicolas.
NANTES, chez Vatar.
NEVERS, chez Lefebvre.
NISMES, chez Gaudes.
ORLEANS, chez Villeneuve.
RENNES, chez Vatar, fils, rue Dauphine.
ROUEN, chez Besongne, au Palais.
S. MALO, chez Hovius.
SOISSONS, chez Robert.
TOULOUSE, chez Crosat, & chez Henaut & Dales.
TOURS, chez Lambert.
VALENCIENNES, chez Quesnel.
VANNES, chez les Frères Galles.
VITRY-LE-FRANÇOIS, chez Seneuze.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Penſées ſur l'interprétation de la Nature.

C'Est une vérité, Monſieur, que l'amour de la Philoſophie, pouſſé à l'excès, nuit aux beaux Arts & au bon goût. Les Lettres tombèrent chez les Romains, lorſqu'ils ſe virent aſſaillis d'un eſſain de Philoſophes. Le nombre en devint ſi conſidérable qu'ils mirent la famine dans Rome, & qu'on fut obligé de les chaſſer pour faire vivre les bons Citoyens. Nous n'en ſommes pas encore là; mais l'étude de la Philoſophie commence parmi nous à prévaloir ſur la belle Littérature; le plus mince Ecrivain veut paſſer pour Philoſophe: c'eſt la maladie, ou, pour mieux dire, la folie du jour. Elle ſe répand de proche

en proche, & laiſſe partout des traces d'une orgueilleuſe préſomption. On ſe croit né pour donner des leçons à la Terre ; on prend un ton de Maître ; on s'érige en Prophète, en Oracle ; on emprunte les paroles de la Divinité même, & l'on oſe s'approprier le *Tolle*, *Lege*. Tel eſt, Monſieur, le début d'un Ouvrage nouveau, intitulé ; *Penſées ſur l'interprétation de la Nature*. Il eſt dédié *aux jeunes gens qui ſe diſpoſent à l'étude de la Philoſophie Naturelle*, & l'Epître Dédicatoire commence ainſi ; *Jeune Homme, prens & lis.*

L'Auteur s'exprime avec plus de modeſtie, lorſqu'il ajoûte : *Je me ſuis moins propoſé de t'inſtruire que de t'exercer.* En effet, jamais Ouvrage ne fut moins inſtructif, ni plus propre à exercer toutes les facultés de l'eſprit, non-ſeulement des jeunes gens, mais des hommes les plus mûrs & les plus conſommés dans les ſubtilités de l'Ecole. L'Auteur eſt peut-être un très-grand génie ; mais cet Aſtre eſt toujours couvert des nuages d'une Métaphyſique impénétrable. Les penſées différentes qui compoſent ſon Recueil ſont autant d'Enygmes & de Logogryphes qu'il donne à deviner à

ſon Lecteur, & ſa prétendue *interprétation de la Nature* eſt plus obſcure que le Texte. Il reſſemble merveilleuſement à la plûpart des Commentateurs, dont il a bien ſaiſi la méthode, la ſagacité, & le ton avantageux.

Vous ne l'excuſerez pas, Monſieur, en diſant que ce défaut de clarté vient du fond des matières. Vous ſçavez trop qu'il n'en eſt point de ſi abſtraites qui ne puiſſent être rendues ſenſibles par la façon de les traiter. C'eſt en les approfondiſſant qu'on en apperçoit tous les rapports, & qu'on en ſaiſit le côté lumineux. Leurs ténèbres ne doivent donc être imputées qu'aux vapeurs mêmes qui s'exhalent d'une tête échauffée & confuſe. Par exemple, lorſque l'Auteur nous dit " que la véritable manière de „ philoſopher, ſeroit d'appliquer l'en„ tendement à l'entendement, l'enten„ dement & l'expérience aux ſens, les „ ſens à la nature, la nature à l'inveſ„ tigation des inſtrumens, les inſtru„ mens à la recherche & à la perfection „ des Arts qu'on jetteroit au Peuple „ pour lui apprendre à reſpecter la Phi„ loſophie ; „ quoique, je n'entende point du tout ce qu'il a voulu dire ; je

ſens qu'il y avoit une façon de s'exprimer plus claire, & que l'embarras de ces paroles ne vient que de celui de ſon eſprit. Mais, ſans vouloir approfondir ces idées myſtérieuſes, il eſt certain que le moyen de faire reſpecter au Peuple la Philoſophie, c'eſt de la rendre inintelligible, comme fait notre Auteur en habile Politique.

J'aurois tort cependant, ſi je diſois que je n'ai rien compris à cette Brochure. Il y a quelques endroits, où, ſans *appliquer mon entendement à l'entendement* de l'Auteur, j'ai vû tout d'un coup ce qu'il vouloit dire. Ses propos vagues & mille fois rebattus ſur la médiocrité de nos connoiſſances, ſur les égaremens de notre eſprit (qu'il confirme) ſur les myſtères de la Nature, ſur l'utilité des découvertes, ſur le danger des ſyſtèmes & des hypothèſes, n'ont point échappé à ma perception. Je l'entends à merveille, lorſqu'il dit: „ Quand on vient à comparer la multi„ tude infinie des phénomènes de la „ Nature avec les bornes de notre en„ tendement & la foibleſſe de nos or„ ganes, peut-on jamais attendre autre „ choſe de la lenteur de nos travaux,

„ de leurs longues & fréquentes inter-
„ ruptions & de la rareté des génies
„ créateurs, que quelques pièces rom-
„ pues, & séparées de la grande chaîne
„ qui lie toutes choses ? .... Quel est
„ donc notre but ? L'éxécution d'un Ou-
„ vrage qui ne peut jamais être fait,
„ & qui seroit fort au-dessus de l'intel-
„ ligence humaine, s'il étoit achevé. Ne
„ sommes-nous pas plus insensés que les
„ habitans de la plaine de Sennaar ?
„ Nous connoissons la distance infinie
„ qu'il y a de la Terre aux Cieux, &
„ nous ne laissons pas que d'élever la
„ Tour. „ Cela est clair ; mais la con-
séquence, c'est qu'il est impossible d'ex-
pliquer les merveilles qui frappent nos
regards. En ce cas, c'étoit bien la peine
de faire un livre intitulé *de l'Interpré-
tation de la Nature*, pour nous appren-
dre qu'on ne peut pas *l'interpréter*. Au
reste, l'Auteur se compare avec assez de
justesse aux Architectes de la Tour de
Babel : la confusion des idées vaut bien
celle des Langues.

L'Auteur s'écarte à chaque instant de
son objet, & sème çà & là ses pensées
vagabondes & disparates. Une de ses
digressions chéries est de tâcher de jet-

ter du ridicule, du mépris même, ſur les Citoyens utiles qui cultivent ou qui profeſſent la Phyſique expérimentale. Je ne ſçai pourquoi il leur en veut tant; il ne leur laiſſe aucun repos; les Satyres, auſſi déplacées qu'infructueuſes, coulent librement de ſa plume, dès qu'il les apperçoit; & ſon imagination bleſſée les lui préſente toujours. Ils ont, ſelon lui, beaucoup d'inſtrumens & peu d'idées: moins induſtrieux que l'Abeille, ils font des amas de cire, dont ils ne ſçavent pas faire des rayons. Si on l'en croit, " il y auroit peut-être plus de „ Phyſique Expérimentale à apprendre „ en étudiant les animaux qu'en ſuivant „ le Cours d'un Profeſſeur. Il n'y a point „ de charlatanerie dans leurs procédés. „ Ils tendent à leur but, ſans ſe ſoucier „ de ce qui les environne: s'ils nous ſur„ prennent, ce n'eſt point leur inten„ tion.... Ce dont il s'agit, dans un „ Cours de Philoſophie Expérimentale, „ c'eſt de renvoyer ſon Auditeur plus „ inſtruit, & non plus ſtupéfait. „ Mais nos Profeſſeurs cherchent-ils à étonner ou à ſurprendre leurs Elèves par les illuſions de la charlatanerie? Ils leur apprennent au contraire à n'être

stupéfaits de rien, & à ne pas regarder comme des prestiges les simples opérations de la Nature. C'est à eux seuls que la Physique est redevable de ses principales richesses. Ils fournissent les matériaux, dit M. *de Fontenelle*, sans lesquels la Physique Systématique ne pourroit pas élever ses édifices. Notre Censeur est si prévenu qu'il ne s'apperçoit pas qu'il se contredit lui-même assez grossièrement; car il veut qu'on apprenne la Physique Expérimentale *en étudiant les Animaux*, & quelques pages après il trouve mauvais qu'un habile Observateur de nos jours *employe toute sa vie à observer des insectes*.

La Philosophie Expérimentale, dit-il ailleurs, est une étude innocente *qui ne demande presqu'aucune préparation de l'ame*. Je pense au contraire qu'il faut s'y être bien préparé par l'étude de la Physique Systématique, par la connoissance des principes généraux touchant le Mouvement & la Matière, enfin par l'examen des principaux Systèmes de la Philosophie rationnelle. Sans l'étude de la Physique Spéculative & de ses loix, celui qui s'appliqueroit seulement à faire des expériences seroit un hom-

me qui auroit des yeux & des mains ; ce ſeroit un Manœuvre, non un Philoſophe. Notre Auteur n'eſt pas encore ſatisfait ; il ajoûte : « Les hommes extraordinaires par leurs talens ſe doivent reſpecter eux-mêmes, & la Poſtérité dans l'emploi de leur temps. » Que penſeroit-elle de nous, ſi nous n'avions à lui tranſmettre qu'une *Inſectologie* complette, qu'une Hiſtoire immenſe d'Animaux Microſcopiques ? » Aux grands Génies, les grands objets ; » les petits objets aux petits Génies. Il » vaut autant que ceux-ci s'en occupent » que de ne rien faire. « Graces au ſublime génie de notre Philoſophe & à l'uſage reſpectable qu'il fait de ſon temps, notre Siècle offrira à la Poſtérité dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, un très-grand objet qu'elle pourra conſidérer ſans le ſecours du Microſcope. Mais encore une fois, eſt-il bien vrai qu'il n'y avoit qu'un petit génie qui pût entreprendre l'hiſtoire des Inſectes ? *In tenui labor, at tenuis non gloria* ; ces objets ſi vils pour le vulgaire ſont admirables aux yeux d'un Sage. « Quelle idée aurions-nous d'un homme qui ne feroit » cas des Machines de tout genre, qu'au-

» tant qu'elles seroient grandes, & qui » seroit plus touché d'une Horloge de » Village que d'une petite Montre, où » tout ce que l'art de l'Horlogerie a in- » venté de plus parfait se trouveroit » réuni ? « C'est la réflexion que fait l'illustre M. de *Réaumur*, contre lequel l'Auteur s'acharne avec une indécence bien peu Philosophique.

Nous avons certains Axiomes Proverbiaux, dont la vérité n'a jamais été révoquée en doute, & que notre Interprète entreprend de réfuter très-sérieusement. Voici ses paroles : « On dit en » Littérature, *il ne faut pas disputer des* » *goûts*. Si l'on entend qu'il ne faut pas » disputer à un homme que tel est son » goût, c'est une puérilité. Si l'on en- » tend qu'il n'y a ni bon ni mauvais » dans le goût, c'est une fausseté ». Tout ce raisonnement porte lui-même sur une fausse supposition ; jamais ce Proverbe n'a été fait pour être appliqué aux Ouvrages de Littérature.

Ce que l'Auteur appelle ses *Conjectures* forme au moins la cinquième partie de ce Volume. Ce sont des idées jettées au hazard, dont il ne résulte aucun éclaircissement utile pour l'inter-

prétation de la Nature ; c'eſt un amas de propoſitions avanturées, dont le moindre défaut eſt d'être étrangères à cet Ouvrage. Que diriez-vous d'un Interprète, qui, au lieu de rendre ce qu'on lui auroit dit, s'amuſeroit à faire de longs raiſonnemens ſur ce qu'on auroit dû ou pû lui dire. Il quitte ſans ceſſe la fonction dont il s'eſt chargé, ſoit pour déchirer ceux qu'il n'aime pas, ſoit pour careſſer ceux qu'il aime. Il fait voir dans le lointain à ces derniers le rang honorable qu'ils doivent occuper, ſelon lui, dans la Poſtérité ; & voici le préſervatif qu'il leur donne contre le mépris de leurs Contemporains. Il veut que chacun ſe diſe à ſoi-même, " lorſqu'il lui arrivera d'être traverſé, mal entendu, calomnié, compromis, déchiré : N'eſt-ce que dans „ mon Siécle, n'eſt-ce que pour moi „ qu'il y a eu des hommes remplis d'ignorance & de fiel, des ames rongées par l'envie, des têtes troublées „ par la ſuperſtition ?.... Et vous, qui „ prenez le titre de Beaux-Eſprits, & „ qui ne rougiſſez point de reſſembler „ à ces inſectes importuns, qui paſſent „ les inſtans de leur exiſtence éphémère

„ à troubler l'homme dans ſes travaux, „ quel eſt votre but ?... Malgré vous „ les noms des *Duclos*, des d'*Alembert*, „ & des *Rouſſeau*, &c, ſeront en honneur „ parmi nous & chez nos Neveux ; & „ ſi quelqu'un ſe ſouvient un jour des „ vôtres, ils ont été, dira-t-il, les per- „ ſécuteurs des premiers hommes de „ leur temps. „ Avec ce beau raiſonnement, il n'y a point d'extravagance qu'on ne juſtifie, point de méchant Ecrit qui ne ſoit un chef-d'œuvre, point de petit Auteur qui ne puiſſe ſe croire un grand Ecrivain. Quel eſt l'homme qui n'attribuera pas à l'envie ou à l'ignorance le juſte mépris qu'on aura pour lui & pour ſes Ouvrages ? Mais ne trouvez-vous pas, Monſieur, bien ſinguliè- res les expreſſions de notre Auteur ? A l'entendre, tous ceux qui le critiquent, lui ou ſes amis, ſont *des ames rongées par l'envie*, *des têtes troublées par la ſuperſtition*, *des hommes remplis d'ignorance & de fiel*, des gens qui *entendent mal*, qui *calomnient*, qui *traverſent*, qui *compromettent*, qui *déchirent*, qui *perſécutent*. Je vous avoue que ce langage me paroît bien étrange. Ou l'Auteur, quand il a écrit ces lignes, avoit le cœur ulcéré de

quelques critiques juſtes & polies qu'on avoit faites de lui, ou il venoit de lire quelque relation de Peuples Sauvages chez leſquels on ſe traite avec cette barbarie. Car, s'il y a un reproche à faire à nos Cenſeurs Littéraires d'aujourd'hui, c'eſt d'accueillir avec une lâche indulgence tous ces petits Ecrivains qui les ſollicitent par eux-mêmes ou par des Protecteurs; c'eſt d'égarer le goût des Etrangers qui ſe règlent ſur leurs déciſions; c'eſt de tromper leurs Compatriotes qui leur ont donné leur confiance; c'eſt de ſe rendre, par complaiſance, par amitié, par eſprit de parti, par gratitude, ſouvent par commiſération, mépriſables aux yeux de l'equitable Avenir, qui ne ſera point la dupe de ces Extraits infidelles dont nos Journaux ſont deshonorés.

Je ne rabats rien au reſte des éloges que l'Auteur donne à quelques gens de Lettres, à charge de revanche. Je crains ſeulement que ces louanges ne perdent de leur prix aux yeux de ceux qui ſavent que l'Auteur eſt lié avec la plûpart de ces gens de Lettres:

Nul *ne ſera grand homme*, hors nous & nos amis.

Il y a encore une réfléxion à faire, qui

détruit les plaintes vaines & chagrines de notre Philoſophe ; c'eſt que les réputations des Auteurs ſont fixées, même avant leur mort. Elles ne dépendent ni de leurs flatteurs, ni de leurs détracteurs. Ils ſont jugés définitivement par un troiſiéme parti, qui n'écoute ni les paſſions, ni les intérêts, ni la haine, ni l'affection, ni la reconnoiſſance des deux autres. Rien ne me ſeroit plus aiſé, j'oſe le dire, que d'aſſigner à chacun des Auteurs vivans la place qu'il aura dans la Poſtérité. Je n'aurois tout ſimplement qu'à marquer celle qu'il occupe aujourd'hui dans l'eſprit des gens ſenſés & des vrais connoiſſeurs ; mais je me garderai bien de rendre publique cette diſtribution de rangs. Tout ce que je me permettrai de dire, c'eſt que je ne crois pas que l'Auteur des *Penſées ſur l'interprétation de la Nature* faſſe fortune chez nos Neveux. Ce n'eſt pas qu'il n'ait beaucoup d'eſprit, un génie même éminent, ſi l'on veut, & des connoiſſances infinies & profondes. Comment ſe peut-il qu'avec tout cela on faſſe des livres médiocres ? Tout ce que j'ai lu de cet Ecrivain eſt marqué, en général, au coin d'une imagination rafinée, qu'une atmoſphère

très-ſubtile environne ſouvent. C'eſt un être purement intellectuel, & je lui conſeille de l'être toujours; car quand il a voulu ſe rendre ſenſible & palpable, ſi j'oſe parler ainſi, c'eſt-à-dire, quand il a fait des ouvrages agréables, tels que des Romans, on a trouvé que ce Sylphe devenoit Gnome.

A propos, j'oubliois de vous prévenir ſur le nom de *Rouſſeau*, qui ſe trouve dans la liſte des grands hommes mentionnés par l'Interprète, non de la Nature ni du Public, mais de lui-même. Vous ſeriez aſſez ſimple pour croire qu'il s'agit de notre grand Poëte Lyrique. Non, Monſieur, il eſt queſtion de M. *Rouſſeau* de Genève, qui trouve ici un juſte retour de la part d'un Ecrivain qu'il a lui-même exalté plus d'une fois. Ils ſe rendent mutuellement ce petit ſervice. Ils ſont aſſociés avec quelques autres pour ce commerce d'encens. Ces Puiſſances Philoſophiques ont conclu entre elles une ligue offenſive & défenſive.

Les Egléides.

Ce titre ne ſignifie, Monſieur, que

des *Poëſies amoureuſes dédiées à Eglé.* C'eſt, ſi vous voulez, le Journal Hiſtorique des amours infortunés de M. *Poinſinet.* Je dis infortunés ; car le jeune Auteur nous apprend preſque à chaque Page que ſon ingrate Maîtreſſe n'a payé ſes feux que d'indifférence. Que ce ſoit vérité ou diſcrétion, ſa franchiſe ou ſa modeſtie, dans un ſiécle pareil au nôtre, eſt toujours digne d'éloges. Ses vers ſont diviſés en deux Parties, qui réunies ne forment qu'un très-médiocre volume. La premiere contient des Pièces directement adreſſées à *Eglé*, à ſa ſœur, ou à *Damon*, ami de notre Poëte, mais qui ont toujours rapport à l'adorable inhumaine. Il y en a quelques-unes auſſi compoſées en l'honneur de ſes Chiens, dont on fait même l'Apothéoſe; nous ſommes fort heureux que la belle *Eglé* n'ait eu ni Chat, ni Singe, ni Perroquet. La ſeconde Partie renferme quelques traductions ou imitations de Poëtes Grecs & Latins qui m'ont paru aſſez heureuſes ; elles ſont d'autant plus eſtimables qu'elles donnent une grande idée des Originaux, puiſque dans les endroits mêmes que notre jeune interprète rend avec le plus de foibleſſe, ils

ſont infiniment ſupérieurs à tout ce qu'il a créé de lui-même. Ces verſions en général lui font honneur, & prouvent qu'il eſt né avec un talent ſuſceptible de perfection, s'il s'applique à la lecture réfléchie des bons modèles.

L'Ode d'*Horace*, *Audivere Lyce*, &c. l'Eglogue de *Virgile*, *formoſum Paſtor Corydon*, &c; les funérailles d'*Adonis* de *Bion*, & le *Pervigilium Veneris*, conſervent une partie de leurs graces dans les Vers de M. *Poinſinet*. Je crois que vous goûterez, par exemple, ce petit morceau librement imité du Cygne de Mantoue.

Quem fugis, ah demens! habitarunt Dî quoque ſylvas,
Dardaniuſque Paris. Pallas, quas condidit arces
Ipſa colat; nobis placeant ante omnia ſylvæ.
Torva leæna lupum ſequitur, lupus ipſe capellam,
Florentem Cytiſum ſequitur laſciva capella;
Te Corydon, ô Alexi! Trahit ſua quemque voluptas.
Aſpice aratra jugo referunt ſuſpenſa juvenci,
Et ſol creſcentes decedens duplicat umbras:
Me tamen urit amor: quis enim modus adſit amori?
Ah Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit!

Pourquoi, cruelle Eglé, fuyez-vous les forêts ?
Les Dieux ont habité ſous leurs ombrages frais.
Long-tems le beau Pâris a chéri ces aſyles.
Laiſſez Pallas ſe plaire au tumulte des Villes.
Aimez ainſi que nous, & brûlez une fois ;
Vous ne vous plairez plus qu'au ſilence des bois.
Le lion eſt ſuivi du Chaſſeur intrépide :
Lui-même il ſuit le loup ; le loup l'agneau timide ;
L'agneau ſuit en tous lieux celui qui le conduit :
Et moi les pas d'Eglé, qui ſans ceſſe me fuit.
Mars brûla pour Venus, Narciſſe pour lui-même ;
Chacun ſuit ſon attrait ; c'eſt vous, Eglé, que j'aime.
Voyez ces bœufs tardifs, au hameau de retour,
Et l'ombre s'agrandir de la chute du jour.
Je brûle cependant d'un feu qui croît ſans ceſſe.
Ah ! Malheureux, étouffe une folle tendreſſe.
Ah ! Sylvandre, Sylvandre, appelle ta raiſon...
Mais que peut-elle, hélas ! contre un ſi doux poiſon ?

Je ne crains point de vous offrir encore, Monſieur, ce petit échantillon du *Pervigilium Veneris* ou *Vigile de Vénus*, dont le refrain, comme vous ſçavez, eſt : *Cras amet qui nunquam amavit ; qui que amavit cras amet.*

Aimez demain, ſi vous n'êtes amants ;
Si vous aimez, aimez demain encore :
Le Printems renaît dans nos champs
Le Printems y fait tout éclorre.
La naiſſance du monde eſt l'œuvre du Printems,
Les plaiſirs avec lui ſont entrés dans le monde.
Par les nœuds de l'amour il unit les oiſeaux ;
Il peuple les forêts, il réchauffe les eaux
Qui rendent Dodone féconde.
Demain la Mère des Plaiſirs
Viendra dans ces vergers reſpirer les zéphirs,
Et diſpenſer ſes loix au peuple qui l'adore.
Aimez demain, cœurs ſans deſirs ;
Cœurs amoureux, aimez demain encore,
Venus reproduit au matin
Tous les rubis qui parent Flore.
C'eſt Venus qui répand au lever de l'Aurore,
Cette douce roſée, aliment de nos fleurs ;
Légere pluye, aimables pleurs.
Chaque ſaiſon nouvelle à ſon gré ſe colore.

Parmi les Pièces qui ſont de l'invention de l'Auteur, il y en a quelques-unes où l'on trouve de la délicateſſe, du ſentiment, de l'eſprit & de l'invention. Telle eſt, entr'autres, *l'Elegie* intitulée *Songe*. L'Auteur ſe croit tranſporté ſur la double Colline : ce rêve eſt pardonnable à un jeune Poëte. Com-

me il ne connoît que l'Amour, il voit avec plaiſir toutes les Muſes, excepté la grave *Uranie*, occupées à célébrer ce Dieu. Il les écoute, les admire, & pourſuit ſon chemin :

Je m'éloigne, occupé d'une autre rêverie :
Et ſuivant le ſentier d'une riche prairie,
J'y foule mille Fleurs, jadis autant d'Amans,
Et qui le ſont encor ſous ces déguiſemens.
Le JASMIN y languit pour l'ingrate AMARANTHE.
CLYTHIE aime à tourner vers l'Aſtre qui l'enchante :
La pâle VIOLETTE y croît près d'ADONIS.
NARCISSE s'aime encore, entouré de SOUCIS.
Sous le ſafran CROCUS, ſous la pourpre HYACINTHE,
De leurs feux mal éteints ont conſervé l'empreinte.

Cette idée eſt très-agréable & bien rendue. On diroit preſque que l'hiſtoire de chaque fleur n'occupe pas plus d'eſpace que la fleur même. Le Recueil de l'Auteur ſeroit précieux, s'il préſentoit ſouvent d'auſſi jolies Tirades. Mais, en général, il eſt foible ; la crainte qu'il a de trop élever ſon vol lui fait

raſer la terre. Il eſt vrai que les genres de Poëſie dans leſquels il s'eſt exercé nous paroiſſent inſipides ; mais c'eſt préciſément pour cette raiſon qu'il falloit tâcher d'en ramener la mode, en y jettant des images, des deſcriptions, des réflexions délicates & naturelles. Si nous ſommes dégoutés des Elegies, des Eglogues, des Idylles, des Stances, des Odes, des Cantatilles, &c, il ne faut pas croire que ce ſoit la faute de ces genres : qu'on en faſſe de bonnes, & le public y reviendra.

M. *Poinſinet*, Auteur de ces *Eglëides*, eſt Officier de M. le Duc d'Orléans. Il a un Couſin-Germain qui porte le même nom que lui, qui eſt à peu près du même âge, & qui cultive auſſi la Poëſie. Il a fait une petite Comédie en un Acte en vers, intitulée l'*Impatient*, que les Comédiens François ont reçue ; ce n'eſt n'eſt pas à dire qu'ils la jouent.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 3. Février 1754.

LETTRE II.

La Danſe Ancienne & Moderne.

LA Danſe, portée, chez les Grecs & chez les Romains, à ſon plus haut point de perfection, eut le ſort de tous les Arts. Vous ſçavez, Monſieur, qu'ils diſparurent à l'approche des Barbares. Mais après une longue ſuite de ſiécles la voix d'un *Médicis* les rappella ; & l'Italie attira de nouveau les regards des Nations. Alors le talent & le génie ſe réunirent, & l'on vit renaître avec la Peinture & la Poëſie, le charme de la Muſique & les graces de la Danſe. L'hiſtoire de cette dernière, depuis cette époque juſqu'à nos jours, ſes différentes progreſſions, les formes qu'elle a ſucceſſivement reçues, ce qu'elle eſt aujourd'hui, ce qu'elle pourroit & devroit être : voilà, Monſieur, ce qui fait le ſujet de la ſeconde Partie de *la Danſe ancienne & moderne, ou Traité hiſtorique de la Danſe, par M. de Cahuſac.*

Bergonce de Botta, Gentilhomme de

Lombardie, donna à Tortonne une fête éclatante à *Galeas* Duc de Milan & à *Iſabelle d'Arragon*, ſa nouvelle épouſe. Il en parut une deſcription qui courut toute l'Europe, & qui donna dans la ſuite l'idée des Carouſels, des Opera, & des grands Ballets à machines. Le premier de ces ſpectacles eſt étranger à cet ouvrage; l'Auteur ne parle du ſecond qu'autant qu'il eſt lié avec la Danſe qui fait le fond du troiſième. Ce dernier parut ſuſceptible de la plus heureuſe variété; & comme il pouvoit repréſenter les choſes naturelles, merveilleuſes ou de pure fiction, on le diviſa en Ballets hiſtoriques, fabuleux & poëtiques. La diſtribution ordinaire de ces Ballets étoit en cinq Actes; chaque Acte étoit compoſé de pluſieurs Entrées. Dans ces Entrées on voyoit des Danſeurs qui, par leurs pas, leurs geſtes, leurs attitudes, repréſentoient la partie de l'action générale dont ils étoient chargés. On joignit à la Danſe des ſymphonies & des machines; & ce ſpectacle, enrichi des plus brillantes décorations, réunit tout ce que le goût & la magnificence peuvent enfanter.

Les Ballets poëtiques, fourniſſant une

carrière plus vaſte à l'imagination des Compoſiteurs, furent beaucoup plus en uſage que les deux autres. On en compoſa de trois ſortes; d'allégoriques, de moraux & de bouffons. Ce n'eſt que par des exemples que M. de *Cahuſac* croit pouvoir faire connoître les trois différentes branches de ce genre. Il donne le précis de trois Ballets qui furent exécutés en divers temps avec beaucoup d'appareil.

Ce n'eſt pas ſeulement au Théatre que la Danſe a formé le fond d'un grand Spectacle; on l'a encore employée de la manière la plus ſolemnelle dans des fêtes conſacrées par la piété, & autoriſées par l'uſage. Les Portugais imaginèrent autrefois, & ont depuis mis ſouvent en pratique ce que l'Auteur appelle des *Ballets Ambulatoires*. C'étoit au milieu des rues & dans les places publiques, que ſe faiſoient ces repréſentations. Une des plus mémorables fut celle qui ſe donna à Liſbonne, au ſujet de la Béatification de S. *Ignace*, fondateur des Jeſuites. On y voyoit, entr'autres choſes, une machine de bois d'une grandeur énorme, qui repréſentoit le cheval de Troye. Ce cheval étoit mis en mouvement par

de ſecrets reſſorts, tandis qu'autour de lui ſe repréſentoient en Ballets les principaux évenemens de la guerre de Troye.

La mort tragique de Henri II ayant fait perdre en France le goût des Tournois, les Ballets, les Maſcarades & les Bals furent l'unique reſſource de la gayeté Françoiſe. Mais M. de *Cahuſac* fait voir que la Danſe fut un Art commu des François avant tous les autres. Henri IV avoit été élevé dans un pays où l'on danſe en naiſſant : auſſi, ajoûte l'Auteur, la Danſe fut-elle un des amuſemens favoris de ce Prince. « Peut-être eſt-ce durant ſon regne » que les François ont le plus danſé, & » qu'ils ſe ſont le mieux battus ».

L'hiſtoire de la Danſe entraîne néceſſairement celle du Bal. On en diſtingue de trois ſortes ; les Bals de cérémonie, les Bals maſqués & les Bals publics. Nous trouvons l'uſage des premiers établi dans l'Antiquité la plus reculée. Ils ſe multiplièrent en Grèce, à Rome & dans l'Italie. « On y danſoit froidement des danſes graves ; on n'y trouvoit alors, » comme de nos jours, que beaucoup » de pompe ſans art, un grand faſte ſans » invention, l'air de diſſipation ſans » gayeté.... A cette gravité, ſi l'on ajoû-

» te

» te les embarras du Cérémonial, la froi-
» de répétition des mêmes danſes, les
» règles rigides établies pour le main-
» tien de l'ordre de ces ſortes d'aſſem-
» blées, le ſilence, la contrainte, l'inac-
» tion de tout ce qui ne danſe pas, on
» trouvera que le Bal de cérémonie eſt,
» de tous les moyens de ſe réjouir, le
» plus propre à ennuyer ». Croiriez-vous, Monſieur, que pour voir *Marguerite de Valois* danſer à un de ces Bals, *Dom Juan d'Autriche*, Vice-Roi des Pays-Bas, partit exprès en poſte de Bruxelles, & vint à Paris *incognito*. Mais ce qui vous paroîtra peut-être encore plus extraordinaire, c'eſt que *Philippe II*, Roi d'Eſpagne, étant arrivé à Trente durant la tenue du Concile, les Pères ordonnerent un Bal de cérémonie pour ſa réception. Les Dames les plus qualifiées de la Ville y furent invitées; le Cardinal de Mantoue ouvrit le Bal, & tous les Pères du Concile danſèrent avec autant de modeſtie que de dignité.

Le Bal maſqué n'a point été connu des Grecs; & les Romains n'en ont eu l'idée que fort tard. Il a été extrêmement à la mode en France pendant plus de deux ſiécles; mais les Bals publics l'ont

fait tomber sous la Régence, & il ne s'est pas relevé depuis. L'Electeur de Bavière & le Prince de Portugal étant en France, avoient donné, l'un à Surène & l'autre à l'Hôtel de Bretonvilliers, des fêtes superbes dont les Bals masqués faisoient le principal ornement. Le Public en jouit; mais les particuliers effrayés de la somptuosité que ces Princes y avoient répandue, n'oserent plus se procurer dans leurs maisons de semblables amusemens; ils voyoient une trop grande distance entre ce que Paris venoit d'admirer, & ce que leur fortune & la bienséance leur permettoient de faire. C'est dans ces circonstances que M. le Régent permit l'établissement des Bals publics dans la salle de l'Opera. On doit mettre aussi au nombre de ces Bals, ceux que la Ville de Paris a donnés dans les occasions éclatantes pour signaler son zéle & son amour pour nos Rois. L'Auteur rapporte à ce sujet une anecdote bien glorieuse à *Henri* IV. Lorsque les Suisses vinrent en France pour renouveller leur alliance, le Prévôt des Marchands & les Echevins ordonnèrent un Bal à l'Hôtel de Ville pour les recevoir. Mais, comme ils étoient sans fonds, ils

demandèrent au Roi la permission de mettre un impôt sur les robinets de toutes les fontaines publiques. *Cherchez quelque autre moyen*, leur répondit le bon Prince, *qui ne soit point à charge à mon Peuple, pour bien régaler mes Alliés, Alliez, Messieurs*, continua-t-il, *il n'appartient qu'à Dieu de changer l'eau en vin.*

« Feu M. Turgot, dit M. *de Cahusac*, auroit fait l'équivalent d'un pareil » miracle, sans surcharger le Peuple, » & sans importuner le Roi. Ce Magistrat, que la Postérité, pour l'honneur » de notre siècle, mettra de niveau avec » les hommes les plus célèbres du siècle » de *Louis XIV*, sçut bien changer une » cour irréguliere en une salle de Bal la » plus magnifique qu'on eût vûe encore » en Europe, & un édifice gothique en » un Palais de Fées. Tout prospère, tout » s'embellit, tout devient admirable » sous la main vivifiante d'un homme » de génie ». Il n'est point de Citoyen qui ne sache gré à l'Auteur d'avoir rendu ce juste hommage à la mémoire d'un des plus illustres Ediles de cette Capitale. Les fêtes qu'il donna lors du mariage de Madame Infante, Duchesse de Parme, furent si bien entendues, si galan-

tes, si magnifiques, que les esprits les plus difficiles ne purent dire autre chose, sinon : *Que pourroit-il faire pour le mariage d'un Dauphin ?* On en pouvoit juger, répond M. *de Cahusac*, par ce qu'il fit alors.

Je reviens à l'histoire de la Danse que notre Opera s'est appropriée comme une partie essentielle de ce spectacle. Quand *Quinaut* fonda un nouveau Théatre parmi nous, il voulut parler à l'oreille par les sons modulés de la voix, & aux yeux par les pas, les gestes & les mouvemens mesurés de la Danse. Il se ménageoit par-là un nouveau genre d'action théatrale, qui pouvoit donner un feu plus vif à l'ensemble de sa composition. Il étoit donc nécessaire, pour remplir cet objet, que la Danse conservât le caractère d'imitation & de représentation que doit avoir tout ce qu'on introduit sur la Scène. Rappellez-vous, Monsieur, les grands tableaux qu'elle est capable de former, & qu'elle forma réellement à Rome & dans la Grèce. Ce sont ces mêmes merveilles que M. *de Cahusac* voudroit qu'elle produisît aux yeux des François, & que *Quinaut* avoit en vûe, en l'introduisant sur son Théatre.

Mais qu'il s'en faut bien que ſon intention ait été remplie ! La Danſe n'eſt aujourd'hui qu'un ſimple divertiſſement ; l'Auteur ſe plaint qu'à la place des idées nobles qui entrent eſſentiellement dans le plan de *Quinaut*, on ait ſubſtitué une exécution maigre, de petites figures mal deſſinées, & un miſerable coloris. Entre autres exemples, je citerai l'épiſode de *Prothée*, qui eſt lié à l'Opera de *Phaëton*. Vous avez vû, Monſieur, que le perſonnage connu dans la Fable par ſes tranſformations ſurprenantes, n'étoit qu'un Danſeur Grec, qui opéroit ces ſortes de preſtiges par la rapidité de ſes pas, & par les formes diverſes qu'il ſçavoit donner à l'enſemble de ſes mouvemens. *Quinaut* fourniſſoit, par cet épiſode, le fond le plus riche que la Danſe théatrale ait jamais eu, pour déployer tous les plus beaux reſſorts de l'art. Que réſulte-t-il cependant de cette idée dans l'exécution ? « On ne me donne qu'une froide » ſymphonie, des cartons mal peints, » quelques poignées d'étouppes enflam- » mées, un eſcamotage groſſier, qui ne » ſert qu'à me faire appercevoir com- » bien j'aurois pû être ſatisfait, ſi le jeu » de la Danſe & le mouvement des Ma-

» chines s'étoient adroitement concer-
» tés, pour rendre à mes yeux l'inten-
» tion ingénieuse du Poëte ». En recher-
chant les différentes causes de cette mauvaise exécution, voici celle qui se présente principalement à l'Auteur. La Danse étoit au berceau en France lors de l'établissement de l'Opera, & les dessseins de *Quinaut* demandoient des Danseurs consommés. Le plan étoit en grand; il fallut le resserrer, le rapetisser, pour le proportionner à la force des sujets. Cependant la nouveauté du spectacle le fit recevoir, tel qu'il étoit, avec un applaudissement unanime; & le plaisir qu'on y trouva fit regarder les Ballets comme des chefs d'œuvres, les Danseurs comme des modèles. On ne crut donc pouvoir mieux faire que de suivre servilement ce qui avoit fait l'objet de l'admiration publique; & pendant plus de soixante ans on n'a dansé constamment que les mêmes choses, & de la même manière.

Un autre obstacle qui s'oppose aux progrès de l'art, & qui empêche que la Danse ne soit une expression de l'action principale, c'est, dit M. *de Cahusac*, que, « chacun des Danseurs se croit un

» être à part & privilégié. Il veut avoir » le droit de paroître seul deux fois, » dans quelque Opera que l'on mette au » Théatre; il penseroit n'avoir pas dansé, » s'il n'avoit ses deux entrées particuliè- » res : il les ajuste toujours à sa mode, » & sans aucune relation directe ou in- » directe au plan général qu'il ignore, » & qu'il ne s'embarrasse guère de con- » noître ». Vous sentez, Monsieur, tous les abus qui résultent de cet inconvénient : mais vous voyez encore mieux combien il est difficile d'y remédier. Une des grandes objections des Danseurs modernes contre la Danse en action, c'est, disent-ils, que les grands Maîtres ne l'ont point pratiquée, & que sans doute elle leur a paru un obstacle au développement des graces, à la précision des mouvemens, à la perfection des figures. Mais, répond M. de *Cahusac*, ce que les Romains ont vû faire à *Pilade* & à *Batyle*, peut encore être exécuté parmi nous. Il n'y a qu'à lire l'histoire de l'Art pour être convaincu que les possibilités sont les mêmes dans tous les temps. En 1732 Mademoiselle *Sallé* représenta à Londres, avec le plus grand succès, deux actions dramatiques com-

plettes, l'*Ariane* & le *Pygmalion*. Un Danſeur & une Danſeuſe exécutèrent à Sceaux la ſcène du quatrième Acte des *Horaces*, dans laquelle le jeune *Horace* tue *Camille*; & leur Danſe la peignit avec toute l'énergie dont elle étoit ſuſceptible. Tous les jours nous voyons le bas comique rendu avec naïveté par la Danſe pantomime. On ne doit donc ſe défier, ni de ſes forces, ni de l'art, lorſqu'on a l'ambition de vouloir y exceller. Qu'on faſſe attention à la ſupériorité de la Danſe en action ſur la Danſe ſimple: l'une eſt un grand tableau d'hiſtoire, & l'autre un ſimple portrait. « On ne ſçauroit faire qu'un ſeul tableau de toutes » les Danſes ſimples qu'a exécutées pendant vingt ans le meilleur Danſeur » moderne. Voyez que de jolis *Téniers* » naiſſent chaque jour ſous la main légere de *de Heſſe* ». D'ailleurs la Danſe en action eſt aujourd'hui l'unique reſſource qui reſte à un Danſeur qui veut ſe faire de la réputation, en ſuivant une route nouvelle dans ſon art. La Danſe ſimple a été pouſſée auſſi loin qu'on puiſſe la porter. « Nul homme ne s'eſt mieux » deſſiné encore que *Dupré*; nul ne fera » les pas avec plus d'élégance; nul n'a-

» juſtera ſes attitudes avec plus de no-
» bleſſe. N'eſpérez pas de ſurpaſſer les
» graces de Mademoiſelle *Sallé*. Vous
» vous flattez, ſi vous croyez arriver ja-
» mais à une gayeté plus franche, à une
» préciſion plus naturelle que celles qui
» brilloient dans la Danſe de Mademoi-
» ſelle *Camargo* ». Ces trois ſujets ſemblent avoir épuiſé toutes les reſſources de la Danſe ſimple. La Danſe en action eſt un champ vaſte, encore en friche; il faut le cultiver.

Toute action théatrale, peut être repréſentée par la Danſe; mais il y a là-deſſus pluſieurs règles à obſerver. La Danſe, dès-lors qu'elle eſt une repréſentation, doit avoir, comme une Piéce dramatique, les trois parties; l'expoſition, le nœud & le denouement. C'eſt ici que M. de *Cahuſac* développe les principes de l'Art, de la maniere la plus claire, la plus vive & la plus préciſe. Liſez cet ouvrage, Monſieur; il contient des objets amuſans & utiles pour tous les ordres de Lecteurs; à meſure que vous le parcourerez, vous ſerez entraîné par les graces d'un ſtyle toujours pur, ſerré ſans obſcurité, ingénieux ſans affectation, par des anecdotes curieuſes, par des recher-

ches fines, par des critiques de bon goût. Les vûes philoſophiques de M. de *Cahuſac* ſont dans ſon ouvrage le point le plus eſtimable. Tous les Arts ont une affinité entre eux; & l'on voit qu'en parlant de celui dont il traite, il ſaiſit avec adreſſe l'occaſion de répandre des préceptes lumineux, des facilités heureuſes ſur pluſieurs autres Arts trop négligés & trop peu connus. L'embelliſſement, la perfection, la gloire de l'Opera François, paroiſſent ſur-tout l'objet de ſa généreuſe ambition. Il prouve que l'idée de ce Spectacle eſt une des plus belles productions de l'eſprit humain; & l'on découvre dans les perſpectives qu'il laiſſe entrevoir, l'état honorable dans lequel il ſeroit poſſible de le porter avec du zèle, du ſoin & du génie. Ainſi, tandis qu'une main étrangère & ennemie veut détruire le Temple des Muſes, un vrai Patriote, un Philoſophe, qui l'eſt ſans affiche & ſans rudeſſe, le ſoutient avec dignité. Il eſt à ſouhaiter qu'il écrive ainſi ſur les autres Parties de notre ſcène Lyrique. *Ce Traité de la Danſe*, diviſé en trois petits Tomes, ſe trouve chez *Durand*, Libraire, Rue S. Jacques.

La Revue des Théâtres.

Le vingt-deux Décembre de l'année dernière a vû naître & mourir sur la Scène Italique cette Comédie en vers, en un Acte. L'Auteur, M. *de Chévrier*, a cru sans doute lui donner une nouvelle vie en le faisant imprimer; mais, si je puis me servir de cette comparaison, c'est se faire inhumer le visage découvert, comme cela se pratique dans quelques Pays. On lit à la tête un *Avertissement* où l'Auteur dit: « J'aurois desiré que le Public » judicieux, s'accommodant *à ma tranquillité*, eût pu voir d'un œil *Philosophique* les manœuvres odieuses que la bassesse » & la méchanceté ont employées pour » faire tomber ma Comédie. » Ne voilà-t-il pas encore, Monsieur, la *Philosophie* en jeu? Que dites-vous d'un Poëte qui vous parle de sa *tranquillité* le jour d'une première représentation? En vérité, je n'y connois plus rien. Ou c'est en imposer au Public; ou c'est exprimer un sentiment réel. Dans l'un ou l'autre cas, je ne puis estimer un homme de Lettres; & pour ne parler que de la dernière hypothèse, je vous avoue que j'aurois très-mauvaise idée d'un Ecrivain qui ne sen-

tiroit point cette inquiétude, cette émotion, ces entrailles de père, ſi naturelles à l'humanité qui ſe reproduit de façon ou d'autre. Les *Corneilles*, les *Racines* & les *Molières* n'étoient aſſurément pas *tranquilles* lorſqu'ils donnoient une Piéce nouvelle. Mais, quand j'y penſe, nos Auteurs modernes ſont très-bien d'avoir ou d'affecter cette ſtoïque indifférence. Ils ſeroient trop à plaindre, s'ils étoient ou s'ils paroiſſoient ſenſibles. Au reſte, comme M. *de Chévrier* attribue à des *manœuvres odieuſes* la chute de ſa Piece, & que probablement ſes ſoupçons tombent ſur des perſonnes qui en ſont très-innocentes, je me crois obligé de le tirer d'erreur; de l'aſſûrer que c'eſt uniquement ſa faute, ſi ſa Comédie n'a pas eu le ſuccès dont il s'étoit flatté, & que le Public l'a vû jouer d'un *œil* très-*Philoſophique*. Il convient lui-même dans ſon *Avertiſſement*, que le ton qu'il a pris *eſt trop dur*; que ſes ſcènes ſont *trop longues*; que *le ſérieux bon ſens de ſes perſonnages* peut auſſi lui avoir été préjudiciable. Tout cela eſt vrai, parce qu'il ne faut être ni *dur*, ni *prolixe*, ni *ſérieux* dans une Comédie. Mais il s'en prend encore au Vers Alexandrin qu'il a choiſi;

& qui, selon lui, *n'eſt pas fait pour la Comédie Epiſodique*; ce que je ne penſe pas. La meſure du vers eſt, en général, la choſe du monde la plus indifférente. Il s'agit d'être ingénieux, vif, faillant, agréable & naturel. Nous avons mille ſcènes charmantes en Vers Alexandrins.

Outre les défauts que l'Auteur reconnoît lui-même, il y en a dans ſa Piéce: beaucoup d'autres qui lui ont échappé. Le vice dominant eſt la trivialité des reproches qu'il fait à tous nos Spectacles. Il ne dit que ce qu'on entend dire tous les jours, & le plus ſouvent il ne le dit pas mieux qu'on ne l'entend dire. *La Critique* joue le grand role dans cet Acte à tiroir; elle ne quitte point la Scène; elle reçoit les viſites de *la Mode*, de *la Comédie moderne*, d'un *Acteur Tragique*, de *l'Opéra*, de *la Comédie Italienne* elle-même, d'une *Danſeuſe*, & d'une *Chanteuſe* d'Italie. Cette idée n'étoit pas mauvaiſe, & ce cadre pouvoit renfermer de jolis portraits, une ſatyre fine & enjouée. Mais *la Critique*, au lieu de prendre le ton de la bonne plaiſanterie, le ſeul qui convienne au Théatre, ne donne tous ces Perſonnages que des vérités dures & com-

munes ; & ne leur débite qu'une morale triſte. Les Ballets, le ton langoureux ou ſophiſtique de la Comédie Françoiſe & le jeu forcé de quelques Acteurs de ce Théatre, les Bouffons à l'Opéra, les minauderies des Danſeuſes, les *Lazzis* trop répétés chez les Italiens, le vuide de leurs Piéces, & leur peu de talent pour jouer le François, qu'ils rendent *Gothique*, ſelon notre Auteur : voilà, Monſieur, en général l'objet de la mauvaiſe humeur & des traits de *la Critique*.

Cette Pièce, toute défectueuſe qu'elle eſt, prouve cependant que l'Auteur ne manque ni d'eſprit ni de talent. Et je crois qu'il en mettroit davantage dans ſes Ecrits, s'il s'appliquoit à l'étude des bons modèles ; & s'il ne ſe livroit point à ſa facilité ; malheureux don de la Nature qui perd une foule de jeunes Ecrivains.

M. *de Chévrier* caractériſe aſſez bien les Piéces Italiennes :

Un Fourbe intelligent, échauffé par l'Amour,
Vient tromper *Arlequin*, qui le dupe à ſon tour.
Caroline s'en plaint ; *Pantalon* la marie ;
Et *Scapin* en jurant finit la Comédie.
Le Farceur enchanté demande un Menuet ;
Et, ſans ſavoir pourquoi, chacun ſort ſatisfait.

La Mode ſe peint elle-même avec des traits qui, par malheur, ne ſont que trop véritables.

Dès mes plus jeunes ans j'embellis ce ſéjour ;
L'Europe eſt mon Empire, & Paris eſt ma Cour.
C'eſt moi qui dirigeant les mœurs & les uſages,
Fais plier ſous mon joug la gravité des Sages :
Je ſais tout aſſervir. Autrefois mes talens
Se bornoient aux pompons, aux ſeuls ajuſtemens.
Le Temps, qui détruit tout, affermit ma puiſſance,
Et je règle, en un mot, l'eſprit & la ſcience.

M. *Rouſſeau* de Genève eſt mal mené par *la Critique* ; il eſt ſur-tout déſigné dans ces vers, où, en parlant des Philoſophes à paradoxes, on dit :

Bien-tôt vous les verrez nous donner pour maxime,
Qu'un Peuple policé n'eſt fait que pour le crime,
Et déprimant les Arts & l'amour des Talens,
Soutenir que les Sots ſont ſeuls honnêtes gens.

Un trait qui m'a fait plaiſir, qui me paroît bon en lui-même, & qui fit beau-

coup rire le Parterre, parce qu'il l'appliqua à l'Auteur, eſt, lorſqu'au miſieu d'une ſcène, une *Danſeuſe*, ſans être annoncée, ſe préſente, ſuivie d'une foule de Danſeurs. *La Critique* lui demande :

Quel deſſein, s'il vous plaît, vous amène ?

La Danſeuſe.

Nous venons en ces lieux pour allonger la Scène;
Madame, permettez qu'à l'aide de ces bras
Je tire en ce moment un Auteur d'embarras.

M. *de Chévrier*, non content de ſon *Avertiſſement*, n'a pu ſe refuſer la conſolation de dire encore un petit mot au Public à la fin de ſa Piéce. Il rend juſtice à un Ballet ingénieux que le célébre M. *de Heſſe* avoit compoſé pour ſa Comédie. Le peu d'intervalle qu'il y eut entre la fin de la Pièce & l'ouverture du Divertiſſement n'ayant point ſuffi pour calmer le Public échauffé, ce Ballet n'eut pas tout le ſuccès qu'il méritoit. M. *de Chévrier* conſeille au Compoſiteur de le joindre à une Pièce meilleure que la ſienne! « Pour moi, ajoute-t-il, que des » occupations intéreſſantes & glorieuſes

» vont attacher de plus en plus à un Sou-
» verain qui fait le bonheur de l'Em-
» pire & l'admiration du Monde, je
» laisse à des mains plus heureuses le soin
» flatteur de cueillir les palmes du Par-
» nasse. *Poëte par amusement*, j'aban-
» donne aux Auteurs de profession le ta-
» lent de ramener le Public par de nou-
» veaux essais. » Cependant M. *de Chevrier* nous rassure par ce qui suit : « Qu'on
» ne s'imagine pas que je prétende par
» là renoncer à la Poësie. *Né avec un cœur*
» *tendre & un goût pour le plaisir, je*
» *veux encore consacrer des Vers à l'Amour*
» *& à la Volupté.* » M. *de Chévrier* travaille à la vie de l'immortel Duc *Léopold*, père de l'Empereur regnant ; & il va donner au premier jour un Livre en deux Volumes, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine, avec une réfutation de la Bibliothèque Lorraine de Dom Calmet.* Ces ouvrages solides, s'ils sont travaillés avec soin, lui feront certainement plus d'honneur que tous les Romans & les Vers qu'il pourroit faire.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Février 1754.

LETTRE III.

Anecdotes Hiſtoriques, Militaires, & Politiques de l'Europe.

ON nous annonce, Monſieur, que cet Ouvrage, dont il ne paroît encore que deux Volumes *in*-12, ſera très-conſidérable. Et vous concevez en effet que les Tomes peuvent ſe multiplier aiſément ſous la plume féconde & brillante de M. l'Abbé *Raynal*. Pour ne pas remonter à des temps trop reculés, il commence à la grande Époque de la rivalité des Maiſons d'Autriche & de France. Il ſe propoſe donc de nous apprendre ce que l'Hiſtoire, la Guerre & la Politique ont eu de plus ſecret, *depuis l'élévation de Charles-Quint au Trône de l'Empire juſqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en* 1748. Car c'eſt l'idée que l'on attache au nom d'*Anecdotes*, qui ne ſe donne qu'aux Mémoires ou aux récits de certains faits qui n'ont point encore paru dans les Livres imprimés. Si M. l'Abbé *Raynal* ne diſoit, par

malheur, que ce que tout le monde ſçait; s'il n'avoit puiſé que dans des ſources ouvertes à tous les Ecrivains; ſi même il s'étoit ſouvent abandonné à des guides infidelles, que deviendroient ſes prétendues *Anecdotes*? Je n'aurois garde de penſer qu'il eût voulu tromper le Public par un titre captieux; mais je dirois qu'il s'eſt trompé lui-même ſur la ſignification d'un terme généralement connu.

Vous ne lirez dans ces deux premiers Volumes, Monſieur, que ce que vous avez déja lû dans beaucoup d'autres; & vous n'y verrez de différence que par rapport au ſtyle; reſte à ſçavoir ſi cette différence eſt à l'avantage de notre Auteur. *La ſuite*, dit-il dans ſon *Averti[ſ]ſement*, *ne tardera pas à paroître, ſi le Public juge que je me ſuis aſſez corrigé des défauts qu'il a trouvés dans mon hiſtoire du Stadhouderat & dans celle du Parlement d'Angleterre.* Voilà préciſément ce que je crains que le Public ne penſe pas. Il ajoûte: *Le Lecteur peut s'aſſurer que l'envie d'écrire des choſes ſingulières ne m'en fera jamais hazarder de fauſſes ni même de douteuſes.* C'eſt encore un point qui lui ſera conteſté. Enfin, il

nous avertit qu'il ſera quelquefois obligé *de remanier des morceaux importans traités déja avec ſuccès par de grands Ecrivains*. Deux nouveaux obſtacles au ſuccès de ſon Ouvrage. Dès que ces morceaux ſont déja traités, qu'eſt-il beſoin de les employer dans un Livre d'*Anecdotes* ? & dès qu'ils ſont traités avec ſuccès par de grands Ecrivains, quelle obligation peut-on avoir à M. l'Abbé *Raynal* de les remanier ?

Les Epoques contenues dans le premier Volume, ſont Monſieur : 1°. L'Election de *Charles-Quint* en qualité d'Empereur. 2°. Les Guerres civiles d'Eſpagne en 1520 & 1521. 3°. La guerre de Navarre en 1521. 4°. Les guerres de *Charles-Quint* & de *François I*, depuis 1521 juſqu'en 1544. Je ne ſuivrai point l'Auteur dans tous ces chemins trop battus ; & comme je ne pourrois vous rien apprendre de nouveau quant au fond, je ne m'attacherai qu'à la forme, qui certainement a quelque choſe de neuf.

Je remarquerai d'abord une petite mépriſe échappée à M. l'Abbé *Raynal* ; c'eſt qu'il appelle *François I chef de la Maiſon de Bourbon*. Il eſt aſſez rare

étoit alors fort éloignée de la Couronne; que la Maiſon de *Valois* regnoit, & que *François I* en étoit le chef. J'aurois crû que c'étoit une faute d'impreſſion, ſi je ne l'avois trouvée en pluſieurs endroits, juſques dans *l'Avertiſſement*.

Les premières Pages de ce Livre préſentent les portraits des ſept Electeurs; & c'eſt ſur-tout dans les Portraits qu'on admire la prodigieuſe fécondité de l'Auteur. Autant il cherche à varier ſes caractères & à les faire contraſter, autant il s'efforce de diverſifier les motifs de conduite qu'il prête à ſes perſonnages. Il oblige chaque Electeur à ſe décider, en faveur de *Charles-Quint*, par des raiſons particulières qui lui fourniſſent le ſujet d'une belle énumération. C'eſt après l'antithèſe, la figure qu'il aime le plus. De leur mélange ou de leur alternative réſulte le brillant de ſon ſtyle oratoire. Il faut qu'une fois pour toutes, je vous donne un exemple qui vous fera juger de ſa façon d'écrire, toujours abſolument la même. « Frédéric » (Electeur de Saxe) diſtinguoit dans » les cérémonies, un air fort noble; » *dans* les Diettes, une pénétration

» *singulière* ; *dans* les combats, *par* une » valeur *héroïque* ; *dans* les affaires, *par* » une probité *incorruptible* ; *dans* toutes » les ſituations, *par* une dextérité *pleine* » *de candeur*. » Remarquez, Monſieur, cet arrangement ingénieux & ſymétrique, ces mêmes prépoſitions artiſtement répétées, & chaque Subſtantif fidélement ſuivi de ſon Ecuyer l'Adjectif. Mais continuons. « *Frédéric* nomma ſans balancer » le Roi d'Eſpagne, & ſon ſuffrage en- » traîna les autres. L'Archevêque de Co- » logne ſe joignit à lui *pour* éviter la » honte ou le blâme d'un mauvais choix ; » l'Archevêque de Mayence, *par* ſyſ- » tême de gouvernement & de politi- » que ; le Roi de Bohême, *pour* trouver » dans Charles un appui contre Soli- » man ; le Comte Palatin, *par* la crainte » d'une Armée Eſpagnole campée dans » ſon voiſinage ; le Marquis de Brande- » bourg, *pour* ne pas ſe rendre odieux à » ſa Nation ; l'Electeur de Trèves, enfin, » *pour* ne pas faire de ſchiſme dans l'Em- » pire. » Eh bien, Monſieur, ne voilà-t-il pas des motifs bien différens & bien ſpécifiés ? Vous ſouhaiteriez ſeulement qu'ils fuſſent véritables. Mais que dites-vous de la raiſon qui détermina l'Elec-

teur Palatin à donner ſon ſuffrage pour l'élection de *Charles-Quint* ? Ce fut *la crainte d'une Armée Eſpagnole campée dans ſon voiſinage.* Il n'y a rien aſſurément de plus *Anecdote* que cette Armée Eſpagnole campée dans le voiſinage du Palatinat, dans un tems où *Charles-Quint*, ſelon les Hiſtoriens les plus vulgaires, n'avoit, ni même n'eût oſé avoir en Flandres ni en Allemagne le plus petit Corps de Troupes Eſpagnoles. Cette découverte de M. l'Abbé *Raynal* n'eſt pas la ſeule de ſon Livre. Par exemple, il aſſure que *Charles-Quint* avoit été plus empreſſé à acquérir le titre d'Empereur, qu'il ne parut flatté de le porter ; & cela, parce que dans toutes les Lettres qu'il écrivoit, à moins que ce ne fût en Allemagne, il ſignoit toujours *YO EL REY, pour montrer qu'il faiſoit plus de cas de ſa Couronne d'Eſpagne que de ſa qualité de Chef du Corps Germanique.* L'Auteur ſe ſeroit épargné cette obſervation ſubtile, s'il avoit ſu ce que peu de gens ignorent, c'eſt que *YO EL REY* étoit dès-lors, par étiquette, & non par choix, la ſignature des Rois d'Eſpagne ; &, que tous les Etats héréditaires de *Charles-Quint*, hors de l'Allemagne, étant devenus

Membres de cette Monarchie, il ne pouvoit pas ſigner autrement les expéditions qui les concernoient.

M. l'Abbé *Raynal* a un talent tout particulier d'étendre & d'enfler, par les figures, les faits les plus ſimples & les plus ſuccincts. Il fait un petit conte d'*Athanaſe d'Ayala*, Page de *Charles-Quint*. Il s'agit d'un Cheval vendu par ce jeune homme, pour en envoyer l'argent à ſon père, qui étoit alors fugitif & criminel de Lèze-Majeſté. Cette hiſtoriette occupe trois élégans feuillets. L'Auteur la termine ainſi : l'Empereur *ne ſembla accorder de pardon qu'à ſa jeuneſſe, & un nouveau Cheval plus beau que le premier, qu'à ſa ſituation* : cela veut dire, qu'on avoit pardonné au Page, parce que c'étoit un enfant, & qu'on lui avoit donné un Cheval, parce qu'il étoit à pied.

Brantôme & *Varillas*, de peu véridique mémoire, ſont les Auteurs favoris de M. l'Abbé *Raynal*, dans ce premier Volume. Ainſi ne vous étonnez pas, Monſieur, ſi vous y rencontrez de temps en temps de jolis contes & d'agréables fictions. *Bayle* a fait uſage de *Brantôme*, mais dans un temps où ſes Mémoires étoient

étoient encore Manuſcrits. Ils pouvoient alors paſſer pour *Anecdotes*. Malgré cela, quel diſcernement ne falloit-il pas pour en extraire quelques vérités? L'hiſtoriette que l'Auteur raconte, d'après cet Ecrivain, de la Signora *Clarice*, eſt auſſi peu vraiſemblable qu'indigne de la majeſté de l'hiſtoire & du caractère de *François I*. On veut nous perſuader que ce Prince n'entreprit le voyage de Milan que pour partager avec *Bonnivet* les faveurs de cette femme. Le même eſprit Romaneſque ſe manifeſte encore quelques Pages après. Le même Prince ne s'obſtine au ſiège de Pavie que par la raiſon ſingulière dont l'Auteur veut bien nous inſtruire. *Ayant promis à une Dame qu'il aimoit, d'être à Lyon au commencement de Mars, vainqueur de ſes ennemis, il ne pouvoit ſe réſoudre à paroître devant ſa Maîtreſſe, après avoir échoué dans la première entrepriſe qu'il avoit formée.*

La captivité de *François I* à la bataille de Pavie, eſt pour M. l'Abbé *Raynal* une ſource féconde d'*Anecdotes*. Qu'on liſe le conte de la balle d'or préſentée à ce Prince par un Soldat Eſpagnol, pour faire partie de ſa rançon; celui d'un Soldat François, qui donne cent écus à un

des Gardes du Roi prisonnier, pour obtenir la permission de lui ôter ses bottes. Mais rien n'est comparable au noble stratagême dont ce Monarque se servit pour braver, dans sa prison même, l'orgueil des Grands d'Espagne. Ils prétendoient que le Roi de France devoit s'incliner en les saluant. Ils firent diminuer la hauteur de la porte de la chambre, afin qu'ils pussent s'attribuer l'inclination que le Prince seroit obligé de faire pour sortir. *François I* les attrapa bien; il sortoit à reculons, & leur présentoit le derrière. Le meurtre héroïque d'un de ces Grands, de la propre main du Roi de France, qu'il avoit insulté en jouant avec lui, & l'assassinat d'un Comédien sur le Théatre de Madrid, commis de sang froid par un Ambassadeur de France, sont encore des traits trop singuliers pour que l'Auteur les eût omis. Ce Comédien jouoit malheureusement dans une Pièce sur la bataille de Pavie, dans laquelle on voyoit *François I* terrassé par un Espagnol, & lui demandant la vie dans les termes les plus humilians.

Je passe, Monsieur, au second Volume, non que le premier ne pût me fournir matière à beaucoup d'autres remar-

ques ; mais je ne veux qu'effleurer cet Ouvrage. L'Auteur, pour remplir ce ſecond Tome, a pris trois ſujets déja traités par les meilleurs plumes ; ſavoir : 1°. les Révolutions arrivées en Suède depuis 1515 juſqu'en 1544. 2°. l'hiſtoire du divorce de Henri VIII Roi d'Angleterre & de Catherine d'Arragon, depuis 1527 juſqu'en 1534. 3°. l'hiſtoire de la Conjuration de Fieſque en 1546 & 1547. *Puſendorff* & l'Abbé *de Vertot* n'ont rien laiſſé à deſirer ſur les Révolutions de Suède. *Burnet* & tous les autres Hiſtoriens Anglois, dont les plus eſtimés ſont traduits ; *Rapin*, le P. d'*Orléans* & d'autres François ont épuiſé l'affaire du divorce de Henri VIII. La Conjuration de Fieſque, écrite en François par le Cardinal *de Retz*, en Latin par M. *de Thou*, en Italien par une foule d'Auteurs, eſt un événement encore plus rebattu. M. l'Abbé *Raynal* a-t-il voulu lutter contre des Ecrivains auſſi célébres ? Ou n'a-t-il choiſi les mêmes ſujets que pour ſa plus grande commodité ?

Quoi qu'il en ſoit, M. l'Abbé *Raynal* eût fait plaiſir aux Lecteurs judicieux de leur indiquer les Manuſcrits où il a puiſé les deſſeins ſecrets & les vûes ſaſi-

nées qu'il donne à la plûpart de ſes Héros. Il en eſt ſouvent de ſi détournées & de ſi peu vraiſemblables, qu'on ne peut s'empêcher de ſoupçonner l'Auteur d'une fiction ingénieuſe où il faudroit un ſimple narré, & d'une amplification fleurie où l'on attend des réflexions qui portent ſur des faits. Tel eſt le caractère qu'il trace de la conduite & des projets de *Séverin de Norbi*, Amiral de Dannemarck. « Ce Seigneur, ſous des dehors » inſinuans & flatteurs qui lui attiroient » tant de graces, ſe trouva avoir plus de » vûes & d'élévation qu'on ne lui en » ſoupçonnoit. Il ſentit que dans la fermentation où étoient les eſprits, une » révolution étoit indiſpenſable, même » prochaine; & il alla juſqu'à pouvoir » penſer qu'elle ſe feroit en ſa faveur; » &c. » L'habileté de l'Auteur à ſonder les replis les plus cachés du cœur, & à pénétrer, pour ainſi dire, dans les plus petites cellules du cerveau de ſes perſonnages, éclate merveilleuſement encore au ſujet d'un autre Danois, appellé *Turiokanſon*. Les Hiſtoriens ſe ſont preſque bornés à ſon nom, à ſes titres, & au mauvais ſuccès de ſon entrepriſe. On diroit que M. l'Abbé *Raynal* a vêcu

avec ce Seigneur, par le compte détaillé qu'il rend de ſon caractère & de ſes vûes. « Ce factieux étoit plus propre à déco-» rer une liſte de Conjurés qu'à conduire » une affaire. Né inquiet & ſans génie, » il ne ſavoit ni ſe paſſer d'intrigues, ni » les débrouiller. Son ambition ne par-» toit d'aucun des principes qui font » ſouvent faire des choſes héroïques, » mais de ces vils motifs qui conduiſent » toujours à des baſſeſſes & à des crimes. » Il n'aſpiroit pas proprement à être » grand; il auroit voulu ſeulement dé-» grader le Roi. &c. » Ce beau Portrait occupe deux Pages.

Celui du Pontife *Jules II*, écrit du même ſtyle, chargé d'enumérations & de petites périodes à pluſieurs branches, finit par un trait aſſez énygmatique. *Le ſublime de ſa place lui échappa, & il ne vit dans la puiſſance ſpirituelle que le moyen d'accroître la temporelle.* M. l'Abbé *Raynal* peut ſeul expliquer *le ſublime d'une place de Pape*, & nous dire ce qu'il voudroit qu'un Pontife, auſſi ambitieux & auſſi peu religieux que *Jules II*, eût vû de plus dans ſa puiſſance ſpirituelle. Le Portrait du Cardinal *de Wolſey* (car ce Livre n'eſt qu'une galerie de Por-

traits) commence ainſi : *Cet Homme célèbre..... vouloit beaucoup de choſes, & pouvoit tout ce qu'il vouloit.* Cependant, quelques lignes après, on voit qu'il voulut être Pape, & qu'il ne put l'être.

Voici une cenſure des plus ſévères, au ſujet des diſpenſes accordées par le Pape *Jules II* à *Henri VIII*, pour épouſer *Catherine d'Arragon*, veuve *d'Arthur*, frère de ce même *Henri*. « Si on avoit » cherché la voie que la Religion preſ- » crivoit de ſuivre dans cette grande af- » faire, on auroit commencé par s'infor- » mer ſi le mariage avoit été conſommé » entre *Arthur* & *Catherine* : circonſtance » déciſive dont il ne fut pas queſtion. » C'eſt dommage que cette remarque Apoſtolique porte à faux. Si l'Auteur avoit bien lu les Actes de ce fameux Procès, il auroit trouvé, dans le Recueil de *Rymer*, les dépoſitions, le ſerment même de la Reine, qui certifioient que le mariage n'avoit pas été conſommé ; & c'eſt tout ce qu'on pouvoit exiger ſur un pareil ſujet. Il y eut depuis des déclarations contraires ; mais ce fut peu de tems avant le divorce.

L'Auteur paroît ſcandaliſé du titre *de Protecteur & de Chef ſuprême de l'Egliſe*

l'Angleterre, que *Henri VIII* obligea tous ſes Sujets de reconnoître en ſa perſonne. Il appelle ce titre *nouveau & ſingulier*; & il ajoute que *cette flatterie révolta tout ce qui comptoit les bienſéances ou la Religion pour quelque choſe.* 1°. Le titre de *Protecteur* ne ſauroit être conteſté à aucun Souverain, même à ceux qui ne profeſſent pas la Religion dominante dans leurs Etats. Nous en avons plus d'un exemple récent & authentique: &, à proprement parler, le Gouvernement, dans tous les Etats, eſt, de droit, cenſé *Protecteur* de toutes les Sectes qui y ſont établies ou tolérées par l'Autorité Légiſlative. 2°. Quant au titre de *Chef*, quoique plus conteſté, il eſt certain que les premiers Empereurs Chrétiens en ont exercé toutes les fonctions, & que pluſieurs Rois de Nations Barbares nouvellement converties au Chriſtianiſme en ont réuni les prérogatives à la Souveraineté, en convoquant les Aſſemblées où ils préſidoient, & dans leſquelles l'on ne régloit pas moins le ſpirituel que le temporel. Ces titres ne ſont donc ni *nouveaux*, ni *ſinguliers*, ni *flatterie révoltante*. Auſſi M. l'Abbé *Raynal* avoue-t-il que l'on ſe conforma à la volonté de

Henri VIII, ou, pour mieux dire, aux déciſions du Parlement : *il n'y avoit point*, dit-il, *d'autre parti à prendre.*

Je ne ſais de quel gothique & poudreux Ecrivain l'Auteur a copié la deſcription de l'entrée d'*Anne de Boulen* à Londres. On reconnoit à certains mots la vétuſté de ſon texte, malgré le ſoin qu'il prend de le rajeunir par des élégances dans le goût de celles-ci : « Six jours » après, Anne de Boulen arriva de Gra» nevich à Londres dans une Barque » peinte galamment, & précédée ou » ſuivie de cent vingt autres remplies de » ce que le Royaume avoit pu fournir » de meilleurs inſtrumens, & la Cour » de perſonnes plus conſidérables.... On » voyoit autour d'elle Mylord *Guillaume* » & le Duc de Suffolck. » Qui n'admirera cette Barque peinte *galamment*, & ces cent vingt autres où les Grands de la Cour figurent en ſeconde ligne avec les Violons du Royaume? Le nom de *Granevich*, orthographié ainſi par tous nos anciens Auteurs (c'eſt *Greenwich* qu'il faut écrire) & celui de Mylord *Guillaume*, nous indiquent aſſez que notre Collecteur d'Anecdotes ne s'eſt pas informé, en les tranſcrivant, ni du lieu ni de la

perſonnne. Un Contemporain aura pu appeller Mylord *Guillaume* un Seigneur connu alors à la Cour d'Angleterre par ce nom de Baptême ; mais n'eſt-il pas ſingulier de retrouver ce nom plus de deux cens ans après dans un Auteur moderne : à moins qu'il ne diſe, pour ſa juſtification, que ce Mylord deſcendoit des bons *Guillaumes* de *l'Avocat Patelin*, dont la Maiſon eſt éteinte ?

Henri VIII, mécontent de *François I*, vouloit lui envoyer un Ambaſſadeur chargé de l'inſulter par des diſcours fiers & menaçans. Il jetta les yeux ſur un Evêque Anglois : le prudent Prélat ſentit & repréſenta tout le danger de cette commiſſion. Ne craignez rien, lui dit *Henri* : ſi le Roi de France vous fait mourir, je ferai abattre bien des têtes à quantité de François qui ſont en ma puiſſance. *Je le crois*, répondit l'Evêque ; *mais de toutes ces têtes il n'y en a pas une qui vînt ſi bien ſur mon corps que celle qui y eſt.* M. l'Abbé *Raynal* appelle cette puérile facétie une *agréable réponſe* ; il prétend qu'elle divertit beaucoup le Roi d'Angleterre, & que l'Ambaſſadeur en obtint pour récompenſe de ne point partir.

L'Auteur termine ainſi le portrait de ce Prince : *Pour peindre Henri d'un trait, il ſuffit de répéter ce qu'il dit à ſa mort : Qu'il n'avoit jamais refuſé la vie d'un homme à ſa haine, ni l'honneur d'une femme à ſes deſirs.* Ce dernier trait n'a jamais pû convenir à *Henri VIII*, ni lui être attribué que par quelque Moine fanatique. Violent dans ſes paſſions, il eût été moins dangereux, s'il n'avoit pas eu la manie de les légitimer. Loin de ſacrifier à ſes deſirs l'honneur de ſes Maîtreſſes, il ne trouvoit pour elles aucun rang au-deſſous du Trône, & l'Hymen ne manquoit jamais de couronner ſa flamme. On ne lui connoît qu'une Concubine, dont il eut, dans ſa première jeuneſſe, un fils qu'il créa Duc *de Richemont*, & qui mourut dans un âge aſſez tendre.

Je ne vous parlerai point, Monſieur, de la *Conjuration de Fieſque* qui termine le ſecond Volume de M. l'Abbé *Raynal*. C'eſt toujours le même eſprit, le même goût, le même ſtyle. Je remarquerai ſeulement qu'il faut qu'il ait eu des Mémoires bien détaillés ſur le caractère du Comte *de Fieſque*; car, dans le portrait qu'il en fait, on trouve

juſqu'à cette heureuſe circonſtance : *Quoiqu'il eût une politeſſe qui avoit l'air d'être trop générale, il s'en étoit fait une particulière pour les gens de mérite & de qualité, qui les flattoit ſans offenſer les autres.*

Si vous voulez que je réſume en deux mots, Monſieur, ce que je penſe de cet Ouvrage, je le regarde comme un amas aſſez informe de Centons recouſus des meilleurs Ecrivains, défigurés par des traits, ou factices, ou hazardés, ou peu dignes d'être recueillis. Pourquoi ne pas ſuivre la méthode toute ſimple & aujourd'hui trop négligée de citer ſes garants quand on écrit l'Hiſtoire ? A l'égard du ſtyle, vous en avez pû juger. On ne peut nier que l'Auteur n'ait un talent ſingulier pour faire des Phraſes. Il a trouvé le ſecret, inconnu juſqu'à lui, d'être diffus & traînant avec un ſtyle coupé, & qui auroit envie d'être épigrammatique. Tout ce qu'on peut dire ſur cet Ouvrage ne vaut pas ce mot plaiſant & juſte qui eſt échappé à un homme d'eſprit : *Que le Livre de M. l'Abbé Raynal étoit bon avant qu'il l'eût fait.* Mais pourquoi cet Ecrivain veut-il abſolument ſe conſacrer à l'Hiſtoire, tan-

dis que ſa vocation eſt pour un autre genre ? Que ne fait-il des Romans ? Je ſuis perſuadé qu'il y réuſſiroit. Il a de l'eſprit, du feu, de l'invention ſurtout. C'eſt-là qu'il pourroit prodiguer ſa brillante fécondité, ſonder avec ſuccès toutes les profondeurs du cœur humain, mettre ſes Héros en oppoſition, entaſſer les Antithèſes & les retours Périodiques des mêmes mots. Tout cela lui ſeroit permis alors ; bien des gens même lui en ſçauroient gré. Je parle très-ſérieuſement, Monſieur, & je ſouhaite de tout mon cœur que M. l'Abbé *Raynal* ne dédaigne pas d'entrer dans une carrière, où il y a quelque gloire à acquérir.

Traité des Diamans & des Perles.

Les Diamans & les Perles ſont de toutes les brillantes productions de la Nature, celles que nous ambitionnons le plus & que nous connoiſſons le moins. Si nous n'étions prévenus de la probité de nos Bijoutiers & de nos Lapidaires, il leur ſeroit aſſurément très-aiſé de tirer avantage de notre ignorance à cet égard. Je ſuis donc perſuadé qu'ils ne trouve-

ront pas mauvais qu'on nous inſtruiſe ſur cette matière précieuſe, & que nous liſions un petit Volume *in*-8°. intitulé : *Traité des Diamans & des Perles, où l'on conſidère leur importance, on établit des règles certaines pour en connoître la juſte valeur, & l'on donne la vraie méthode de les tailler. On y trouve auſſi des obſervations curieuſes, également utiles aux Négocians & aux Voyageurs, & qui intéreſſent même la Politique : par David* JEFFRIES, *Jouaillier : Ouvrage traduit de l'Anglois ſur la ſeconde Edition qui a été conſidérablement augmentée. A Paris chez de Bure l'aîné, à l'Image de Saint Paul, & chez Tilliard, à Saint Benoît, Quai des Auguſtins.*

Le principal objet de ce Traité eſt d'établir ſur un fondement ſolide la valeur des Diamans & des Perles, qui juſqu'à préſent n'a été déterminée que par fantaiſie & par caprice. Il y a deux façons de tailler les Diamans. Ou bien on y fait une multitude infinie d'angles & de facettes, & on les termine par une petite ſurface plate qu'on nomme la Table ; alors ils s'appellent *Brillans* : ou bien on leur donne la forme d'un bouton de Roſe avant

que la fleur s'épanouisse ; on les fait ressembler à un demi-globe qui finiroit en pointe par le haut ; alors on les appelle *Roses*.

La maniere de les évaluer est la même. L'accroissement proportionnel de leur prix est par le quarré de leur poids. Comme quelques Lecteurs pourroient ne pas entendre cette façon de parler, usitée en Arithmétique, il ne sera pas inutile de la leur expliquer. On appelle *Nombres Quarrés* ceux qui sont formés de la multiplication d'un nombre par lui-même. Ainsi, par exemple, si je veux avoir le *Quarré* de deux, je multiplie deux par deux ; c'est-à-dire ; je compte deux fois deux, & je trouve quatre ; par conséquent quatre est le *Quarré* de deux. Neuf est le *Quarré* de trois, parce que trois fois trois font neuf, &c. Cela posé, prenons un Diamant du poids de trois Karats ; (le Karat est la quatriéme partie d'un grain ou la cent-cinquantiéme partie d'une once.) Supposons-le de deux Louis par Karat ; le quarré de trois est neuf ; multiplions neuf par deux ; cela donne dix-huit Louis, qui feront la valeur d'un Diamant de trois Karats. Suivez la même

méthode dans les Diamans d'un plus grand poids, & vous connoîtrez au juſte leur valeur. Il y a cependant des exceptions à faire qui demandent un grand détail, beaucoup de ſupputations, & des calculs qu'il faut apprendre dans l'Ouvrage même.

La manière dont les Diamans ſont taillés en augmente ou en diminue le prix conſidérablement. Le poids n'eſt donc pas toujours la règle de leur valeur. Un Brillant qui porteroit plus de poids & de ſubſtance qu'il n'en faut pour ſa juſte proportion, ne ſeroit pas eſtimé ſuivant ſon poids. Mais quelle eſt la juſte proportion que doit avoir un Diamant? C'eſt encore ce qui demande une trop longue explication; je vous renvoye une ſeconde fois au Livre de M. *Jeffries*, où vous apprendrez auſſi comment une Pierre peut être défectueuſe quand elle a plus d'étendue qu'elle n'a de poids.

Il y a ſur-tout une remarque importante à faire; c'eſt qu'il eſt démontré que les Diamans perdent la moitié de leur poids en les taillant. Il eſt juſte d'avoir égard à cette perte pour déterminer leur valeur. Il faut donc ſup-

poſer qu'un Diamant taillé, qui ne pèſe que trois Karats, en pèſe ſix : par conſéquent (en le ſuppoſant de 2 Louis par Karat) au lieu de 18 Louis, il en vaudra 72. L'Empereur a un Diamant qui pèſe 139 Karats un deuxiéme ; & le Mogol en a un, qui pèſe, dit-on, 279 Karats neuf ſeizièmes. Que de richeſſes immenſes renfermées en ſi peu de matière ! Il ne ſeroit cependant pas difficile, par la règle que l'Auteur établit, de fixer le prix, énorme à la vérité, de ces bijoux uniques.

La ſupériorité des *Brillans* ſur les *Roſes*, a donné lieu à l'uſage qui regne depuis quelque-tems en Angleterre, de convertir des *Roſes* en *Brillans*, ſous prétexte d'en faire des Bijoux plus beaux & de plus grand prix. L'Auteur s'élève avec raiſon contre cette mode qui diminue le poids & l'étendue des *Diamans*. D'ailleurs, ſi l'on admet que les *Brillans* ont plus de mérite que les *Roſes*, il arrivera que celles-ci diminueront de prix, au grand deſavantage des plus nobles & des plus anciennes Familles qui en poſſédent une grande quantité, comme étant des joyaux plus anciens que les *Brillans*.

Il eſt difficile de fixer le prix du Karat ; il dépend du plus ou du moins de défaut, ſoit dans la ſubſtance du Diamant, ſoit dans la manière dont il eſt taillé. Voici les qualités qui diſtinguent les plus beaux Diamans. Ils doivent reſſembler à une goutte d'eau de roche parfaitement claire ; & ſi une Pierre eſt d'une forme régulière, qu'elle n'ait ni tâches, ni pailles, ni veines, ni autres défauts de cette ſorte, elle formera un Diamant qui aura le plus beau luſtre, & qui pourra être regardé comme le plus parfait. Si l'on en trouve qui ſoient teints de jaune, de bleu, de verd ou de rouge, & que la teinture ſoit un peu foncée, ce ſont des Diamans du ſecond rang. Mais ſi la teinture eſt pâle ; elle rend la valeur de la Pierre au-deſſous de la précédente. On dit qu'un Diamant eſt de la première eau, quand il eſt dans ſa plus grande perfection, S'il manque plus ou moins de cette perfection, on dit qu'il eſt de la ſeconde ou de la troiſième eau, &c, juſqu'à ce qu'on puiſſe l'appeller une Pierre colorée.

La forme du Diamant peut en augmenter le prix ou le diminuer. Dans une Table fort inſtructive, l'Auteur donne

les différentes grandeurs des *Brillans* & des *Roſes*, par leſquelles on peut connoître ſi un Diamant eſt bien ou mal taillé, & s'il approche ou s'il s'éloigne de la forme la plus parfaite.

Les Perles tiennent le premier rang après les Diamans; mais toute leur beauté eſt l'ouvrage de la Nature; elles ne ſont ſuſceptibles d'aucun embelliſſement de l'art; circonſtance qui les rend plus eſtimables. Celles qui ont la plus belle forme, ſont parfaitement rondes. Cependant, ſi une Perle à la figure d'une Poire, on ne la regarde pas comme imparfaite, parce qu'elle eſt de la forme qu'il faut pour un Pendant d'oreille, pour des Solitaires, ou pour d'autres ornemens ſemblables. Une Perle, pour être belle, doit être unie. Il faut que ſa couleur ſoit d'un blanc de lait, non pas mate & languiſſante, mais claire & animée & ſans aucune tâche. Les Perles ſont défectueuſes, quand elles manquent de quelqu'une de ces qualités. La règle pour les évaluer eſt la même que celle des Diamans; mais cette règle ne regarde que les groſſes Perles: il n'eſt pas aiſé de fixer le prix des petites; auſſi l'Auteur n'établit-il rien de bien poſitif là-deſſus.

Le Traducteur, M. *Chapotin Saint-Laurent*, de la Bibliothèque du Roi, a mis à la tête de ce Traité un discours préliminaire qui en fait voir l'utilité & l'importance. Il prend de-là occasion de détruire l'accusation de frivolité, si souvent intentée contre notre siécle. Il donne ensuite une idée des principaux Ouvrages qui ont été faits sur la matière qu'il traite; il distribue en passant quelques éloges aux gens de l'Art; & en tout on reconnoît un homme instruit & un Citoyen zélé.

On a parlé de ce *Traité des Diamans* dans plusieurs Journaux, entr'autres dans celui des Sçavans, Mois de Novembre de l'année dernière, où l'on en trouve un Extrait très-bien fait. C'est même le seul Ouvrage Périodique, où l'on ait atteint le vrai but de ce Livre. On y relève avec raison une Note où il y avoit erreur, Pages 29 & 30. Mais celui des Journalistes, qui a rendu compte de ce Livre, ignoroit que l'erreur avoit été réparée par un Carton que l'on donne chez le Libraire à tous ceux qui ont acheté le Livre avant l'impression de ce Carton.

Tablettes Hiſtoriques, Généalogiques & Chronologiques.

L'Auteur de ces *Tablettes* utiles (M. *de Chaſot de Nantigni*) avoit entrepris de donner au Public un corps d'Hiſtoire Univerſelle, expliquée par les Généalogies des Souverains. Mais, comme ce genre d'érudition n'eſt pas à la portée d'un ſiècle peu ſtudieux, il a été obligé de s'arrêter aux quatre premiers Volumes *in*-4° qu'il a publiés, & qui en vérité ont fait déſirer à tous les Sçavans que cet Ouvrage fût achevé. Vous jugerez, Monſieur, de l'utilité dont ce Livre auroit été, par le précis que je vais vous donner de ce que contiennent les quatre Tomes imprimés. Le premier renferme les Généalogies Hiſtoriques des Rois & des Héros de l'Antiquité, des Empereurs & des Familles Romaines juſqu'à Conſtantin. L'Auteur y donne encore un détail Hiſtorique ſur toutes les Dynaſties de la Gréce, qui ne ſe trouvent ni dans M. *Rollin* ni dans aucun Auteur François. Ce Volume a été ſi bien reçû des Allemands qu'ils l'ont traduit dans leur Langue. Le ſecond pré-

ſente les Maiſons qui ont poſſédé ou qui poſſèdent encore les différentes parties de l'Italie ; avec les Familles Papales depuis *Sixte V.* Le troiſième offre la Généalogie Hiſtorique de la Maiſon Royale de France, diviſée en trois Races, dont la première eſt beaucoup plus exactement rapportée que par tout ailleurs. On y voit une branche inconnue juſqu'ici à nos Hiſtoriens ; c'eſt celle des Ducs d'Aquitaine, de laquelle ſont ſortis les Comtes & Ducs de Gaſcogne, les Comtes de Fezenſac, d'Armagnac, d'Aſtarac, de Bigorre, les anciens Rois de Navarre, & les Vicomtes de Bearn. L'Auteur a mis à la fin de cette Race une Table extrêmement curieuſe, par laquelle il fait voir comment nos trois Races Royales ſe ſont trouvées réunies dans la perſonne de *Henri IV.* Le quatrième Volume comprend l'hiſtoire des Anciens Rois Bourguignons des Royaumes de Bourgogne & d'Arles, & des Maiſons qui ont poſſédé les différentes parties démembrées de ces Royaumes. L'Auteur avoit projetté de nous donner le reſte de la France, ainſi détaillée & diviſée en trois Parties, ſous les titres de Neuſtrie, d'Auſtraſie & d'Aquitaine.

Mais, par la raiſon ſolide que j'ai apportée, il s'eſt vû forcé d'abandonner ſon travail.

Il y a ſuppléé en quelque ſorte par ſes *Tablettes Hiſtoriques, Généalogiques & & Chronologiques*, en ſix petites Parties, d'un prix très-modique & d'un format portatif. On trouve dans la première Partie le plan qu'il s'étoit formé pour l'hiſtoire des Maiſons Souveraines d'Allemagne tant éteintes que regnantes, & l'abrégé de ſes deux premiers volumes in-4° pour les anciennes Monarchies & pour l'Hiſtoire d'Italie. Sa ſeconde Partie offre en petit ce qu'il auroit exécuté en grand; c'eſt-à-dire, la ſucceſſion des Rois & des Reines de France, des anciens Souverains des différentes Provinces du Royaume, & des poſſeſſeurs des grands Fiefs de la Couronne. La ſucceſſion des Ducs, Princes & Grands d'Eſpagne François, avec l'état préſent de leurs Familles, les Grands Officiers de la Couronne, les Chevaliers & Officiers de l'Ordre du Saint-Eſprit, les Papes & Cardinaux François, & les Prévôts de Paris, font la matière de la troiſième Partie. Dans les trois autres il eſt queſtion des Terres du Royaume érigées en titre

de *Marquiſat*, de *Comté*, de *Vicomté* & de *Baronie*; on y a joint deux Tables alphabétiques, l'une des noms de Famille, l'autre des noms de Terres, le tout terminé par un Dictionnaire Héraldique.

L'Auteur invite ceux qui poſſédent d'anciennes *Baronies* ou des Terres érigées en titre de *Marquiſat*, *Comté*, *Vicomté* & *Baronie*, de lui envoyer une copie, ou du moins un extrait des Lettres Patentes d'érection, & d'y joindre le Blaſon de leurs Armes, avec des Mémoires inſtructifs, tant ſur les dites Terres que ſur leur Famille, dont ils voudront bien donner l'état actuel exactement. Il prie que ces Mémoires, ou ceux qui pourront lui être envoyés pour les Articles Généalogiques du *Mercure de France*, deſquels il eſt chargé, ſoient écrits liſiblement, ſur-tout, les noms de Familles ou de Terres. Ces Mémoires ſeront adreſſés, francs de port, à M. *Chaſot de Nantigny*, rue des Canettes, à l'Académie, proche Saint Sulpice, à Paris. Ses *Tablettes Hiſtoriques*, *Généalogiques* & *Chronologiques*, ſe trouvent chez *Ducheſne*, Libraire, rue Saint Jacques.

Etat général de la France.

De Bure, l'Aîné, Libraire Quai des Auguſtins, vend *un Etat général de la France.* C'eſt une Carte gravée ſur une Feuille de grand Aigle, partagée en quatorze colonnes. On y voit, avec beaucoup d'ordre & de netteté, & comme d'un coup d'œil, la diviſion ancienne de la France, les Gouvernemens généraux, les Gouvernemens particuliers & les Provinces, les Villes capitales, les degrès de longitude & de latitude, les Fleuves & les Rivières, les Parlemens, Cours & Hôtels des Monnoyes, les Univerſités & les Académies, les Intendances & les Bureaux des Finances, le nombre des Archevêchés & des Evêchés compris dans chaque Province, le nom des mêmes Archevêchés & Evêchés par ordre de Suffragans, le Commerce des Villes & des Provinces, enfin, juſqu'à des Remarques Hiſtoriques & Géographiques. Cette diſtribution eſt bien entendue, & me paroît très-propre à donner une notion générale du Royaume à tous ceux, ſur-tout aux enfans, qui ne l'ont pas encore.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 *Février* 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Hiſtoire Générale des Voyages, &c.

ON diſtribue depuis quelques mois, Monſieur, l'onzième Tome *in-quarto* de l'*Hiſtoire générale des Voyages*, par M. l'Abbé *Prévôt*. Les diverſes relations qui compoſent ce Volume ne ſont pas également intéreſſantes ; je ne m'attacherai qu'à celles qui m'offriront le plus de traits curieux & ſinguliers ; & les Voyageurs *Drake*, *Biet*, *Wood*, *Dampier*, *Schouten* & *la Barbinais* me fourniront ſeuls de quoi remplir agréablement cette Lettre.

C'eſt au Chevalier *Drake* que les Anglois doivent la découverte de la *Nouvelle Albion*. Les habitans de ce pays le

voyant arriver ſur un vaiſſeau, le prirent pour un Dieu, & vinrent en foule lui offrir leurs hommages. Leur Roi étoit à leur tête, qui donnoit à ſon Peuple l'exemple du reſpect & de la ſoumiſſion. Mais, avant que d'approcher d'une petite colline, où le Général Anglois avoit fait dreſſer des Tentes, ils s'arrêtèrent pour diſcourir entr'eux; enſuite laiſſant leurs arcs & leurs fléches dans le même lieu, ils s'avancèrent pour faire leurs préſens. Un Officier de bonne mine précédoit le Roi de quelques pas, & portoit un Sceptre d'où pendoient deux Couronnes. Ayant appellé un autre Officier, il lui parla à voix baſſe. Celui-ci répétoit tout haut aux Anglois ce que l'autre lui diſoit: & cette ſorte de harangue dura long-temps. Le Roi fit ſigne à ceux qui le ſuivoient de demeurer en arrière; alors celui qui portoit le Sceptre entonna un chant & commença une danſe avec une grace & une meſure admirables. Le Roi & tout le Peuple ſuivirent cet exemple. Après la danſe ce Prince s'aſſit, & preſſa le Général de s'aſſeoir près de lui. Puis, prenant la plus grande des deux Couronnes, il la lui mit ſur la tête, & recommença à chanter &

à danſer avec tout ſon Peuple. *Drake* ne fit point de difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne au nom de la Reine d'Angleterre, & appella ce Pays la *Nouvelle Albion*, non-ſeulement parce qu'il étoit le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de reſſemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ſes côtes.

Antoine Biet publia en 1674 une relation de ce qui s'étoit paſſé vingt-deux ans auparavant dans l'Iſle de *Cayenne* pour l'établiſſement d'une Colonie Françoiſe. Vous verrez avec plaiſir, Monſieur, ce qu'il dit touchant la manière dont on fait les Capitaines & les Médécins chez les Peuples voiſins de cette Iſle. Les Capitaines ſont les Chefs du Peuple. Celui qui aſpire à cette qualité fait connoître ſon intention, en portant une rondache ſur ſa tête, baiſſant les yeux & gardant un profond ſilence. Il ſe retire dans un coin de ſa Caſe, & s'y fait faire un petit retranchement qui lui donne à peine la liberté de ſe remuer. Il ne ſort de ce lieu que pour les néceſſités de la nature, & pour ſubir des épreuves terribles, par leſquelles les autres Capitaines le font paſſer ſucceſſive-

ment. Il garde pendant ſix ſemaines un jeûne des plus rigoureux ; & durant tout ce temps-là on vient matin & ſoir lui faire une longue harangue, qu'il écoute fort patiemment. Il ſe tient debout les mains croiſées ſur la tête, & chaque Capitaine lui décharge trois grands coups d'un fouet compoſé de racines de palmier. On le frappe en trois endroits du corps, aux mammelles, au ventre & aux cuiſſes, & ce traitement ſe fait deux fois par jour. Dans la plus vive douleur il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère marque de ſouffrance. Cette épreuve finie, on lui en fait ſubir une ſeconde précédée d'une nouvelle harangue. On amaſſe autour de lui quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, auſquelles on met le feu, ſans que la flamme puiſſe le toucher. La ſeule fumée qui le pénètre de toutes parts lui fait ſouffrir des maux étranges. Il devient à demi fou, & tombe enſuite dans de ſi grandes pamoiſons qu'on le croit mort. On lui donne quelques liqueurs pour rappeller ſes forces ; mais il n'eſt pas plutôt revenu à lui-même, qu'on redouble le feu avec de nouvelles exhortations. Tandis qu'on le

tourmente ainſi, tous les autres Capitaines paſſent le temps à boire autour de lui. Enfin, lorſqu'ils le croyent voir au dernier dégré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles qu'ils rempliſſent de groſſes fourmis noires, dont la piquûre eſt extrémement vive, & qui le réveillent bientôt par de nouvelles douleurs. Il ſe lève alors, & on lui verſe ſur la tête une liqueur ſpiritueuſe au travers d'un crible. Il va ſe laver dans la riviere la plus voiſine, & retourne dans ſa Caſe pour y prendre un peu de repos. On lui fait encore obſerver ſon jeûne, mais avec moins de rigueur qu'auparavant; & lorſqu'il a repris toutes ſes forces, il eſt proclamé Capitaine, & reçoit un Arc neuf & les autres armes convenables à cette dignité.

Les peuples de ce pays n'obſervent pas une méthode moins ſingulière pour la réception de leurs Médecins. Lorſque le tems de l'épreuve eſt arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines; mais au lieu de le fouetter, on le fait danſer avec ſi peu de relâche, qu'accablé de laſſitude il tombe ſans connoiſſance. Il revient bientôt à lui par le moyen des colliers & des

ceintures de fourmis : enſuite, pour ſe familiariſer avec les plus violens remèdes, on lui met dans la bouche une eſpèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler plein un grand vaiſſeau de jus de tabac. Cette médecine lui cauſe des évacuations qui vont juſqu'au ſang, & qui durent pluſieurs jours. Alors on le déclare Médecin, & révêtu de la puiſſance de guérir toute ſorte de maladies. Cependant, pour la conſerver, il doit jeûner encore pendant l'eſpace de trois ans; & il ne peut être appellé à la viſite des malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences.

Les Sauvages de la *Cayenne* ont un très-grand reſpect pour les Vieillards. Lorſque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans la Caſe où il a vêcu, ſans autre cérémonie que de s'enyvrer: mais après lui avoir donné le temps de pourrir, ils aſſemblent leurs voiſins; ils déterrent les os, les brulent, & en mettent les cendres dans leur boiſſon, pour les avaler dans une fête éclatante.

Les relations de *Wood*, de *Dampier* & de *Schouten* nous offrent des particularités très-curieuſes touchant quelques animaux fort communs dans les pays qu'ils

ont parcourus. Le premier parle d'un animal ſingulier qui porte le nom de *Grondeur* ou de *Souffleur*, parce que, ſitôt qu'il voit paroître un homme, il gronde & ſouffle de toute ſa force. Il n'a point d'autre défenſe que ſon derrière; & lorſqu'il eſt pourſuivi, il en fait ſortir des excrémens d'un odeur ſi inſupportable, qu'il arrête tout court le Chaſſeur le plus intrépide, & l'oblige de ſe ſauver au plus vîte.

Dans une petite Iſle des Indes Orientales, aſſez près de *Mindanao*, il y a une prodigieuſe quantité de Chauves-Souris plus groſſes que des Canards. Elles ont des aîles ſi longues, qu'un homme étendant les bras le plus qu'il eſt poſſible, n'en ſçauroit toucher les deux extrémités. *Dampier* donne à chaque aîle ſept ou huit pieds de long; ce qui n'eſt guères vraiſemblable dans un animal de la groſſeur d'un Canard: il dit cependant les avoir vûes de fort près. Le ſoleil n'eſt pas plutôt couché, que ces animaux prennent leur vol comme des eſſains d'abeilles; on les voit s'élever juſqu'à ce qu'ils ſe dérobent à la vûe; & le lendemain, depuis la pointe du jour juſqu'au lever du ſoleil, on les revoit deſcendre comme autant de nuages, & rentrer dans leur Iſle.

Ce que *Schouten* raconte des Serpens de *Malabar* a quelque choſe de bien effrayant. La loi que les Naturels du Pays s'impoſent de ne point tuer de Couleuvres, les met continuellement en danger d'en être dévorés. Il y a de ces Serpens qui ont juſqu'à vingt pieds de long, & qui ſont ſi gros, qu'ils peuvent avaler un homme. Un jour qu'un habitant de la campagne étoit allé avec ſa femme travailler à la terre, il avoit laiſſé ſon fils malade dans ſa maiſon. Cet enfant en ſortit, & alla ſe coucher à quelques pas de la porte ſur des branches de palmier; il s'endormit juſqu'au ſoir. Ses parens qui revinrent du travail l'entendirent pouſſer des cris à demi étouffés. Ils virent, en s'approchant de lui, qu'une de ces groſſes Couleuvres avoit commencé à l'avaler. L'embarras du père & de la mère fut auſſi grand que leur douleur. On n'oſoit irriter la Couleuvre, de peur qu'avec ſes dents elle ne coupât l'enfant en deux, ou qu'elle n'achevât de l'engloutir. Enfin, de pluſieurs expédiens, on préféra celui de la couper par le milieu du corps; ce que le plus hardi & le plus adroit exécuta fort heureuſement d'un ſeul coup de ſabre. Mais, comme

le ne mourut pas d'abord quoique séparée en deux, elle ſerra de ſes dents le corps tendre de l'enfant, & l'infecta tellement de ſon venin qu'il expira peu de momens après.

Le même Voyageur nous a laiſſé pluſieurs obſervations remarquables touchant les Peuples qui habitent la côte de *Malabar*. Ils ſont diviſés en différentes Tribus; la dernière & la plus vile de toutes eſt celle des *Pouliats*. Cette eſpèce d'hommes eſt regardée de toutes les autres comme la plus miſérable partie du genre humain. On devient infâme en les fréquentant, & ſouillé pour s'être approché d'eux à la diſtance de vingt pas. Si quelqu'un des quatre premières Tribus rencontre un de ces objets de l'exécration publique, il jette un cri d'auſſi loin qu'il peut le voir, & c'eſt un ſignal qui l'oblige de ſe retirer à l'écart. Au moindre retardement on a droit de le tuer d'un coup de flèche ou de mouſquet. La vie de ces malheureux paroît ſi mépriſable, que quand on veut éprouver ſes armes on tire indifféremment ſur le premier *Pouliat* qu'on rencontre, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe: ce crime n'eſt jamais recherché ni puni.

Dans tous les pays du Monde, ce sont les riches qui portent des habits de soye, d'or ou d'argent : au Malabar au contraire, ce sont les femmes des plus basses Tribus qui employent les étoffes les plus rares & les plus précieuses ; les autres ne se couvrent jamais que de toiles de coton. Les deux sexes ont des pendants d'oreilles d'or si pesans, qu'ils leur allongent considérablement les oreilles ; elles leur descendent quelquefois plus bas que les épaules ; ce qui passe pour une beauté dans le pays.

Schouten, qui avoit aussi abordé dans l'Isle de *Java*, raconte que la Garde du Souverain de l'Isle n'est composée que de femmes armées. Il fait monter le nombre de ces femmes à plus de dix mille. Elles ont des Commandantes & diverses sortes d'Officières, qui n'ont d'autre objet que le repos & la sureté du Monarque. On les voit sortir tour à tour du Palais pour aller chercher dans la Ville tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, tandis qu'il en reste toujours aux passages un Corps nombreux qui en éloigne les hommes, & qui ne permet point aux femmes de sortir. Les portes, les appartemens & les promen-

nades ſont gardés par les plus vieilles ; le ſervice intérieur eſt réſervé pour les jeunes. Le Prince ne fait jamais un pas ſans en avoir quelques-unes à ſa ſuite ; les unes ſont armées de lances ; d'autres lui portent du bétel, du tabac, une natte pour s'aſſeoir, des ſandales, & d'autres commodités. Une des plus belles lui ſoutient un Paraſol ſur la tête ; une autre chaſſe avec un éventail les mouches qui s'approchent de ſon viſage. S'il eſt aſſis, elles forment un cercle autour de lui, & chacune prend des airs complaiſans, agréables & flateurs.

L'Auteur du *Voyage de la Barbinais* ne ſe fait connoître que par le titre de ſa relation. Il partit de Cherbourg en 1714, & les Iſles Canaries, où il arriva en aſſez peu de temps, ne lui offrirent rien de plus curieux qu'une Dame Eſpagnole qu'il vit dans un Couvent. On n'a jamais vu de beauté plus parfaite ; mais avec les plus beaux yeux du monde elle étoit aveugle. Cette diſgrace lui venoit de l'impuiſſance de ſon mari, dont les forces n'avoient pas répondu à ſes deſirs. Il avoit eu une autre femme, à qui l'on aſſuroit que cette foibleſſe avoit cauſé la mort. La ſeconde, craignant le même

ſort, ſur-tout après avoir déja perdu la vûe, s'étoit retirée dans ce Monaſtère ; & ſon mari, dont elle étoit aimée avec une extrême tendreſſe, étoit mort de chagrin de cette ſéparation.

Le vaiſſeau de *la Barbinais* partit des Iſles Canaries, & arriva ſur la côte du Bréſil. Il mouilla à l'*Iſle Grande*, où il ſe paſſa une ſcène cruelle. Deux des premiers Officiers de l'Iſle, le Colonel & le Sergent-Major, ſe haïſſoient depuis long-temps. Cette haine s'étoit communiquée juſqu'à leurs Eſclaves, & les mettoit tous les jours aux priſes. Un jour que ceux du Colonel avoient été battus, il ſe mit à leur tête ; & leur ayant fait inveſtir la maiſon de ſon ennemi, il leur ordonna, dans ſa fureur, de tirer pluſieurs coups de fuſil aux fenêtres. La femme & la fille du Sergent-Major furent tuées à la première décharge. Celui-ci fut ſi vivement touché de ce triſte ſpectacle, que ne conſultant plus que ſon deſeſpoir, ſans conſidérer l'inégalité de ſes forces, il fondit ſur le Colonel avec quelques Eſclaves qu'il avoit autour de lui : mais il tomba bien-tôt percé de deux coups de lance. Il demanda un Confeſſeur. Le Colonel lui déclara qu'il

reclamoit en vain l'assistance du Ciel, & que s'il n'achevoit pas de le faire massacrer sur le champ, c'étoit pour se rassasier du plaisir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut; mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher: & le voyant résolu, malgré ses menaces, d'écouter la confession de son ennemi, il lâcha sur lui son pistolet, dont il ne fit que lui casser le bras. Ensuite plongeant son épée dans le corps du mourant: Va, lui dit-il, rougir de ta honte au fond de l'Enfer; ma vengeance seroit imparfaite, si tu jouissois du Paradis. L'*Isle Grande* appartient aux Portugais.

Dans un voyage que fit *la Barbinais* à la Chine, on lui raconta plusieurs traits singuliers qui ne se trouvent ni dans l'histoire du Père *du Halde*, ni dans aucune relation. Elles regardent particulièrement le fameux Empereur *Kamhi*, dont la vanité ridicule ne pouvoit souffrir, que dans les Cartes Géographiques, on ne mit pas son Empire au centre du monde. Il rejetta un jour deux Globes d'une grande beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offerts, par la seule raison que la Chine n'y étoit pas située

comme il le désiroit. Sa prévention pour son pays alloit si loin, que s'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit secrettement à ses Ouvriers de le contrefaire, & le faisant voir ensuite aux Missionnaires, il leur demandoit avec beaucoup de sang-froid, si les Européens faisoient les mêmes ouvrages. La curiosité de ce Prince étoit si grande qu'il s'enyvra un jour pour connoître par lui-même les effets du vin. Un Mandarin qui passoit pour une tête forte reçut ordre de boire avec lui. Le Prince ne tarda pas à s'enyvrer, & tomba ensuite dans un profond sommeil. Le Mandarin passa dans l'Anti-chambre des Eunuques; il leur apprit l'état où étoit l'Empereur, & leur dit qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de s'enyvrer; que le vin aigriroit encore davantage son humeur déja trop violente, & que dans cet état il n'épargneroit pas même ses plus chers Favoris. Pour éviter un si grand mal, ajouta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes & que vous me fassiez mettre dans un cachot, comme si l'ordre étoit venu de l'Empereur. Les Eunuques approuvèrent cette idée. Le Prince sur-

pris de ſe trouver ſeul à ſon réveil, demanda ce qu'étoit devenu ſon compagnon de table ? On répondit qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majeſté, on l'avoit conduit par ſon ordre dans une étroite priſon où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut quelque-temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. Il parut chargé de chaînes, & ſe jetta aux pieds de ſon Maître comme un criminel qui attend l'arrêt de ſa mort. Qui t'a mis dans cet état, lui dit le Prince. Quel crime as-tu commis ? Mon crime, je l'ignore, répondit le Mandarin ; je ſçais ſeulement que Votre Majeſté m'a fait jetter dans un noir cachot pour y être livré à la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie ; il parut ſurpris & troublé. Il fit ôter les chaînes au Mandarin, & jamais depuis il ne lui arriva de boire trop de vin.

Voici, Monſieur, un trait aſſez plaiſant de l'avarice de ce Prince. Un Mandarin de Nankin paſſoit pour le plus riche particulier de la Chine. L'Empereur, qui ſe propoſoit de lui enlever une partie de ſes tréſors, lui fit dire de venir le trouver dans le Parc où il ſe pro-

menoit. Il lui ordonna de prendre la bride d'un âne sur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéit, & reçut une pièce d'or pour récompense. L'Empereur voulut à son tour lui donner le même amusement. Envain le Mandarin s'en excusa; il fallut souffrir que son Maître lui rendît l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade: Combien de fois, lui dit l'Empereur, suis-je plus grand & plus puissant que toi. Le Mandarin se prosternant à ses pieds, lui répondit qu'on ne pouvoit faire entr'eux aucune comparaison. Eh bien, lui dit *Kamhi*, je vais la faire. Je suis vingt mille fois plus grand que toi? Ainsi tu payeras ma peine à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille pièces d'or, en se félicitant sans doute de la modération de son Souverain, qui croit bien le maître de se croire cent mille fois plus grand & plus puissant que lui.

Dans le récit de leurs avantures maritimes, les Voyageurs font souvent mention de ce qu'ils appellent des *Trombes d'eau*. La vûe de ces espèces de cataractes leur cause des frayeurs horri-

blés. On en parle différemment dans diverſes relations ; mais *Dampier* & *la Barbinais* en donnent une idée plus nette qu'aucun autre Voyageur. La Trombe eſt une colomne d'eau qui s'élève depuis la ſurface de la mer juſqu'à la hauteur des nuages. Voici comment ils diſent que ſe forme cette colomne. On remarque d'abord l'eau de la mer qui bouillonne, & qui s'élève d'environ un pied & demi au-deſſus de ſa ſurface dans une circonférence d'environ cent pas. Cette élévation eſt comme le pied de la colomne, qui, en montant, diminue peu à peu de ſa largeur, juſqu'à ce qu'elle ait atteint le nuage qui en devient plus gros & plus noir. On diſtingue auſſi-tôt le mouvement de la nûe qu'on n'appercevoit point auparavant. La Trombe la ſuit, & tire toujours l'eau chemin faiſant. Elle ſe plie à meſure que le vent chaſſe le nuage auquel elle eſt attachée ; & malgré cette impulſion, non-ſeulement elle ne ſe détache pas, mais il ſemble qu'elle s'allonge pour le ſuivre, en s'étréciſſant ou groſſiſſant, à meſure qu'il s'élève ou qu'il ſe baiſſe ; ce mouvement dure environ une demi-heure, juſqu'à ce que le nuage ſoit rem-

pli. Alors le nuage crève, & toute l'eau retombant dans la mer fait un bruit effroyable par ſa chute. Il ſeroit très-dangereux de ſe trouver ſous la Trombe lorſqu'elle vient à crever; auſſi tâche-t-on de s'éloigner autant qu'il eſt poſſible; mais, faute de vent, on n'en a pas toujours le pouvoir. Il y en a qui penſent qu'on peut ſe garantir des funeſtes effets de la Trombe, en la rompant à coups de canon; mais *Dampier* aſſure qu'il n'a jamais vû qu'on y ait réuſſi. Il n'arrive pas toujours que la Trombe crève & ſe décharge dans la mer; on voit quelquefois la colomne ſe rétrecir, ſe détacher de la ſuperficie de l'eau, & ſe diſſiper entièrement.

Outre les ſix Voyageurs dont j'ai parlé, vous trouverez dans ce Volume d'autres relations curieuſes que je ne veux que vous indiquer. L'Extrait du Journal de l'Amiral *Anſon* eſt ſans contredit un des plus inſtructifs de tout ce vaſte Recueil. Il n'y a point d'entrepriſe qui ait été publiée avec plus d'éclat que le voyage que fit ce Général Anglois autour du Monde. C'eſt ſans doute ce qui a donné lieu de traiter cet ouvrage de Roman. Mais ce ſoupçon, dit M.

l'Abbé *Prévôt*, ne ſçauroit tomber ſur des faits dont tous les témoins exiſtent encore, & contre leſquels on n'a point appris juſqu'à préſent que perſonne ait réclamé.

M. *Frezier*, Directeur des Fortifications de Bretagne, a auſſi fourni à l'Auteur de l'*Hiſtoire des Voyages* de quoi groſſir ſa collection. Ce reſpectable Militaire jouit encore dans une honorable vieilleſſe de l'honneur & des autres fruits de ſon travail, dont l'utilité publique a toujours été le principal objet. Auſſi s'eſt-il plus appliqué dans ſa relation à faire conoître les ſaiſons, les vents, les courans, les écueils, les bons mouillages & les débarquemens, que les choſes ſimplement amuſantes.

Gemelli Careri eſt celui dont le Journal occupe ici le plus d'eſpace. Ce célébre Voyageur donne des avis extrêmement importans à ceux qui entreprendront de faire après lui le Voyage du tour du Monde. Sa grande réputation doit inſpirer de la confiance, & rendre ſa relation infiniment précieuſe.

Tels ſont, Monſieur, les principaux Auteurs que M. l'Abbé *Prévôt* a fait entrer dans cet onziéme Volume. Tout

le Recueil forme juſqu'à préſent quarante quatre Tomes *in*-12 ; chaque Volume *in*-4° en contient quatre de la petite Edition. On peut dire qu'il n'a paru juſqu'à préſent aucune Collection de cette nature, où il y ait plus d'abondance & de variété, & ſur-tout un plus grand nombre de relations étrangères, traduites de la plûpart des Langues de l'Europe. Ce Volume eſt le dernier où la méthode Angloiſe ſera conſultée. L'Auteur n'ayant plus à traiter dans les Tômes ſuivans que de ce qui regarde l'Amérique, embraſſera un nouveau Plan, qui n'aura de commun avec l'autre que ce qui eſt indiſpenſable, pour ne pas faire deux ouvrages différens ſous le même titre.

Vers.

M. l'Abbé *de Lattaignant*, ce Chantre ingénieux des Vertus, des Talens, des Graces & des Plaiſirs, vient d'adreſſer les Vers que vous allez lire à Madame *de Rohan*, Religieuſe de Panthemont, nommée depuis peu Abbeſſe de Marquette en Flandre, à la place de feue Madame la Princeſſe *de Rohan* ſa Tante.

La Nature fait les Héros,
Mais la place les fait connaître :
Au ſortir d'un obſcur repos
Ils ſemblent prendre un nouvel être.
Soumiſe, juſques à ce jour
A l'abri ſacré de ce Temple,
Il faut regner à votre tour ;
Partez, allez donner l'exemple.

Dans de plus fortunés Climats
Vous devez porter la lumière ;
Je juge par vos premiers pas
Du reſte de votre carrière.
Continuez, ſuivez de près
Ces routes fraîchement tracées,
Qui par nos pleurs & nos regrets
Ne ſont point encore effacées.

Eh pouvez-vous dégénérer
Du ſang qui coule dans vos veines ?
Allez donc vous faire adorer
Juſques dans les Belgiques plaines.
Qu'il eſt facile, qu'il eſt doux
De ſuivre de ſi dignes traces,
Lorſque l'on unit, comme vous,
Tant de vertus à tant de graces !

Je ſuis, &c.

A Paris ce 13 Février 1754.

LETTRE V.

Bibliothèque Françoiſe ou Hiſtoire de la Littérature Françoiſe, &c.

DEpuis le treizième ſiécle juſqu'au dix-ſeptième, la France a produit plus de ſix cens Poëtes. Leurs vies & leurs écrits ont déja fourni à M. l'Abbé *Goujet* la matière de huit Volumes. Les deux derniers, qui ſont le quinzième & le ſeizième de ſa *Bibliothèque Françoiſe*, commencent à *Malherbe* & finiſſent à *Saint-Amant*. Entre ces deux Poëtes connus, il y en a environ deux cens autres que l'Auteur tire de l'obſcurité où leurs mauvais ouvrages les tenoient enſevelis. Leurs vies n'offrent rien de bien particulier; voici ſeulement ce que j'y trouve de remarquable. *Jean le Chatelain*, Auteur de la *Chronique de Metz* en vers, fut brûlé vif pour crime d'héréſie. *Gilles Durant*, Poëte connu à la Cour de Louis XIII, fut rompu en Place de Grève, pour avoir écrit contre l'Etat & contre le Roi. Un Gentilhomme Italien fut pendu

pour avoir traduit dans ſa langue le Libelle de *Gilles Durant*. *Antoine de Mont-Chrétien*, Auteur de pluſieurs Tragédies, fut traîné ſur la claye pour crime de rébellion. *Jean-Baptiſte de Croſilles*, Prêtre & Traducteur des *Epitres Héroïdes d'Ovide*, fut exilé & mis au cachot, pour s'être marié après ſa Prêtriſe. Le Poëte *Guillard Danville* fut trois ans détenu priſonnier à la Baſtille, pour quelques ſoupçons qu'on avoit conçus contre ſa fidélité. *Reſneville*, Poëte Normand, fut exilé pendant ſept ans, pour avoir aſſiſté à un duel dont on vouloit le rendre coupable. *Jacques du Lorens*, Avocat au Préſidial de Chartres, fut mis à l'amende pour avoir fait des Satyres contre les Juges.

François de Malherbe, né à Caen, ſortoit d'une famille qui poſſédoit les premières Charges de cette Ville : il épouſa à Aix la veuve d'un Conſeiller au Parlement de Provence, & *Henri IV* voulut l'avoir auprès de lui en qualité de Gentilhomme Ordinaire de ſa Chambre. Mais il ne fit rien de plus pour *Malherbe* : ce qu'on attribue au reſſentiment que M. *de Sully* avoit conſervé contre ce Poëte, qui, du temps de la ligue, l'avoit pourſuivi deux

ou trois lieues pour le tuer. Après la mort de *Henri IV*, Marie *de Médicis* le gratifia d'une penſion de quinze cens livres ; mais il n'épargna pas ſa veine pour ſe procurer une meilleure fortune. Sa Poëſie, toute noble qu'elle étoit, n'étoit pas toujours employée noblement, & l'on diſoit de lui, qu'il demandoit l'aumône le Sonnet à la main ; il n'en devint pas plus riche. *Malherbe* eut pluſieurs enfans qui moururent jeunes ; il ne put élever qu'un fils, qui fut tué en duel par un Gentilhomme nommé *de Piles*. Il alla au ſiège de la Rochelle pour en demander juſtice au Roi ; mais n'ayant pas eu toute la ſatisfaction qu'il en attendoit, il voulut ſe battre contre *de Piles*. On lui repréſenta qu'il y auroit de la témérité de ſe commettre à l'âge de ſoixante & treize ans avec un jeune homme qui n'en avoit que vingt-cinq. *C'eſt pour cela*, répondit-il, *que je veux me battre ; je ne hazarde qu'un denier contre une piſtole*. On lui offrit dix mille écus pour accommoder cette affaire ; il n'y conſentit que dans la vue d'employer cette ſomme pour faire élever un mauſolée à ſon fils. Il mourut avant que le marché fût conclu. *Malherbe* étoit bruſque

que dans ſa converſation & dans ſes manières; ſa franchiſe tenoit un peu de la ſatyre; jugez-en par ce trait. Ayant dîné chez l'Archevêque de Rouen, il s'endormit après le repas. Le Prélat devoit prêcher ce même jour; il le réveilla pour le mener à ſon ſermon : *Diſpenſez-m'en, s'il vous plaît*, lui dit *Malherbe, je dormirai bien ſans cela.* Les ouvrages de ce Poëte ſont ſi connus qu'il ſeroit inutile d'en faire mention.

Voici une Pièce aſſez plaiſante de *Pierre Marbeuf*, qui aſſurément n'aimoit pas ſa femme.

L'Amour, durant mon premier âge,
Avec les fers du Mariage,
Lioit mon corps & ma raiſon;
Mais à préſent ma femme eſt morte,
Et j'ai la clef de cette porte,
Qui me retenoit en priſon.

Tous mes ſoins s'en vont en fumées
Avec ces torches allumées,
Quand au tombeau je la conduis;
J'ai donc raiſon, ſi je célèbre,
Au lieu d'une oraiſon funèbre,
Un chant de triomphe aujourd'hui.

La bienſéance, en ſa mémoire,
Me fait porter la couleur noire;

Mais je vous dirai nettement,
Que c'eſt pour ne rompre la mode,
Et que ce deuil ne m'incommode,
Ne paſſant point le vêtement.

Bien vîte, avec cet équipage,
Je dreſſe aux Enfers un voyage,
Pour dire à ce vieux Nautonnier,
Qu'il paſſe tôt ſa vaine idole,
Et que je donne une Piſtole
Pour ma femme, au lieu d'un Denier.

J'ai le deſſein dans ma penſée,
Alors qu'elle ſera paſſée,
De faire ma plainte à Pluton,
Qu'un Diable, pour me rendre infame,
Deſſous la forme d'une femme
Me fit épouſer Alecton.

Je dirai qu'au lieu de Cerbère,
Il peut enchaîner ma Mégère,
Etant aſſûré que ſa voix,
Encor qu'elle n'ait qu'une tête,
Fait plus de bruit que cette Bête,
Laquelle en a juſques à trois.

Ainſi je veux faire trophée
D'aller aux Enfers comme Orphée;
Mais ſi ce Sot veut ſéjourner,
Afin que ſa femme revienne,
J'y deſcends, afin que la mienne
N'en puiſſe jamais retourner.

M. l'Abbé *Goujet* n'a pas cru devoir retrancher de ſon Catalogue Poëtique le Cardinal *de Richelieu*, ſoit à cauſe de la protection qu'il accorda aux Poëtes de ſon temps, ſoit parce qu'il faiſoit lui-même des vers. Il n'eſt cependant pas aiſé de découvrir quelles ſont les Poëſies dont il eſt véritablement le père. On cite en particulier la Tragédie de *Mirame*, pour laquelle il témoigna toujours une tendreſſe paternelle La repréſentation de cette Pièce lui couta plus d'un million; c'eſt pour elle qu'il fit bâtir la Salle de ſon Palais, qui ſert aujourd'hui à l'Opéra. Les applaudiſſemens que l'on donna d'abord à cette Tragédie, ou plutôt à celui qui s'en diſoit l'Auteur, tranſportoient le Cardinal hors de lui-même. Tantôt il ſe levoit & s'élançoit à moitié du corps hors de ſa Loge pour ſe montrer à l'Aſſemblée; tantôt il impoſoit ſilence, pour faire entendre des endroits encore plus beaux. Mais le ſuccès de cette Pièce ne répondit pas à tant de démonſtrations. Auſſi diſoit-il que les François n'avoient point de goût, parce qu'ils n'avoient pas pris plaiſir à la repréſentation de *Mirame*.

Les autres Poëtes célèbres, dont M.

l'Abbé *Goujet* fait mention, ſont *Maynard*, *Malleville*, *Voiture*, *Balthaſar Baro*, *Rotrou*, *Vauquelin des Yveteaux*, *Sarrazin*, *Claude de l'Etoile*, *Pierre du Ryer*, *Colletet*, *Scarron*, *Saint-Amant*, &c.

Malleville fut ſur-tout eſtimé pour les Rondeaux; il en a fait de bons, & l'on cite particulièrement celui qu'il fit contre l'Abbé de *Boiſrobert*, ami du Cardinal de Richelieu.

Coeffé d'un Froc bien rafiné,
Et revêtu d'un Doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire;
Frère René devient Meſſire,
Et vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné,
Sous un Bonnet enluminé,
En eſt, s'il le faut ainſi dire,
Coeffé.
Ce n'eſt pas que Frère René
D'aucun mérite ſoit orné,
Qu'il ſoit docte, qu'il ſache écrire;
Ni qu'il diſe le mot pour rire,
Mais c'eſt ſeulement qu'il eſt né
Coeffé.

Nicolas Vauquelin, Sieur *des Yveteaux*, poſſédoit auſſi pluſieurs Bénéfi-

ces, dont il fut obligé de se défaire, à cause de sa vie trop licentieuse. Comme il s'imaginoit que la vie champêtre est la plus heureuse de toutes, il s'habilloit en Berger, & se promenant avec sa Maîtresse, la houlette à la main, la panetière au côté, le chapeau de paille doublé de satin couleur de rose sur la tête, il conduisoit paisiblement le long des allées de son jardin ses troupeaux imaginaires, leur disoit de tendres Chansons, & les gardoit du Loup. Sa Dame jouoit de la Harpe; des Rossignols dressés à ce manège sortoient de leur volière, & venoient se pâmer sur l'instrument. Ce Poëte rafinoit tous les jours sur les plaisirs. Ce goût ne le quitta pas même à la mort; car, sur le point d'expirer, il commanda qu'on lui jouât une Sarabande, afin que son ame passât plus doucement.

Sarrazin avoit l'esprit agréable & l'humeur enjouée. Il entra au service du Prince *de Conti* en qualité de Secrétaire de ses commandemens. Il l'accompagnoit dans ses voyages & l'amusoit par ses saillies. Le Prince étoit obligé d'essuyer des harangues par-tout où il passoit. Le Maire & les Echevins d'une Ville l'atten-

dirent sur son passage, & lui firent leur harangue à la portière de son Carosse. Le Haranguer demeura court à la seconde période, sans pouvoir trouver la suite de son discours, quelque effort qu'il fît pour se la rappeller. *Sarrazin* sauta aussi-tôt de l'autre portière en bas, & ayant fait promptement le tour du Carosse, se joignit à l'Orateur, & poursuivit la harangue en y mêlant des louanges si ridicules, quoique sérieuses en apparence, que le Prince ne pouvoit s'empêcher d'éclater de rire. Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que le Maire & les Echevins remercièrent de bonne foi *Sarrazin* de les avoir tirés d'un si mauvais pas, & lui présentèrent, comme au Prince, le vin de la Ville.

Les Sonnets en Bouts-Rimés, qui furent autrefois à la mode, durent leur origine à un Ecclésiastique nommé *Dulot*, à qui la Poësie avoit tourné la tête. Il se plaignoit un jour, en présence de plusieurs personnes, que parmi des papiers qu'on lui avoit dérobés, il se trouvoit trois cens Sonnets qu'il regrettoit plus que tout le reste. Comme on s'étonnoit qu'il en eût fait un si grand nombre, il répliqua que c'étoit des Sonnets en

blanc, c'eſt-à-dire, des Bouts-Rimés de tous ces Sonnets qu'il avoit deſſein de remplir. Cette idée parut ſingulière, & l'on commença à faire, pour s'amuſer, dans toutes les Sociétés, ce que *Dulot* faiſoit pour s'occuper. *Sarrazin* compoſa à cette occaſion un Poëme burleſque en quatre Chants, intitulé : *La défaite des Bouts-Rimés, ou Dulot vaincu.* Le but de ce Poëme étoit de décrier un genre d'ouvrage ſi ridicule, & qui ôtoit, pour ainſi dire, le cours à toute autre eſpèce de Poëſie, tant on étoit infatué de ces Bouts-Rimés.

Claude de l'Etoile, Sieur *du Sauſſay*, étoit fils de l'Auteur du *Journal de Henri III.* Il fut un des premiers membres de l'Académie Françoiſe, & c'eſt lui qu'on nomma pour examiner la verſification du *Cid.* On dit de lui comme de *Molière*, qu'il liſoit ſes ouvrages à ſa Servante, avant que de les donner au Public, & qu'il en retranchoit tout ce qu'elle n'avoit point entendu. Il étoit auſſi ſévère pour les autres que pour lui-même ; & on l'accuſe d'avoir fait mourir de douleur un jeune Auteur Gaſcon, à qui il dit que ſa Comédie, que celui-ci croyoit excellente, étoit miſérable. Nos

jeunes Poëtes ſont aujourd'hui moins ſenſibles ; j'en connois qui, même après les ſifflets redoublés du Parterre, jouiſſent d'une parfaite ſanté.

Quand on conſidère le nombre prodigieux des ouvrages de *du Ryer*, auſſi de l'Académie Françoiſe, on eſt étonné de la pauvreté extrême dans laquelle il vêcut. Elle l'obligea de chercher une petite maiſon aux environs de Paris, pour y vivre à moins de frais. *Ménage* raconte à cette occaſion un trait touchant. « Un » beau jour d'Eté nous allames pluſieurs » enſemble rendre viſite à *du Ryer* ; il » nous reçut avec joye ; nous parla de » ſes deſſeins, & nous montra ſes ou» vrages. Mais ce qui nous toucha, c'eſt » que ne craignant pas de nous laiſſer » voir ſa pauvreté, il voulut nous don» ner la collation. Nous nous rangeâmes » deſſous un arbre ; on étendit une nappe » ſur l'herbe ; ſa femme nous apporta du » lait, & lui des ceriſes, de l'eau fraîche, » & du pain bis. Quoique ce régal nous » ſemblât très-bon, nous ne pumes dire » adieu à cet excellent homme, ſans » pleurer de le voir ſi maltraité de la » fortune, ſur-tout dans ſa vieilleſſe, & » accablé d'infirmités.

Guillaume Colletet, auſſi laborieux que *du Ryer*, vêcut comme lui dans l'indigence. Il invitoit ſouvent ſes amis à manger, mais à condition que chacun feroit apporter ſon pain, ſon plat, avec deux bouteilles de vin de Champagne ou de Bourgogne. *Colletet* aimoit les femmes; mais pour le tenter il ne falloit être ni belle ni jeune. Comme il craignoit le ſcandale, & qu'il lui falloit une ſervante, il épouſoit celle qu'il avoit priſe. Elle n'étoit pas plutôt morte qu'il en cherchoit quelque autre. Il en eut trois ſucceſſivement qui ne lui apportèrent pour dot que leurs ſervices & leurs gages, & peu de dépenſe pour l'entretien. La dernière, qui ſe nommoit *Claudine*, eſt celle qu'il aima le plus. Il compoſa beaucoup de vers à ſa louange, & pour perſuader qu'elle avoit auſſi du talent, il en faiſoit ſouvent imprimer ſous ſon nom. Peu de temps avant qu'il mourût, il en fit ſept qu'il chargea ſa femme de publier après ſa mort. Il fait prudemment déclarer à *Claudine*, qu'après avoir perdu ſon mari elle renonçoit à tout, même à la Poëſie; elle tint parole.

Saint-Amant étoit de Rouen, & ſi l'on

en croit une mauvaise pointe de *Maynard*, son père étoit Gentilhomme Verrier.

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortez.
Gentilhomme de Verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

La vie de ce Poëte n'a presque été qu'une suite continuelle de voyages. Pendant le temps qu'il demeura à Rome, il fit un portrait burlesque & satyrique de cette Ville. Voici ce qu'il dit en particulier de la Musique qu'il y entendit.

Quels jolis Acteurs de Guiterre
Entens-je passer là-dehors ?
Sans mentir, voilà des accords
A mener la Musique en terre.
Aux lamentables hurlemens,
Aux syncopes, aux roulemens,
Dont leur gorge est si bien munie,
Sauf l'honneur de *G-re-sol-ut*,
Je me figure l'harmonie
D'un concert de Marous en rut.

Lettre sur LE GRAND ROUSSEAU.

Nos petits Modernes sont bien faits pour ne pas s'appercevoir qu'ils se cou-

vrent d'opprobre, & qu'ils indiquent eux-mêmes les bornes de leur esprit, en méprisant les grands hommes qui les ont précédés, & qui les devancent de si loin dans la carrière qu'ils s'avisent de courir. A les en croire, *Boileau*, *Racine* & *Rousseau* sont des écrivains très-vulgaires, &, tout au plus, de bons versificateurs. J'ai moi-même surpris un de ces Myrmidons disant en plein Foyer qu'il seroit bien fâché de faire des Tragédies *aussi foibles* que celles de *Racine*. Un autre trouvant un jour les ouvrages de ce grand Poëte dans les mains d'une femme d'esprit, s'écria tout étonné : *Quoi, Madame, vous lisez cet homme-là* ! Vous ne concevez pas, Monsieur, une extravagance aussi stupide, & vous êtes tenté de croire que je plaisante. Mais rien n'est plus certain. Ces propos, tout bizarres, tout absurdes qu'ils vous paroissent, ont été tenus par de jeunes Rinailleurs. Il est vrai que le Dieu du Goût en a tiré une vengeance bien cruelle ; car toutes les Tragédies qu'ils ont faites ont été sifflées, & toutes celles qu'ils feront par la suite le feront encore : il ne faut pas être un grand Prophète pour le prédire.

Cette façon de penſer, au reſte, ne m'étonne point de leur part : il eſt naturel que les Nains s'efforcent de rabaiſſer les Géans. Ce qui me fâche & ce qui m'allarme eſt de voir quelques gens d'eſprit ſe tromper ſur ce qui conſtitue le vrai génie, & ne pas rendre à nos Maîtres toute la juſtice qu'ils méritent ; ils ne prouvent autre choſe, ſinon que l'eſprit & les connoiſſances ne ſuffiſent pas pour les apprécier. Il faut de l'ame & du goût : eux ſeuls ont voix délibérative dans le Conſeil des Muſes.

Feu M. *de Vauvenargues* nous a laiſſé un Volume *in*-12 imprimé chez *Briaſſon*, Libraire Rue Saint Jacques, intitulé : *Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain, ſuivi de Réflexions & de Maximes.* Il y a dans cet ouvrage des choſes excellentes en fait de Morale ; mais lorſqu'il vient à parler de Littérature, il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi vrai, auſſi impartial ; il en raiſonne d'après les préjugés de ſon eſprit & de ſon cœur, & cette partie de ſon Livre peut égarer un Lecteur qui n'a point de principes.

Outre l'*Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain*, on a imprimé dans le

ne ſçai quel Journal, des *Réflexions ſur Rouſſeau*, par le même Ecrivain. Ces *Réflexions* ſont tombées par hazard & par bonheur entre les mains de M. l'Abbé *Sabatier*, homme d'eſprit & de goût, qui fait joliment des Vers, & & qui en fera de meilleurs encore, puiſqu'il eſt grand admirateur de notre fameux Lyrique. Il n'a pû s'empêcher de prendre la défenſe de ſon Poëte favori. Il m'a adreſſé ſa réfutation ; & je vous la communique avec d'autant plus de plaiſir qu'elle eſt conforme à ce que je penſe depuis long-temps, & qu'il me ſeroit difficile de voux mieux exprimer mes propres ſentimens.

« Quels que ſoient, Monſieur, les » motifs qui ont engagé M. *de Vauve-* » *nargues* à déprimer *Rouſſeau*, je ne » dois examiner ici que ſes raiſons, & » tâcher de les détruire. Il commence » ſes *Réflexions* par accorder à ce grand » Poëte la méchanique des vers. Admi- » rez, Monſieur, cette généroſité. Il le » trouve ſi eſtimable à cet égard qu'on » pourroit, dit-il, le mettre à côté de » *Deſpréaux*, ſi celui-ci n'avoit été ſon » maître. Je ne vous ferai point obſer-

» ver le ridicule de ce raisonnement.
» S'il avoit lieu, *Rotrou* seroit supérieur
» à *Corneille*. Mais je serai plus hardi
» que M. *de Vauvenargues*, & je ne ba-
» lancerai point à mettre *Rousseau* au-
» dessus de *Boileau*. J'ai lû ces deux
» Poëtes assez souvent, & avec toute
» l'attention dont je suis capable. La
» lecture de l'un & de l'autre m'a tou-
» jours affecté d'une manière bien dif-
» férente. J'ai admiré dans *Boileau*,
» l'exactitude, la justesse, l'élegance,
» l'énergie; mais je n'ai point trouvé
» chez lui, ainsi que chez *Rousseau*, ces
» traits de flamme qui nous échauffent,
» ces tableaux frappans qui nous éton-
» nent, ces images sublimes qui nous
» enlèvent, ces graces legères, mais dé-
» centes, qui parent la raison sans la
» farder. Je conviens cependant que
» *Boileau* s'est quelquefois elevé. Il est
» Poëte & grand Poëte, par exemple,
» dans son Epître sur le passage du Rhin;
» & dans quelques autres endroits de
» ses Poësies. Mais il n'est pas difficile
» de sentir qu'il doit moins ces efforts
» à son imagination, peu capable du
» grand, qu'à la noblesse des sujets qu'il
» traitoit. Il est alors entraîné par des

» mouvements étrangers, & *Rouſſeau* » s'élance, emporté par ſon impétuoſité » naturelle.

» Il ſeroit inutile de dire avec M. *de* » *Vauvenargues* que *Boileau* s'eſt atta- » ché uniquement à peindre la raiſon. » Il l'a peinte, il eſt vrai, dans ſon Art » Poëtique, & il y a ſi bien réuſſi qu'il » eſt préférable à celui d'Horace, quoi- » que ce dernier ait été *ſon maître*. Mais » quelles occaſions n'a-t-il pas eues, dans » pluſieurs autres ouvrages, de nous tra- » cer de grands tableaux? Trouve-t-on » que ſon Ode ſur Namur réponde à » l'idée qu'on a de ce genre de Poëſie? » A-t-il toujours été peintre dans quel- » ques-unes de ſes Satyres, & de ſes » Epîtres où il célébre les exploits de » *Louis XIV*? On dira peut-être que ce » n'eſt point dans ces ſortes d'ouvrages » qu'il eſt permis de déployer les ri- » cheſſes de la Poëſie; que ce n'eſt point » là le champ du ſublime. Un vrai gé- » nie trouve à s'élever dans les ſujets » qui ſont les moins ſuſceptibles d'éle- » vation. *Juvenal* n'eſt-il pas, au juge- » ment de *Boileau* lui-même, plein *de* » *ſublimes beautés*? D'ailleurs, notre Poëte » Satyrique avoit dans les grandes

» actions de *Louis XIV*, une matière » qui, entre les mains de *Rouſſeau*, au» roit produit les images les plus gran» des & les plus vives.

» Qu'eſt-ce que les maîtres de l'Art » exigent d'un Poëte ? Ils font conſiſter » le talent dans une imagination vive » & féconde, dans un génie créateur, » qui nous tranſporte par la ſublimité » des penſées, qui nous étonne par la » hardieſſe des figures, qui nous enflam» me par des traits de feu, qui nous » enchante par les plus beaux tableaux. » Voilà ce qui caractériſe le Poëte ; » l'aſſemblage de quelques ſyllabes me» ſurées ne forme que le verſificateur.

Neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis.

» Or perſonne n'a mieux poſſedé que » *Rouſſeau* ces brillantes qualités. Si tous » ſes ouvrages ne l'atteſtoient, j'en choi» ſirois quelques-uns ; mais on n'a qu'à » les lire tous, & ſur-tout ſes Odes, pour » ſe convaincre qu'il eſt le Poëte le plus » parfait que nous ayons, & en même» temps le verſificateur le plus exact.

» Comme c'eſt dans le genre lyrique » que notre Poëte s'eſt acquis une répu-

» tation immortelle, c'eſt auſſi de ce
» côté que M. *de Vauvenargues* tourne
» preſque tous ſes efforts. S'il trouve ſes
» Odes deſſinées avec une grande no-
» bleſſe, il ne les trouve point aſſez *paſ-*
» *ſionnées*. Elles ne produiſent point, ſelon
» lui, ces mouvemens & *ce ſombre ſai-*
» *ſiſſement* que le vrai ſublime fait naître.
» Si je voulois diſputer ſur les mots, je
» dirois qu'il n'eſt point de l'eſſence du
» vrai ſublime de produire *ce ſombre ſai-*
» *ſiſſement* dont on nous parle ici. Cette
» penſée de *Sertorius* dans *Corneille* :

Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.

Celle d'*Ajax* dans *Homère* :

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux !

» Ces penſées, dis-je, & pluſieurs au-
» tres que je pourrois citer, quelque
» ſublimes qu'elles ſoient, ne produiſent
» point *ce ſombre ſaiſiſſement*. Le *Moi* de
» *Médée* cauſeroit plutôt cet effet. Ce
» n'eſt point, après tout, dans l'Ode qu'on
» doit ordinairement l'éprouver ; il ap-

» partient bien plutôt à la Tragédie. Si » cependant on veut voir que *Rousseau* » a ſçu ſubjuguer les cœurs par ce moyen, » on n'a qu'à lire la Cantate de *Circé*.

» Pour ce qui eſt des grands mouve- » mens qui ſont du reſſort de l'Ode, les » ſiennes en ſont remplies. Qui eſt-ce » qui ne les trouve point dans l'Ode ſur » la naiſſance du Duc de Bretagne, dans » celle au Comte *du Luc*, dans la pre- » mière au Prince *Eugene* &c, dans plu- » ſieurs de ſes Cantates, & dans preſque » tous ſes ouvrages lyriques.

» Il paroît, Monſieur, par la façon » dont s'explique le Critique ſur les » Odes de *Rouſſeau*, qu'il les met au ni- » veau de celles de *la Mothe*. Mais la » différence qui diſtingue ces deux Poë- » tes, eſt certainement bien ſenſible. La » courſe impétueuſe de l'un eſt bien op- » poſée à la marche compaſſée de l'autre.

» M. *de Vauvenargues* prétend que » notre Poëte ne ſort de ſon ſujet que » parce qu'épuiſé & réfroidi, il a beſoin » de ſe ſoutenir par des épiſodes. Notre » Critique cite pour exemple de ce qu'il » avance, la digreſſion qui ſe trouve dans » la belle Ode ſur la mort du Prince *de* » *Conti*. Deux raiſons peuvent avoir por-

» té *Rouſſeau* à recourir à cette digreſ-
» ſion : premièrement, pour varier ſon
» ſujet, qui ſans cela n'auroit eu qu'une
» triſteſſe monotone ; en ſecond lieu,
» pour faire voir que l'Ode ne conſiſte
» point dans une méthode didactique.
» Le feu qui l'animoit ne s'éteignoit pas
» ſitôt, & l'Ode n'embraſſe pas une car-
» rière ſi vaſte, pour qu'il ne pût ſe ſou-
» tenir juſqu'au bout. D'ailleurs, cette
» digreſſion eſt ſi bien amenée ; elle four-
» nit tant de beautés ; on y trouve tant
» de chaleur, que je ne vois pas en vé-
» rité ſur quoi M. *de Vauvenargues* a pu
» fonder ſa cenſure.

» Ce qu'il dit ici de *Rouſſeau*, on
» pourroit le dire auſſi d'*Horace*. Qu'on
» examine la troiſiéme Ode du premier
» Livre, elle ſe réduit au ſouhait que le
» Poëte fait à *Virgile* d'un heureux voya-
» ge. Le reſte ne conſiſte que dans des
» digreſſions. La troiſiéme du quatrième
» Livre, & pluſieurs autres, n'échappe-
» roient pas à la critique, non plus que
» la belle Ode de *Malherbe* à *Louis XIII*
» partant pour le ſiége de la Rochelle.

» Mais, pour revenir à cet épiſode que
» M. *de Vauvenargues* trouve *peu paſſion-*
» *né*, ne pourroit-il pas ſe faire, que ce

» prétendu défaut ne fût que dans lui-
» même ? Pour éprouver les effets de la
» Poëſie, & ſur-tout de la Lyrique, il
» faut poſſéder quelques étincelles de
» ce feu qui embraſe les Poëtes; il faut
» avoir en ſoi le germe des tranſports
» qu'ils veulent faire naître. Si nous en
» croyons un Auteur Grec, le même air
» de Muſique qui tranſporta tellement
» *Alexandre* qu'il le fit courir aux ar-
» mes, n'effleura pas ſeulement l'ame de
» *Sardanapale*.

» Mais vous allez voir, Monſieur, le
» Critique tourner toute ſa batterie con-
» tre un des plus beaux ouvrages lyri-
» ques que nous ayons, contre l'Ode
» à la Fortune, qu'il traite de pom-
» peuſe déclamation: il y trouve des idées
» fauſſes, des réflexions plus éblouiſſantes
» que ſolides. Il en veut ſur-tout aux
» penſées renfermées dans ces vers.

Quoi, Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Scylla ?
J'adorerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?

M. *de Vauvenargues* croit démontrer
» la fauſſeté de ces penſées, en faiſant

» un long étalage des belles qualités de *Scylla* & d'*Alexandre*. *Rousseau* » les connoissoit; mais il n'y fait point » attention ici, parce que son objet ne » le demande pas. Il se déchaîne contre » les Conquérans; il ne fait voir en eux » que ce qui peut les rendre odieux. Que » *Scylla* ait été un grand génie, il n'est » pas moins certain qu'il a rempli l'Italie d'horreurs, inondé Rome de sang. » Qu'*Alexandre* ait été un grand homme, son ambition l'a porté à ravager » l'Univers : à cet égard ces deux guerriers peuvent être comparés à *Attila*.

» Notre Critique continue ses attaques contre cette belle Ode. Il voudroit détruire ce monument, qui est » en même-temps le triomphe de la raison & de la Poësie. Dans le nombre » des pensées fausses qui, selon lui, se » trouvent dans cet ouvrage, il cite encore celle-ci.

L'inexpérience indocile
Du Compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

» Envain s'épuise-t-il en louanges sur » la valeur & l'habileté d'*Annibal*, tout

» cela ne prouve pas que la pensée soit » fausse. *Rousseau* prétend ici que les » plus éclatantes victoires ne sont sou- » vent dues qu'à la fortune. Il rapporte » pour exemple une action où il paroît » qu'*Annibal* fut plutôt couronné par le » hazard que par sa valeur & son expé- » rience. Il n'a fait que dire en vers ce » que *Tite-Live* nous fait entendre en » prose. *Rousseau* est ici, quoi qu'en » dise M. *de Vauvenargues*, un Philoso- » phe qui remonte aux principes des » choses, qui les apprécie.

Mais quand même toutes ces pensées » ne seroient pas exactement vraies, » exige-t-on des Poëtes cette précision » rigoureuse, cette justesse géométrique » qu'on demande aux Dialecticiens ? Le » sage *Virgile* & le judicieux *Despreaux* » ne tiendroient pas contre un examen » si sévère. Laissons le P. *Bouhours* chi- » caner sur les mots ; le vrai Critique, » frappé des belles pensées, ne les exa- » mine pas si scrupuleusement.

» Continuons de suivre notre Aristar- » que. Il n'a point de l'*Epître aux Mu-* » *ses* l'idée qu'on en a communément : il déclame sur-tout contre cet endroit, » où *Rousseau* compare un certain Poëte à

» un Oiſon qui préfère ſa voix à celle du » Cygne. Les images qui embelliſſent » cette comparaiſon, ſont, ſelon lui, » trop groſſières. M. *de Vauvenargues* ne » confond-il pas un peu ici le familier » avec le groſſier ? Ces images ſont fami- » lières & ſimples, j'en conviens, mais » le ſujet n'en demandoit pas de plus » nobles. On trouve ſouvent dans *la Fon-* » *taine* de pareilles images. Qu'on liſe » d'ailleurs cet ouvrage, & je ſuis per- » ſuadé que, bien-loin d'être choqué de » cette prétendue groſſièreté, on y ad- » mirera la force des expreſſions, la fé- » condité des idées, la fineſſe des pen- » ſées, la richeſſe des rimes, & les gra- » ces piquantes du Dialogue.

» Je conviendrai cependant (car mon » zèle pour *Rouſſeau* ne m'aveugle pas) » que M. *de Vauvenargues* eût trouvé plus » à reprendre dans les Epitres de ce » Poëte. Quoiqu'elles ne manquent pas » de beautés, il y regne un fond de mi- » ſanthropie qui les dépare. *Rouſſeau* y » parle trop ſouvent de ſes ennemis & » de ſes malheurs : il y étale des princi- » pes qui portent moins ſur la vérité que » ſur les différentes paſſions qui l'ani- » moient. Si je le trouve égal à *Horace*

» dans ſes Odes, il lui eſt bien inférieur » dans ſes Epitres. Il y a beaucoup plus » de Philoſophie dans celles du Poëte » Romain.

» Vous voyez, Monſieur, que je » n'imite point l'enthouſiaſme de M. *de* » *de Vauvenargues*, qui trouvoit tout ad- » mirable dans un Poëte célèbre qu'il » eût pu admirer à juſte titre, ſans offen- » ſer les manes du grand & malheureux » *Rouſſeau*. L'amitié l'a ſéduit : elle a » mis trop de partialité dans ſes déci- » ſions, pour qu'il ne ſoit pas permis » d'en appeller. Il a voulu élever le Poëte » qu'il aimoit ſur les ruines de *Rouſſeau* ; » mais ſes efforts n'y ont point réuſſi. La » gloire de notre Prince Lyrique eſt ap- » puyée ſur des fondemens trop ſolides ; » les aſſauts les plus redoublés ne ſçau- » roient les ébranler. M. *de Vauvenargues* » reſſemble à un homme qui, pour faire » paroître davantage un arbre planté au » pied d'une haute montagne, voudroit » abaiſſer ou détruire la montagne qui » cauſe ſa petiteſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 18 *Février* 1754.

LETTRE VI.

LETTRE VI.

Paros.

LA Tragédie, pour être parfaite, doit réunir, Monſieur, le grand intérêt & le beau coloris. L'intérêt dépend de l'heureux choix d'un ſujet, où les mouvemens ſoient rapides, les ſituations violentes, les reſſorts importans, les périls extrêmes, & les obſtacles preſqu'invincibles. Ce doit être un combat ſanglant, où les caractères bien contraſtés & les paſſions ennemies s'échauffent, s'embraſent, & s'entre-choquent avec une fureur égale, juſqu'à ce que la victoire ſe décide pour l'un des deux partis. L'Action Tragique doit reſſembler à la Tempête qui commence par le tumulte, s'accroît par le deſordre, ſe ſignale par les ravages, & finit par le calme. Loin donc de la Tragédie tous ces coups de Théâtre, amenés ſans génie, exécutés ſans vigueur, tous ces incidens multipliés ſans effet, qui peuvent bien en impoſer aux yeux

d'un peuple ébloui, mais qu'un Juge éclairé mépriſe.

Ce qui contribue le plus à la chaleur de l'intérêt, c'eſt la force des caractères, jointe à la réalité de l'action. Comment peut-on s'intéreſſer pour des Perſonnages inconnus & pour des avantures que l'on ſçait imaginaires ? Des noms peu célèbres & créés uniquement pour la Scène peuvent-ils faire cette vive impreſſion de plaiſir, ſi naturelle & ſi ſûre, quand les noms des Perſonnages ſont fameux & conſacrés dans l'Hiſtoire? Quand un Roi, un Héros, s'annonce par lui-même ; quand la grandeur de ſon nom prévient & remplit l'eſprit du ſpectateur; quand ſa gloire marche en quelque ſorte devant lui, l'image de ſes revers n'en devient-elle pas plus intéreſſante ? L'amour qu'on avoit pour lui ſe réveille dans tous les cœurs ; il excite cette pitié généreuſe, cette crainte agréable, dont l'ame eſt toujours ſaiſie à l'aſpect d'un illuſtre malheureux, mais qu'elle n'éprouvera jamais en faveur d'un ſcélérat pour qui l'on fabrique des crimes dans ſon cabinet, ou d'un bon Roi que l'on rend l'objet & preſque la victime des attentats de ſon Miniſtre, ou même

d'un jeune Héros qui figure en petit Conquérant ſur le Théâtre, quoiqu'il n'ait jamais figuré dans l'Hiſtoire. L'eſprit alors perd tout le plaiſir des reſſemblances dans les Portraits ; & le cœur, qui d'ordinaire ſe laiſſe conduire par l'eſprit, ne reçoit que très-difficilement des impreſſions nouvelles pour lui & ſouvent forcées ; au lieu qu'il ſe prête comme de lui-même à toutes les illuſions du Théâtre, quand il eſt déja plein de l'idée du Perſonnage.

Voilà, ſi je ne me trompe, la plus belle ſource des plaiſirs nobles & touchans que donne la Tragédie, qui ne doit être, ainſi que le Poëme Epique dont elle eſt émanée, qu'une action grande, réelle, & vivement repréſentée. S'il eſt quelque Roman en Tragédie qui touche & qui remue, eſt-ce une raiſon ſuffiſante pour un jeune homme de tenter ce genre étrange, que les *Sophocles*, les *Euripides*, les *Corneilles* & les *Racines* ont dédaigné, comme plus imparfait, & moins propre à frapper au but, qui fut toujours d'intéreſſer & d'émouvoir ? Croira-t-on que ces grands maîtres n'euſſent pas aſſez de génie pour diſpoſer des événemens romaneſques

en action ? Croira-t-on qu'ils ne connuſſent pas aſſez ce genre pour être en droit de le mépriſer ? Une action véritable & grande, ſoutenue par d'illuſtres Perſonnages, leur fourniſſoit abondamment des beautés frappantes & pathétiques ; ils avoient le talent d'y joindre d'heureux incidens. Cette action réelle, ainſi nourrie, pour ainſi dire, de ſon propre ſuc, devenoit entre leurs mains une Tragédie, chef-d'œuvre de l'Art, & modèle de la Poſtérité, qui malheureuſement s'en embarraſſe peu. Notre Comédie eſt déja en proye au Roman : le verrons-nous encore infecter la Tragédie ? Voulons-nous changer la vérité ſi majeſtueuſe & ſi touchante en petits menſonges puérils, & tout au plus ingénieux ?

La Tragédie n'admet pas toute ſorte de caractères ni de paſſions : ſon intérêt perd beaucoup par les ames foibles qu'on introduit ſur la Scène, par les cœurs ſur-tout qui n'ont que de la droiture. Un bon Roi, qui n'a ni l'eſprit de connoître des traîtres, ni la force de les punir, joue un fort ſot perſonnage. Le propre de la Tragédie eſt de peindre tout avec une eſpèce d'em-

portement ; elle ne ſe nourrit que de ſang & de larmes, ne ſe plaît que dans les malheurs & les renverſemens Les Anciens la repréſentoient éplorée, un poignard à la main, précedée de la Vengeance, accompagnée de la Terreur, & ſuivie du Deſeſpoir. Pour entretenir l'émotion théatrale, il faut de la violence, de l'impétuoſité dans les caractères ; ſans quoi la marche tragique languit, & manque ſon effet, qui eſt d'inſpirer la crainte & la pitié. Les bons Rois font compaſſion, quand ils ſont malheureux ; mais ils n'excitent point cette ſenſibilité vive, mêlée d'une certaine admiration, que l'on éprouve en voyant les grands courages traverſés par de grands périls. Pour la perfection de l'intérêt, il eſt néceſſaire que le caractére principal faſſe rapidement mouvoir tous les reſſorts tragiques. Il doit être l'ame de la Pièce, & les caractères ſubalternes doivent contraſter avec lui, pour lui donner encore plus d'activité.

Pour en venir au coloris, ſa beauté, ſi je ne me trompe, conſiſte en partie à mettre en action les Perſonnages, à les repréſenter ſous leurs véritables traits ; ce qu'*Ariſtote* appelle les *Mœurs*. Il con-

pare l'action tragique au dessein d'un Tableau ; mais les mœurs sont comme les couleurs qui font sortir les Personnages, & qui donnent de la saillie à l'ordonnance. Au reste il faut faire saillir les mœurs bien moins par les paroles que par les actions. Des sentences en forme d'oracles, & tous ces vers frappans, mais postiches, qu'il plaît à nos petits *Euripides* d'entasser dans leurs ouvrages, & qu'ils appellent *des illuminations soudaines*, peuvent surprendre les applaudissemens ; mais la Pièce qu'ils rendent boursoufflée, au lieu de lui donner un véritable embonpoint, manquera toujours les suffrages.

Les pensées & les sentimens forment le style ; c'est le style qui contribue le plus à la beauté du coloris ; il est l'expression des mœurs. Un Spectacle, tel que la Tragédie, ne peut vivre que d'idées grandes, majestueuses, énergiques, que de sentimens qui répondent à la noblesse, à la force de ces idées : de-là ces pensées vives, ces traits de génie, dont les Anciens vous achèvent un caractère ; de-là ces gradations de mouvemens, produits par tout ce que la passion peut fournir de plus animé.

Les Grecs ont excellé dans cette partie essentielle, & les François l'ont rendue si brillante, qu'après *Corneille* & *Racine* l'on ne conçoit plus rien au-delà de la perfection du style & de la beauté du coloris. Ce style en général veut être naturel, nombreux, sublime & pathétique. C'est un si grand avantage, un talent si rare, qu'une pièce bien écrite passe aujourd'hui pour un chef-d'œuvre, si d'ailleurs elle n'a rien qui choque trop la raison; au lieu qu'une Tragédie, pleine des plus grands traits, doit tomber nécessairement, dès qu'elle manque par le style, & sur-tout par la versification. Pour sentir tout le mérite d'un beau coloris, il suffit de comparer certaines pièces qui n'ont eu qu'un succès passager avec tant d'autres, peut-être moins fortes, mais beaucoup mieux écrites, qui vivent encore, & qui plaisent davantage, soit à la lecture, soit à la représentation. C'est le coloris qui d'abord frappe le plus dans un tableau. Les *Rubens* seront toujours des enchanteurs aimables.

Paros, Tragédie nouvelle par M. *Mailhol*, n'a pas long-temps occupé le Théatre. Sa destinée prouve la vérité des

deux grandes règles que j'ai établies d'après les maîtres de l'Art. Elle manque absolument & d'intérêt & de coloris. *Paros* n'eſt qu'un ſcélérat aſſez maladroit, qui ne choiſit point un grand reſſort pour le conduire à ſa perfection, mais qui veut ſe perdre, en eſſayant tous les moyens que lui fournit ſa fureur de regner. Il forme d'abord une conſpiration contre *Apriés* ſon maître; & la voyant découverte, il en accuſe une jeune Princeſſe, qu'on met dans les fers ſur ſon rapport. Il veut enſuite tenter cette Princeſſe par l'appas du Trône; il lui propoſe de l'épouſer; moyennant quoi il la fera regner. Il échoue encore dans ce projet. Il a recours à un autre expédient; il fait venir ſous main vingt vaiſſeaux ennemis, pour ſurprendre Memphis: cette flotte arrive, & eſt défaite. *Paros* ſe réſout à aſſaſſiner le Roi; il lève le poignard; mais *Oroſis* ſon fils ſurvient, & il manque encore ſon coup. Enfin le Roi veut unir *Aphiſe* & *Oroſis*, qui s'aiment: la cérémonie eſt indiquée; l'uſage eſt que les nouveaux mariés & le Roi lui-même boivent dans la Coupe nuptiale. *Paros* croit toucher au moment heureux où il doit

regner. Il forme le projet d'empoiſonner toute la Famille Royale. Les remords de ſon Confident dévoilent tout le myſtère. *Paros* ſe tue de deſeſpoir, & la Pièce finit.

Apriés contraſte mal avec *Paros*; ce n'eſt qu'un Roi foible, ſimple, preſque fainéant; & ce caractère n'eſt pas propre à faire ſortir celui d'un Miniſtre ambitieux. Ce Prince eſt ſi bon, que lorſque *Paros* a levé le poignard ſur lui, & que le ſcélérat, par une préſence & une ſoupleſſe d'eſprit admirable, s'eſt jetté à ſes pieds, ſous prétexte de remettre les armes à un Roi dont il eſt ſoupçonné, celui-ci le relève en l'embraſſant, & le regarde comme le ſujet le plus fidéle. Il a ſi peu de défiance & de pénétration, que ſans ceſſe en butte à des complots, à des conjurations pour lui ravir le trône & la vie, il n'a pas le moindre ſoupçon de celui qui en eſt l'auteur. Il aime mieux croire que le chef de tant d'horreurs eſt une petite Princeſſe, âgée peut-être de dix-huit ans. S'il ne périt pas, c'eſt aſſurément un grand bonheur. Il étoit dans le Temple; il tenoit déja la fatale Coupe; il l'approchoit de ſes lèvres,

lorſqu'une voix s'élève du milieu de la foule, & s'écrie : ſauvez le Roi : c'étoit la voix du complice de *Paros*, de *Zorés*, qui lui-même avoit verſé le poiſon. *Oroſis* & ſa Maîtreſſe n'ont rien que de fort ordinaire ; leur plus grand mérite eſt de s'aimer tendrement, & ce mérite-là n'eſt guères tragique ; les autres ſubalternes ſont comme tous les confidens : *Nos numerus ſumus*, &c.

Cette Tragédie péche encore plus par le ſtyle que par le fond. Il n'y a ni force, ni élégance, ni correction ; on trouve même de temps en temps des fautes groſſières, pareilles à celle-ci :

Sur Aphiſe, à vos vœux le Roi *s'eſt-il dû* rendre ?

S'eſt-il dû rendre pour *a-t-il dû ſe rendre*. Je ne vous parle pas de la dureté de ce vers ; elle lui eſt commune avec beaucoup d'autres. Quand ils ne ſont pas durs, ils ſont ou foibles, ou proſaïques, ou amphibologiques, ou pleins de métaphores outrées. J'en citerai quelques exemples, pour l'inſtruction des jeunes Poëtes.

Et je vis à regret ſa vengeance trop dure
Des plaiſirs & du jour tout à coup vous *exclure*.

Il s'agit de la Princeſſe que le Roi avoit fait mettre en priſon.

Le Sort, qui de Memphis vous promet la Couronne,
L'a laiſſé ſans enfans ſucceſſeurs à ſon Trône.
. . . . . .
Evite ma préſence, ou je fuirai la tienne.
. . . . . .
Car je ſuis peu certain que ces noires fureurs
Soient les terribles *fruits du cœur* de la Princeſſe.
. . . . . .
Le cœur du Peuple entier eſt l'*Autel* d'Oroſis,
. . . . . .
Moi, je crois qu'elle ſouffre un injuſte ſupplice.
. . . . . .
Je vous calmerois, *vous*, par *ma vive prière*,
Elle, en changeant ſon ſort, *& le rendant proſpère.*
. . . . . .
Contre moi déſormais le Sort *n'aura point d'armes.*
. . . . . .
De l'Hydre terraſſons les têtes renaiſſantes;
Elevons *ſur ſon corps* un Trône glorieux.
. . . . . .
Et *le fer* eſt *caché ſous l'image des Cieux.*

Je pourrois étendre conſidérablement cette liſte; mais qu'il vous ſuffiſe de

ſavoir que la Pièce eſt, en général, écrite de ce ſtyle. Le même eſprit d'équité, qui, malgré moi, m'arrache ce jugement rigoureux, m'oblige de convenir auſſi qu'il y a de temps en temps dans cette Piéce quelques vers heureux, qui font honneur au génie du Poëte. En voici deux qui me paroiſſent bien peindre l'ame élevée d'un homme dévoré d'ambition.

Les obſtacles franchis s'éclipſent à mes yeux ;
Et ne me laiſſent voir que les Rois & les Dieux.

Je vous en citerai quatre autres, qui ont été juſtement applaudis.

La gloire ſuit l'excès des vertus & des crimes.
Préparons le carnage, & marquons les Victimes.
Quand on poſſède l'art d'éblouir les Mortels,
En méritant la Foudre, on obtient des Autels.

L'Auteur mérite encore des éloges, par rapport à la conduite de ſa Tragédie. Il a tiré le meilleur parti qu'il a pu d'un fond vicieux ; & la texture de ſa Pièce prouve qu'il entend aſſez bien la marche théatrale : ce qui n'eſt pas un petit mérite. Enfin je dois vous faire obſerver qu'il eſt jeune ; que c'eſt ici

ſon coup d'eſſai, & que par conſéquent il ſeroit injuſte & inhumain de le décourager.

Si l'on faiſoit un *Parterriana*, c'eſt-à-dire, un recueil des plaiſanteries, des équivoques, & des balourdiſes qui ſe ſont dites dans le Parterre, la Tragédie de *Paros* fourniroit un trait à ce nouvel *Ana*. Le jour de la première repréſentation, on applaudit extraordinairement ce vers :

Un Héros *à ſa voix* enfante des Soldats.

Quelqu'un, qui ne l'avoit pas entendu, demanda à ſon voiſin, qui battoit des mains de toutes ſes forces, ce qu'on avoit dit : l'Applaudiſſeur répéta avec emphaſe, & de la meilleure foi du monde, le vers ainſi défiguré :

Un Héros *en Savoye* enfante des Soldats.

Diverſes Brochures ſur la Muſique Françoiſe.

La première Fontaine qu'on voit, Monſieur, en entrant dans le Labyrinthe de Verſailles, repréſente tous les Oiſeaux irrités contre un ſeul, de leur

eſpèce à la vérité, mais qu'ils ne peuvent ſouffrir, à cauſe de ſon chant mauſſade & de ſon vilain plumage. Perchés ſur des branches, ils jettent de l'eau en mille manières différentes ſur l'Oiſeau nocturne leur ennemi, qui eſt en bas, au milieu d'un Baſſin de Rocaille. Cette fable me paroît une image ſenſible de ce qui vient de ſe paſſer au ſujet de M. *Rouſſeau* de Genève. Tous les Oiſeaux du Parnaſſe ſe ſont déchaînés contre lui; il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne lui ait donné ſon coup de bec. Pour parler ſans figure, l'illuſtre Auteur de la *Lettre ſur la Muſique Françoiſe* s'eſt attiré une foule de réponſes, dont je me propoſe de vous dire un mot. Mais, avant que d'entrer dans ce détail, permettez-moi quelques réfléxions.

Pluſieurs perſonnes, entr'autres les partiſans de M. *Rouſſeau*, ont trouvé mauvais qu'on ne l'ait ſouvent appellé que *Jean-Jacques*, & ils ont dit, avec raiſon, que le nom de Baptême d'un homme n'étoit pas une épigramme. Auſſi n'eſt ce pas dans la vûe d'en faire une qu'on l'a employé; ce n'a été que pour relever la puérile affectation de M. *Rouſſeau* de mettre toujours à la tête de ſes écrits,

par *Jean-Jacques Rousseau*, & de s'éloigner en cela de l'usage reçu parmi les Gens de Lettres. C'est plutôt lui-même, qui, par cette misérable singularité, a sans doute voulu faire une épigramme contre ceux qui prennent le titre de *Monsieur*, & qui le placent avant leur nom.

Les sectateurs du Génevois ont été plus blessés encore du ton dur qui regne dans quelques-uns des écrits publiés contre lui Leur délicatesse me paroît extrême, ainsi que leur injustice. Quoi, il sera permis à un Etranger, d'insulter une Nation qui l'a reçu dans son sein, de la traiter d'ignorante & de barbare, de déprimer ses Arts & ses Artistes; & il faudra lui répondre avec des égards & des ménagemens qu'il n'a jamais connus! Il nous attaquera avec une massue hérissée de grosses pointes de fer, & nous ne pourrons nous défendre qu'avec une houlette légère, ornée de rubans & de fleurs! Quelle idée M. *Rousseau* lui-même auroit-il eu de nous, si nous l'avions traité avec cette politesse, contre laquelle il s'est tant de fois élevé, & qu'il regarde comme le plus grand des vices, comme la marque la moins équivoque de la corruption de l'esprit

& du cœur ? On a donc cru le ſervir ſelon ſon goût, en employant contre lui la force & la véhémence qu'inſpire la bonté d'une cauſe ; & après cela on nous reprochera de ne lui avoir dit que *des injures*. J'appelle *dire des injures*, lorſqu'on donne à quelqu'un des qualifications odieuſes qu'il ne mérite pas ; mais lorſqu'on le peint de ſes propres traits ; lorſque l'honneur de la Patrie & du goût enflamment d'un zéle éclairé, cela ne s'appelle que dire la vérité avec fermeté ; & je préviens que je la dirai ſouvent ainſi. Je voudrois bien ſavoir ſi les *Philippiques* de *Démoſthène* & de *Cicéron* ne ſont que des *injures*.

A l'égard des Auteurs qui ont repouſſé les attaques de M. *Rouſſeau* avec les armes du ridicule, on a cru le juſtifier, en diſant que des plaiſanteries n'étoient pas des raiſons. Non ſans doute ; mais ſouvent elles valent mieux que des raiſons. Peut-être même étoit-ce le ſeul parti qu'il falloit prendre contre un homme qui choque ouvertement le ſens commun & les bienſéances. Avec ce bel Axiome, *des plaiſanteries ne ſont pas des raiſons*, on juſtifiera tous les ſots Ecrivains. *Horace* n'a

ſouvent employé que *la plaiſanterie* contre ceux de ſon temps. L'immortel *Boileau* n'a fait que *plaiſanter* ſur *Cotin*. Je ſuis preſque ſûr auſſi que *Cotin* ne manquoit pas de dire que des plaiſanteries n'étoient pas des raiſons.

Obſervations ſur la Lettre de J. J. Rouſſeau.

M. *Cazotte*, Commiſſaire de la Marine, a le premier levé l'étendart de l'indignation, dans une Brochure de 19 Pages. En voici à peu près le début, que les *Bouffoniſtes* ne manqueront pas d'appeller un tiſſu d'*injures*. « Jean-Jacques » Rouſſeau, Citoyen de Genève, ſemble » ne donner des Ecrits au Public, que » dans la vûe de lui faire des outrages. » Il paſſe ſon temps à rêver à des para» doxes humilians pour l'Humanité, ou » pour la Nation... Il a voulu nous prou» ver que nous ſerions plus heureux de » ne pas *penſer*, & que nous n'en ſe» rions que plus ſages. Aujourd'hui il » nous démontre, à ſa manière, que » nous avons tort de *ſentir*. Il décrie » les Arts, & conſacre ſes jours à s'eſ» ſayer dans les plus frivoles... Si le mé» pris d'autrui & l'eſtime de ſoi-même,

» affichés avec indécence, ſi l'affectation
» cynique, la miſantropie, conſtituent
» le Philoſophe, *Jean-Jacques* eſt un
» très-grand Philoſophe. Si le dédain
» des idées reçues, & l'adoption des rê-
» veries ſingulières à leur place, ſi le ton
» déciſif, ſi le ſel amer & cauſtique font
» le grand homme de Lettres, *Jean-*
» *Jacques* eſt un grand homme de Let-
» tres. »

Après ce préambule, M. *Cazotte* établit des propoſitions bien contraires à celles de M. *Rouſſeau*. Il ſoutient, & il ne prouve pas mal, qu'on peut faire dans notre langue un bon Poëme, ſuſceptible de chant; de manière qu'il en réſulte pour nous un amuſement vif & raiſonnable; que nous avons une mélodie & une Muſique Nationale. Il analyſe notre plaiſir pour ce qui regarde la Muſique; il veut qu'il dérive de trois ſources, ſentiment, analogie, convention. Toutes les fois que notre Chant exprime avec vérité des paſſions, nous goûtons un plaiſir de ſentiment; nous éprouvons celui d'analogie, quand il ſe joint à cette expreſſion quelque choſe qui caractériſe la façon de ſentir qui nous eſt particulière. Le plaiſir qui réſulte de

notre récitatif, *tient*, ſelon lui, *beaucoup plus de la convention que les deux autres, en ce que nous le trouvons d'autant meilleur, qu'il approche plus de notre déclamation tragique.* Il faut donc que cette déclamation tragique elle-même ſoit auſſi de convention; ce que je ne crois pas: je penſe, au contraire, que nous l'avons naturellement trouvée, en conſéquence de notre façon de ſentir. Elle eſt ſi peu de convention, qu'il nous ſeroit impoſſible d'en avoir une autre, à moins qu'on ne changeât le caractère de la Nation. Il n'y a point de convention qui puiſſe être reçue par rapport au langage des paſſions; chaque Peuple les exprime au-dehors, ſuivant ſa manière de les ſentir. C'eſt uniquement par cette raiſon que la Déclamation Angloiſe & la Déclamation Italienne ſont ſi différentes de la nôtre. La convention ne peut avoir lieu que pour des choſes étrangères à l'ame, en quelque ſorte, telles que d'abandonner notre Opera aux preſtiges de l'imagination, d'y ſouffrir toutes les extravagances de la Fable, de la Féerie, de changer le lieu de la Scène preſque à chaque inſtant, enfin, de violer toutes les règles

de la Poëſie Dramatique, non par ignorance, mais de propos délibéré. Notre Déclamation tragique, & par conſéquent notre Récitatif, qui en eſt émané, tient donc au ſentiment & à l'analogie; il n'y a pas d'autres ſources des plaiſirs de l'ame. Les plaiſirs de convention ſont pour la ſatisfaction des yeux, & pour introduire la variété, ce charme des ſens & de l'eſprit.

L'Auteur accorde à M. *Rouſſeau* que notre langue eſt moins propre à la Poëſie lyrique que l'Italienne; il lui accorde encore que les Italiens, plus paſſionnés que nous pour la Muſique, l'ont en général plus perfectionnée: deux points ſur leſquels tout le monde n'eſt pas d'accord, & qui, s'ils étoient bien diſcutés, laiſſeroient pour le moins la victoire incertaine entre les deux Langues & les deux Muſiques. Mais enfin, M. *Cazotte* a beſoin de cette ſuppoſition, pour demander ſi l'on en conclura qu'il faut brûler les Poëmes de *Quinault*; qu'il a été, & qu'il eſt impoſſible qu'on faſſe en Muſique rien de bon ſur ces Poëmes, ni ſur aucun autre. L'Obſervateur fait un raiſonnement dans le goût de ſon Antagoniſte, & ſe ſert, pour un

moment, de ſon admirable Logique. La langue Angloiſe eſt dure & moins propre à la Poëſie Dramatique que ne l'eſt la Françoiſe. Leurs Auteurs ont moins entendu le Théâtre que les nôtres. Le Théâtre François eſt le Théâtre par excellence ; il eſt admiré de toute l'Europe. Le Théâtre Anglois eſt renfermé dans les bornes d'un Royaume. Donc les Anglois doivent renoncer à leur Théâtre ; donc les beautés terribles & ſublimes de *Shakeſpeare* ne doivent plus les toucher ; donc ils n'ont fait ni ne peuvent faire de bonnes Pièces. M. *Rouſſeau* peut répondre que les Anglois n'en feroient que mieux d'adopter notre Théâtre, & nous la Muſique Italienne. Il y a un parti plus raiſonnable à leur propoſer : c'eſt, non de renoncer à leur langue, ce qu'il ſeroit abſurde de leur demander, mais de continuer à faire des Pièces Angloiſes, en ſe conformant un peu plus à des règles que nous ſuivons, qui ne ſont pas les nôtres, qui ſont celles des Grecs & des Romains, ces modèles de toutes les Nations, en fait de littérature & de goût : de même que nous devrions, non adopter la langue & la Muſique des Italiens, comme l'exi-

ge M. *Rouſſeau*, mais corriger notre Muſique ſur la leur, s'il étoit vrai que la Muſique Italienne fût la plus belle, la plus noble & la plus parfaite de toutes les Muſiques du Monde; ce qui préciſément eſt en queſtion. La Brochure de M. *Cazotte*, outre le mérite d'avoir paru la première, renferme pluſieurs réfléxions judicieuſes & bien écrites; on voit qu'il pouvoit approfondir davantage ſa matière. Mais, comme il le dit lui-même, il n'a voulu qu'*amuſer* ſon Adverſaire *par une eſcarmouche*.

Lettre ſur celle de M. J. J. Rouſſeau, Citoyen de Génève, ſur la Muſique.

Cette Lettre, adreſſée à M. *Breun de Larcherie*, *Américain*, eſt ſignée par M. *Yzo*. L'Auteur relève aſſez bien la foibleſſe de quelques raiſonnemens de M. *Rouſſeau*; il fait voir que l'on peut tirer de ſes principes des conſéquences oppoſées à celles qu'il en déduit lui-même. Le Génevois, par exemple, après avoir établi que le meilleur Récitatif eſt celui qui approche le plus de la Déclamation, conclut que notre langue n'en peut avoir un bon. « N'en peut-on

» pas conclure, au contraire, dit M. » *Yzo*, qu'étant peu propre pour le » chant, elle peut fournir un Récitatif » qui approche beaucoup de la parole, » & que l'Italienne qu'il lui oppose, » par cela même qu'elle est plus écla- » tante & par conséquent plus chan- » tante (selon M. *Rousseau*) doit, jus- » ques dans sa Déclamation, porter un » air de chant qu'il trouve vicieux dans » le Récitatif. » Cette conséquence » me paroît assez juste. Mais que di- roit M. *Yzo*, si son Adversaire lui repli- quoit que notre langue n'est propre ni pour la Déclamation, ni pour la Con- versation, ni par conséquent pour le Récitatif? Notre Philosophe est bien ca- pable de le lui soutenir, & de le lui prouver, comme il prouve tout.

Notre Critique finit par une plai- santerie. M. *Rousseau* n'adopte la Lan- que Italienne, que parce qu'il la trouve plus propre à la Musique qu'aucune de celles de l'Europe. M. *Yzo* lui apprend que nous avons un Peuple, faisant corps avec nous, dont la Langue est aussi douce, aussi sonore que l'Italienne: c'est le Bas-Breton. En effet, prévention na- tionnale à part, l'ancien Celtique, qui s'est conservé en Basse-Bretagne & dans

le Pays de Galles, a une infinité de mots qui finiſſent par des voyelles. Il a, & il doit avoir néceſſairement cela de commun avec le Latin, & conſéquemment avec l'Italien, puiſque la Langue des Romains doit en partie au langage des Celtes nos Ayeux, ſon caractère, ſes tours & ſes terminaiſons; c'eſt un fait qui n'eſt plus conteſté. M. *Yzo* rapporte une petite Chanſon Bretonne de huit vers, dont quatre finiſſent par des voyelles. Mais il paroît que M. *Yzo* n'eſt pas Bas-Breton, ou du moins qu'il a oublié ſa langue maternelle; car cette Chanſon eſt ici horriblement défigurée. Les vers ſont très-mal arrangés; un ſeul & même mot s'y trouve coupé par la moitié, comme ſi c'étoit deux mots. J'ai eu mille peines à déchiffrer ce Couplet; & je ne ſais trop ſi je dois me ſavoir gré d'être enfin venu à bout de le comprendre; car il renferme la plus ſale poliſſonnerie.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 25 Février 1754.

L'ANNE'E LITTE'RAIRE, qui eſt la ſuite immédiate du dernier Cahier 62 des LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS, *ſe trouve à Paris chez* LAMBERT, *Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe, & ſe diſtribuera régulièrement tous les dix jours.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

La Chriſtiade ou le Paradis reconquis, pour ſervir de ſuite au Paradis perdu de Milton.

CE Poëme, en douze Chants en proſe, annoncé depuis deux ans par deux *Proſpectus* répandus dans le Public, paroît enfin, Monſieur, précédé d'un *Diſcours Préliminaire* de deux cens pages ſeulement, & tout couvert de Notes, dont le débordement inonde un eſpace que le Texte auroit mieux occupé. Si ce long & inutile cortège eût été ſupprimé; ſi, au lieu de ſix volumes in-12, on ne nous en eût donné que deux ou trois, je ſuis perſuadé que cet Ouvrage auroit plus de ſuccès qu'il n'en aura peut-être, quoiqu'aſſurément il en mérite. Je me flatte, Monſieur, que

vous en penſerez auſſi favorablement que moi, après que vous aurez vû l'eſquiſſe que je vais vous en tracer. Avant que d'entrer en matière, je ne dois pas vous laiſſer ignorer que des perſonnes juſtement délicates ſur tout ce qui regarde notre Croyance, ont été allarmées du deſſein de l'Auteur. Elles ont craint qu'un Poëme, où l'Evangile devoit être mis en action, ne devînt un objet de ſcandale pour les fidéles, de riſée pour les libertins & les impies. Mais ce ne ſont point de pareils Ouvrages qui nuiſent à notre Foi. On les lit dans l'eſprit même de l'écrivain; on ſe prête à ſon plan, à ſon but; & comme il les donne pour des Poëmes, on y cherche du génie, de l'invention, de la nobleſſe, des images, du ſtyle, &c, & non des traits qui faſſent rire. S'il s'en rencontre même quelques-uns de cette eſpèce, les eſprits bien faits n'en tirent aucun argument ni contre nos Dogmes ſacrés, ni contre l'Auteur, lorſque ſes intentions ſont connues. Le *Paradis perdu* de *Milton* n'a fait aucun tort à la Religion. *Le Paradis reconquis* de Monſieur l'Abbé *de la Beaume* ne lui ſera pas plus préjudiciable. Il s'eſt permis, à la

vérité, des fictions sans nombre ; mais il les a toutes subordonnées aux Mystères, ou plutôt c'est du fond même des Mystères qu'il les a tirées ; elles sont toutes appuyées des autorités de l'Ecriture, des Pères, des Conciles & des Commentateurs.

La Christiade commence par le baptême du Sauveur ; la Scène est sur les bords du Jourdain. *Satan* endormi sur le Mont Liban est éveillé par une voix du Ciel qui annonce la venue du Fils de Dieu. Il se lève, & d'un seul de ses regards mesurant toute la surface de la Terre, il arrête sa vûe sur le Jourdain. Deux hommes attirent toute son attention ; mais il ignore si c'est pour *Jesus* ou pour *Jean-Baptiste* que le Ciel vient de se déclarer. Le Fils de Dieu quitte le fleuve & s'enfonce dans le désert. *Satan* le suit, cherchant toujours à pénétrer le mystère renfermé dans les paroles qu'il vient d'entendre. Il aborde le Sauveur du monde sous l'habit d'un grave Philosophe. O vous, lui dit-il en le saluant très-respectueusement, vous, sur le front de qui sont peintes les graces de l'adolescence, jeune Héros, êtes-vous le Fils de Dieu ? Daignez me

l'apprendre, afin que je vous faſſe rendre les honneurs qui vous ſont dûs. Voilà déja quarante jours que vous êtes ſans nourriture ; la faim que vous ſouffrez a éclipſé le beau coloris de votre viſage ; ſi vous êtes le Fils de Dieu, dites un mot, & ces pierres ſe changeront en mets dignes de vous être préſentés. La réponſe pleine de ſageſſe que lui fit l'Homme-Dieu ne ſatisfit point le Tentateur ; il ſaiſit *Jeſus* ; il l'enlève à travers les airs, & le tranſporte ſur le pinacle du Temple. Fils de Marie, lui dit *Satan*, ne croyez pas que ce ſoit par une vaine curioſité que je vous ai conduit en ce lieu ; je n'ai eu en vûe que votre intérêt & votre gloire. Précipitez-vous en bas ; alors ſurpris de vous voir tomber ſans vous bleſſer, les peuples vous reconnoîtront pour le Meſſie, & vous abrégerez par là bien des formalités qu'il vous faudroit eſſuyer pour vous faire connoître par une autre voie. Toujours confondu par les paroles du Sauveur, l'Eſprit de ténèbres livre un troiſième aſſaut à ſon illuſtre adverſaire. Il le tranſporte ſur une haute montagne ; il eſſaye de le tenter par les deux grands mobiles du cœur

humain, l'ambition & l'intérêt. Nous voici, lui dit-il, entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne : portez d'abord vos regards ſur le Tibre, ſi fier d'arroſer la Capitale du Monde. Parcourez toute l'étendue de l'Empire Romain, depuis le Boſphore de Thrace juſqu'aux colonnes d'Hercule. Voyez l'Afrique, contrée fertile en or; l'Arabie qui produit l'encens pour les Dieux, les habitans de la Zone Torride brulés par les ardeurs de la canicule, & l'Egypte où regna la belle *Cléopâtre*, victime du tendre amour. Conſidérez l'Empire de la Chine ſi renommé par la date de ſa fondation, par ſon *Confucius* & par ſa muraille. Jettez les yeux ſur le Japon ſi célébre par ſes vaſes peints & formés d'une matière fragile, mais plus précieuſe que l'Agate & le Porphyre. Remarquez dans ces vaſtes Etats du Nord, les Lapons racourcis par le froid, les Ruſſes, les Danois, les Norvégiens chez qui ſe trouvent ces précieuſes fourrures, dignes de garantir les Princes & les Monarques du ſouffle de l'Aquilon. A quoi bon, interrompit l'Homme-Dieu, toute cette vaine énumération dont tu viens de m'ennuyer ? C'eſt, répond le Tentateur, pour

exciter en vous un noble desir, & vous montrer un Empire digne de vous. Si au lieu de Trônes vous ambitionnez des Temples & des Autels, dans l'Asie je vous donne cinq cens millions d'adorateurs, trois cens millions dans l'Amérique, cent millions dans l'Europe, & autant dans l'Afrique. Mais il est une condition dont je fais dépendre votre Apothéose. Je ne vous demande qu'un seul acte d'adoration pour tout droit d'investiture.

Vous sçavez, Monsieur, la victoire éclatante qu'en cette occasion le Sauveur du monde remporta encore sur son ennemi. *Satan* toujours repoussé tourne sa rage contre *Jean-Baptiste*. Il se rend à Tibériade où *Hérode* étoit alors avec toute sa Cour. Par une subtile illusion il se forme un corps d'air; il se présente à *Hérodiade* sous la figure de *Mariamne*, & l'excite à demander la mort du saint Précurseur. *Hérode* donnoit une grande fête pour célébrer le jour de sa naissance. Vers le milieu du festin, la Princesse, fille d'*Hérodiade*, prit dans ses mains une lyre, & mêla sa belle voix aux sons harmonieux de cet instrument. Elle chanta la généalogie des *Cé-*

faits, les actions mémorables de *Tibère*, les délices de la Campanie, & les plaisirs de l'isle de Caprée. Que vois-je, s'écria le Prince, est-ce *Hébé*, *Diane* ou *Flore* qui a quitté le séjour céleste pour venir augmenter nos plaisirs ? Quel prix peut-on adjuger à tant de charmes ? Demandez, Princesse, je jure par la fortune de *César*, que rien ne vous sera refusé. Elle demanda la tête de *Jean-Baptiste*, & l'arrêt de mort fut prononcé.

Cependant le Sauveur du monde avoit abandonné le désert, & s'étoit associé des compagnons de ses héroïques travaux. Un jour qu'il s'étoit embarqué avec eux sur la mer de Galilée, *Satan* le vit endormi au milieu de ses Disciples. Il va trouver le Prince de l'air, & le conjure d'exciter une tempête pour faire périr son ennemi. Chef des Puissances Aëriennes, lui dit-il, porte tes regards sur le Navire qui vogue à pleines voiles, & considére cet homme endormi sur le tillac, vêtu à l'Orientale d'une longue robe de couleur d'hyacinthe. Cet ennemi n'est point à mépriser ; profite de son sommeil ; tonne, gronde, éclatte, frappe,

& que ſon réveil le trouve enſéveli dans l'onde amère. Ici s'élève une tempête furieuſe qui répand la terreur dans tout l'équipage. Amis, s'écrie *Pierre*, réuniſſons nos efforts, doublons la manœuvre, baiſſons les voiles, n'abandonnons pas le gouvernail, & garantiſſons du naufrage le divin maître que nous avons ſur notre bord. Il dit: mais les vents emportent le ſon de ſa voix; je ſupprime le reſte de l'hiſtoire que tout le monde connoît, & que l'Auteur raconte très-poëtiquement.

Satan, piqué des victoires continuelles de l'Homme-Dieu, cherche de nouvelles reſſources dans le Conſeil de ſes Démons qu'il convoque ſur le Liban. Il prononce un diſcours plein de fureur, & il rapporte tout ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & lui depuis la création du monde juſqu'au temps où il vit *Jeſus* dans le Jourdain. On peut regarder ce diſcours comme un abregé poëtique de l'ancien & du nouveau Teſtament. Le récit du maſſacre des Innocens eſt plein de force & d'imagination: c'eſt un tableau qui peut figurer avec ceux de *le Brun* & de *Michel Ange*.

Satan n'eſt pas toujours fidéle dans la

plûpart de ſes portraits ; on ſent ſur-tout que la prévention conduit ſon pinceau, quand il peint les compagnons du Sauveur. Voici l'idée qu'il donne à ſon Conſeil des Diſciples du Fils de Dieu. « Le premier eſt un nommé *Simon*, homme violent, emporté, généreux juſqu'à ſe ſacrifier ſans réſerve » pour ſes amis ; mais préſomptueux au » point de croire que rien ne lui eſt » impoſſible. *André*, frère de ce *Simon*, » eſt un homme ſi attaché aux promeſſes d'un Libérateur futur, qu'il n'a » pas héſité à croire *Jeſus* ſur ſa parole. » *Jacques* eſt un eſprit vain, qui, quoique nourri dans une profeſſion obſcure, aime le faſte & les grandeurs. » L'ambition occupe ſeule ſon ame ; il » ne s'eſt attaché à *Jeſus*, que dans l'eſpérance d'obtenir une des premieres » places de ſon Royaume futur. Eſprit » ſublime, mais non encore développé, » *Jean* ſe plaît à la ſpéculation ; il s'égare quelquefois dans ſes propres viſions. Néanmoins ſon cœur ſemble » fait pour l'amitié ; il lui manquoit un » ami ; il croit l'avoir trouvé dans *Jeſus*. » Quelle piété ! Il a abandonné ſon pere » vieux & caduc, pour ſuivre un incon-

» nu. *Thomas* eſt un de ces eſprits forts » qui n'admettent que l'évidence, & ne » ſe rendent qu'à la démonſtration pal- » pable. Comme il ſuppoſe tous les » hommes vendus au menſonge, il ne » croit que ce que ſes ſens lui perſua- » dent. Malgré tout cela, ſoit deſtin, » ſoit prévention, il n'a pas douté un » moment en s'attachant à *Jeſus*. *Judas* » *Iſcariot* eſt un homme ſombre, atra- » bilaire, & ſimple en apparence, mais » dans le fond, avare, diſſimulé, fourbe, » traître, hypocrite; il ſçait prendre » toutes ſortes de formes. Quant à » *Philippe*, *Jacques*, *Barthelemi*, *Tha-* » *dée* & *Jude*, ils ſont ſans génie, ſans » naiſſance, ſans lettres, crédules, igno- » rans & ſimples. « A préſent que vous les connoiſſez, ajoûte Satan, vous pour- rez mettre à profit leur ignorance ou leur foibleſſe.

Quand il eut fini ſon diſcours, cha- cun opina ſelon ſon rang. Le réſultat de la délibération fut d'employer les charmes d'une beauté mortelle pour triompher du Fils de Dieu. *Bélial*, le Démon de la Volupté, fut chargé de cette entrepriſe; il jette les yeux ſur *Madeleine* pour ſéduire le Sauveur. *Ma-*

deleine étoit d'une race noble & ancienne, & comptoit plusieurs souverains Pontifes & des Rois mêmes parmi ses ayeux. Elle possédoit la Terre de *Magdalel*, dont les revenus auroient suffi à l'entretien d'un Prince. Sa beauté, sa jeunesse, son esprit fin & délicat, relevés par les richesses & la naissance, lui attirèrent bien-tôt l'hommage de tous les cœurs; un goût décidé pour les grandes passions la firent regarder comme l'Héroïne de la galanterie. Dans un Palais somptueux elle avoit une Cour composée de la plus brillante Jeunesse de la Gréce; & elle possédoit le grand art de faire croire à chacun en particulier qu'il l'emportoit sur son rival. Telle étoit la beauté célébre de la Capitale de la Judée. Un jour que dans un bosquet de myrthe, couchée sur un tapis de verdure, elle respiroit la fraîcheur du matin, *Bélial*, travesti en Ange de lumière, se présente à elle avec toutes les graces de l'Amour. Il s'approche avec un souris aimable, & il lui parle en ces termes: Reine des cœurs, plus brillante que la courageuse *Judith*, plus belle que la généreuse *Esther*, plus séduisante que la blonde *Bethsabée*,

plus piquante que la brune *Dalila*, c'eſt peu d'avoir rangé des Princes ſous tes loix; une conquête manque à ta gloire, & la ſeule qui puiſſe t'immortaliſer: il eſt dans Iſraël un homme qui réunit en lui le Héros & le Philoſophe; c'eſt celui que le Ciel te deſtine; c'eſt ſon Miniſtre qui te l'annonce. En prononçant ces dernières paroles, il laiſſa tomber une boëte aux pieds de *Madeleine*, & il diſparut. *Madeleine* eut la curioſité d'ouvrir la boëte, & il en ſortit ſept Eſprits malins qui s'emparèrent d'elle par l'organe de ſes ſens. Livrée à ces nouveaux tyrans, elle ne penſe plus qu'à ſoumettre le Héros dont on lui a parlé. La premiere choſe qu'elle fait, c'eſt de congédier tous ſes amans, & ſçachant que ſa ſœur eſt honorée de l'amitié du Sauveur, elle la conjure de lui ménager avec lui une entrevûe. Arrête, téméraire, répond ſa ſœur toute indignée. Eſt-ce à *Marthe* qu'on doit faire une pareille propoſition? Tu oſes aſpirer à ſoumettre ſous tes loix le Meſſie; tu ſerois trop heureuſe de vivre à jamais ſous les ſiennes. Ce premier refus ne rebuta pas la belle Péchereſſe. Elle fit de nouvelles inſtances; & ſa ſœur ſe

laiſſa toucher par ſes larmes. D'ailleurs, *Marthe* étoit bien perſuadée que *Madeleine* ne réſiſteroit point aux mouvement de la Grace, quand elle paroîtroit devant le Fils de Dieu, & ce n'eſt que dans cette vûe qu'elle ſe prêta aux deſirs de ſa ſœur. Le jour fut pris pour le lendemain, lorſque *Jeſus* ſeroit au Temple. *Madeleine* paſſe la nuit à eſſayer tout ce que le luxe mondain a de parures pour relever ſes appas déja trop dangereux. Elle arrive au Temple avec un cortège ſuperbe, & ſous les plus magnifiques atours. Tout le monde a les yeux attachés ſur elle; elle fixe les ſiens ſur l'Homme-Dieu. « Son cœur vole » au-devant du Héros qu'elle adore; » elle n'attend qu'un regard favorable » de ſa part pour en triompher, & » faire de ce maître des cœurs un cap- » tif ſoumis & reſpectueux. Animée par » l'eſpoir d'une victoire certaine, ſon » cœur ſe livroit aux plus flatteuſes il- » luſions, quand le Sauveur du monde » lui lança ce regard qu'elle attendoit. » Quel changement étonnant ſe fait tout à coup dans ſon ame, & que ne puis-je ſuivre l'Auteur dans le détail & dans les ſuites de cette converſion! Mais je ne

ſuis encore qu'au cinquième Chant de ce Poëme.

Les Démons n'étoient pas les ſeuls ennemis que *Jeſus* eût à combattre ; les Prêtres & les Phariſiens s'étoient auſſi ligués contre lui. Le Phariſien *Simon* l'invita à un grand feſtin, pour juger de ſes maximes, & pour le ſurprendre dans ſes diſcours. « Lorſque les tables furent » ſervies, on entendit les accords de plu- » ſieurs inſtrumens ; quelques Lévites » experts allierent leurs belles voix aux » ſons des Harpes, des Pſalterions à dix » cordes, & des Ciſtres. » D'abord ils chantèrent la défaite de *Satan*, la création du monde, la naiſſance de l'homme, ſon mariage avec *Eve*, ſa chute & ſa diſgrace. Enſuite, paſſant aux promeſſes du Libérateur, deux Lévites, dans un enthouſiaſme ſacré, entonnèrent ſur des accords poétiques les louanges de ce Meſſie futur. Tout cela ſe faiſoit pour inſulter au Sauveur, qui, ſelon les idées ridicules des Juifs charnels, n'avoit aucun de ces caractères éclatans que préſentoit aux yeux du Monde le ſens littéral des Prophéties. Auſſi toute l'aſſemblée fixoit ſes regards ſur l'Homme-Dieu. Ce fut bien pis,

quand, sur la fin du repas, *Madeleine* entra dans la salle du festin, & rendit un hommage public à sa Divinité. L'Auteur dit que tous les convives la regardèrent avec des yeux d'indignation; qu'ils se levèrent précipitamment; que les tables furent renversées; que tout le monde s'enfuit, & que *Jesus* resta seul dans la maison du Pharisien.

Les Démons tiennent contre le Sauveur un nouveau Conseil, dont le résultat est de lui opposer un rival dans la personne d'*Hérode* sous le titre de Messie; mais ce beau projet se dissipe encore en fumée. *Jesus* sort de Jérusalem si peu digne de le posséder; il fait des miracles éclatans dans tous les lieux qu'il parcourt; il repasse dans la Galilée, & prend la route du Thabor. C'est sur cette montagne qu'il se montre à trois de ses Disciples dans tout l'éclat qui accompagne la Divinité. Les Apôtres en sont effrayés; mais l'Ange *Gabriel* leur apparoît, les rassure, & leur explique ce mystère. Il leur raconte tout le détail de la création du monde, de la prévarication de l'homme, de la médiation du Verbe, son incarnation, sa naissance & sa vie jusqu'au moment où

il leur parle. Ce discours de *Gabriel* fait la matiere du sixiéme Chant. Voici de quelle façon il décrit son ambassade auprès de *Marie*, pour lui annoncer qu'elle seroit mere de Dieu. « Je me » forme un corps d'air; j'emprunte la » figure d'un jeune homme d'une rare » beauté; je me ceins les reins d'une » zone de teinture céleste; j'attache des » aîles à mon dos; puis m'inclinant de- » vant le Trône, je prens l'essor, & je » cueille en volant une tige de ces lys » immortels qui croissent autour du Ta- » bernacle du Très-Haut, sur les bords » du torrent de volupté..... Déja le » firmament fuit sous mes pieds; je » perce à travers les Planettes; les douze » signes du Zodiaque, s'inclinant par res- » pect devant moi, & les étoiles innom- » brables que j'écarte en volant, cou- » rent se ranger par honneur sur ma » route. A peine le soleil m'apperçoit-il, » que me reconnoissant pour un des mi- » nistres du Très-Haut qui avoit assisté à » la création, il sourit de joie; & in- » continent appliquant ses rayons obli- » ques sur des nuées oppofées, il en » forme un triple Pont, orné des plus » vives couleurs, & me le présente pour

» me conduire en terre. J'y gliſſe, je » m'abats ſur la Ville de Nazareth. &c.„

Le ſeptiéme Chant commence par la réſurrection du *Lazare*. Ce miracle, qui gagne au Sauveur l'affection du peuple, augmente la rage de tous ſes ennemis. C'eſt à ce prodige éclatant que l'Auteur attribue l'entrée triomphante de *Jeſus* à Jéruſalem, dont il décrit ainſi l'ordre & la marche. « Les aveugles, les ſourds, » les muets, les boiteux, les paralyti- » ques, les lépreux, les hydropiques » qu'il avoit reſſuſcités, le devancent en » publiant ſes louanges : ſes compa- » gnons le précédent immédiatement : » *Lazare* eſt à ſa droite & *Zachée* à ſa » gauche : ſon auguſte Mère marche » derrière, entre *Marthe* & *Madeleine* : » enſuite viennent *Salomé*, *Marie* mère » de *Jacques*, & *Marie* [illegible]*léophas* : une » multitude infinie le ſuit. Jamais le » vainqueur d'*Arbelles*, de *Darius*, de » *Porus* & des Indes, n'eut tant de gloire » à ſon triomphe dans Babylone, que » le Fils de l'Eternel en reçut dans la » Capitale de la Judée ; on ſe met aux „ fenêtres : on monte ſur le toît des „ maiſons pour le voir paſſer, &c. „

Satan, irrité de tous ces honneurs, pour-

te le Grand-Prêtre & les autres Pontifes à convoquer le Sanhédrin. On voit arriver les Scribes, qui font flotter orgueilleusement leurs longues robes, & qui étalent leurs larges Phylactères. * Parmi les Pharisiens on comptoit leur chef *Pollion*, *Simon* le lépreux, le docte *Gumaliel*, l'Orateur *Cosbi*, &c. On voyoit parmi les Saducéens le politique *Sameas*, le sophiste *Alcime*, & le violent *Cranor*. *Nicodème* & *Joseph d'Arimathie*, Princes des Juifs, y assistèrent pour prendre la défense du Sauveur. On y proposa de fortes objections contre la Divinité de Jesus-Christ; mais les réponses furent toujours triomphantes. Cependant, comme *Satan* présidoit dans la personne de *Caïphe* à ce Conseil d'iniquité, *Jesus* fut condamné à la mort. Il ne fut plus question que de trouver quelqu'un qui pût le livrer à ses Juges. *Judas* seul se présenta. Rien n'est plus singulier, Monsieur, que le discours que fit ce traître en plein Sanhédrin; il est trop long pour pouvoir être rapporté

* Bande de Parchemin sur laquelle étoit écrit quelque Texte de l'Ecriture-Sainte, ou le Décalogue, que les plus dévots d'entre les Juifs portoient sur leur poitrine ou à leur coû, pour marque de leur Religion.

en entier ; liſez-le dans l'Ouvrage même ; en attendant, vous jugerez, par le début, du reſte de la Piéce. " Mon nom „ eſt *Judas*, & ma Patrie *Carioth*. Je „ deſcends de race noble, & mes ancê„ tres vécurent dans les honneurs. Les „ guerres civiles firent ſuccomber mes „ illuſtres ayeux ſous le fer des partis, „ & leurs biens furent la proye des „ vainqueurs. Mon pere ne pouvant vi„ vre ſur les débris de ſes grandeurs „ paſſées, ſe retira à Bethſaïde, où il „ traîna juſqu'à ſa mort des jours obſ„ curs & languiſſans. Quoique jeune „ encore, je ſentis mes malheurs ..... „ Le bruit du regne futur qu'alloit com„ mencer *Jeſus* en qualité de Meſſie „ & l'eſpérance de relever ma fortune „ tombée m'attachèrent à lui. Jour „ malheureux auquel j'abandonnai une „ mere âgée, une épouſe chérie, une „ fille unique & ma Patrie pour ſuivre „ un inconnu ! „ *Judas* charge ſon maître de toutes ſortes de crimes ; il l'accuſe en particulier d'avoir volé le nom de Dieu dans le Sanctuaire, de s'en être fait un Taliſman, & de l'avoir inſéré par une inciſion dans ſa cuiſſe droite ; le traître finit ſa harangue par deman-

der trente deniers, & il s'engage à livrer *Jesus-Christ*.

L'Homme Dieu faisoit alors la Pâque avec ses Disciples. *Judas* se rendit à la salle du festin, & se mit à table comme les autres Apôtres. Voici la description de cette salle. Elle étoit toute brillante de dorures dans ses lambris, dans ses pilastres, & tendue des plus riches tapisseries; elle representoit les traits de l'ancien Testament qui avoient le plus de rapport aux circonstances présentes. Un dais de pourpre, & un trône d'yvoire au-dessous, étoit la place du Sauveur; un buffet somptueux dans le fond de la salle étaloit les vases les plus précieux; des bassins d'or, d'où s'exhaloient des parfums exquis, ornoient les deux côtés du buffet; de riches lampes pendoient au plancher, & les tables étoient couvertes de toutes sortes de fleurs. Après que les Apôtres eurent reçu la Communion de la main du Fils de Dieu, *Judas* sortit, & *Jesus* marqua à chacun de ses Disciples les pays où ils iroient après sa mort exercer leur Apostolat. " *Pierre*, Antioche & Rome se„ront les objets de ta sollicitude Pasto„rale. *André*, digne frère de *Pierre*,

„ la Thrace & la Scythie seront ton
„ partage. *Jacques de Zébédée*, la Judée
„ & les Espagnes t'auront pour conquérant. *Thomas*, les Perses & les Indiens
„ te tendent les bras. *Jacques d'Alphée*,
„ tu seras le premier Pontife de la nouvelle Sion. *Philippe*, tu éclaireras la
„ Phrygie. *Barthelemi*, tes destins t'appellent dans la Cappadoce. *Simon* &
„ *Jude*, quelle gloire n'allez-vous pas
„ acquérir dans l'Egypte, dans la Mésopotamie & dans la Perse ? Pour toi,
„ ô mon bien aimé *Jean*, tu triompheras aux portes de Rome, & delà je
„ t'attends à Pathmos. „

Cependant *Judas* pressoit *Caïphe* de lui donner des troupes pour aller prendre *Jesus*. Le Fils de Dieu, après le festin, se rendit au Jardin des Oliviers. Le Pontife donne ses ordres ; un corps de Cavalerie s'apprête; l'Infanterie prend les armes, & le Sanhédrin veut que ce soit *Judas* qui ait le commandement de cette petite armée. Le Pontife lui fait apporter l'épée & le collier d'*Absalon*, l'arc d'yvoire & le bouclier d'argent d'*Architophel*, sur lequel étoit gravée l'histoire de *Joseph* vendu par ses frères. Ainsi armé, *Judas* part à la tête

de ſa troupe, & arrive avec elle au pied du mont des Oliviers. Il la partage en deux corps; le premier bloque l'enceinte de *Gethſémani*; & du ſecond il forme un cordon qui environne tout le vaſte circuit de la montagne. Puis s'adreſſant aux plus braves, il leur parle en ces termes: " Vaillans ſoldats, aguerris par mille victoires, armez-vous „de courage. Ce n'eſt point un homme „ordinaire que nous allons attaquer; „les prodiges lui ſont familiers; il pourroit bien ſe paſſer quelque événement „d'éclat. Mais que rien ne vous étonne; ſouvenez-vous que vous combattez pour votre Dieu, pour votre liberté, pour votre Patrie: marchons. „ Le reſte de l'hiſtoire, juſqu'au moment où *Jeſus* paroît devant *Pilate*, eſt ici, à peu de choſe près, comme elle eſt rapportée dans l'Evangile. *Satan* comblé de joie d'avoir fait condamner le Fils de Dieu à la mort, va lui-même préparer les inſtrumens de ſon ſupplice; il ſe tranſporte dans la terre d'Eden; il y trouve encore l'Arbre fameux, ſurnommé *l'Arbre de vie*, qui s'étoit prodigieuſement accru pendant l'eſpace de quatre mille ans. Cet Arbre lui avoit

servi à faire tomber le premier homme ; il se met en tête d'y faire crucifier le Fils de Dieu. Le parallèle lui plaît, & cette idée flatte son orgueil. Il met la cognée à la main de ses ministres, & les rivages de l'Euphrate retentissent du bruit que fait en tombant l'Arbre le plus noble & le plus ancien de l'Univers. *Satan* dirige son vol vers le mont Sinaï ; il approche du buisson ardent qui brûloit encore depuis quinze siécles. Il en tire la plus longue & la plus hérissée de toutes les branches, pour en faire une couronne à son ennemi. Delà il se plonge dans le fond du Tartare, & il ordonne aux Génies infernaux de suspendre tout autre ouvrage, pour ne travailler qu'aux instrumens de la passion. Ses ordres sont exécutés à l'instant, & la Croix, la couronne d'épines, les fouets, les chaînes, les cloux & la lance sont portés dans la cour du Sanhédrin.

L'Archange *Michel*, voyant du haut de l'Empirée à quels affreux tourmens on alloit livrer le Fils de Dieu, convoque les armées célestes pour le soustraire à la rage de ses persécuteurs impies. Les guerriers aîlés courent aux armes, & se rendent tous à l'arsenal formidable du

Tout-Puiſſant. Les abîmes ſans fond ſervent de ſol à ce redoutable édifice ; des nuées chargées de neige en compoſent la voûte ; la grêle, les orages & le tonnerre en forment le mur. La Peſte y eſt aſſiſe dans un coin ſur des exhalaiſons contagieuſes ; vis-à-vis d'elle la Mort verſe dans des vaſes l'apoplexie, l'épylepſie, la paralyſie & la fièvre. Non loin delà ſont la Guerre & la Famine ; & au milieu ſe trouvent rangées avec ordre les armes qui ne ſervent qu'à l'Eternel : on y voit ſon armure qui a pour ſurnom le *Zéle*, ſa cuiraſſe qu'on nomme la *Juſtice*, ſon caſque appellé le *Jugement*, ſon bouclier ſurnommé *l'Equité*, ſon glaive connu ſous le nom de l'*Eſprit*, & ſa lance déſignée ſous le terme de *Colere*. Au-deſſous de ces armes divines ſont placées celles des Eſprits céleſtes ; & au-deſſus des portes de l'arſenal ſont clouées les deux aîles que *Michel* coupa d'un ſeul coup de ſabre à *Satan* dans le fameux combat qui ſuivit ſa rébellion. Déja l'armée céleſte alloit fondre ſur Jéruſalem, lorſqu'un ordre de Dieu les retint dans le Ciel, & leur apprit que tout le ſang de ſon Fils devoit être verſé pour la rédemption du genre humain. Nous

Nous voici, Monsieur, à l'onzième Chant, uniquement employé à décrire les tourmens que souffre *Jesus-Christ*, son crucifiment & sa mort. Le douzième contient tout un Volume. Au moment que le Fils de Dieu expire, les Légions célestes fondent tout à coup du haut du Ciel sur les armées impies des Démons répandus dans les airs. *Satan* est terrassé avec eux; l'ame du Dieu vainqueur lançant la foudre, les précipite dans l'abîme avec le Péché & la Mort. Il prononce leur arrêt, referme le gouffre des Enfers, & le scelle du sceau de sa colère.

Après qu'on a mis le corps de *Jesus* au tombeau, son ame apparoît à *Pierre* son Disciple. Elle veut que cet Apôtre l'accompagne dans les Enfers, aux Limbes & dans le Ciel. *Pierre* voit dans les Enfers les plus fameux coupables de l'ancien Testament, les *Caïn*, les *Amalec*, les *Moab*, les *Absalon*, les *Putiphar*, les *Jézabel*, les *Dalila*, les *Athalie*, &c. Il apperçoit dans d'obscurs cachots des monstres affreux, qui paroîtront un jour sur la terre sous les noms d'*Arius*, de *Nestorius*, de *Manès*, de *Pélage*, de *Luther*, de *Calvin*, &c. Il voit dans les

Limbes tous les Juſtes qui ont vêcu avant Jeſus-Chriſt; *Adam*, *Noé*, *Moyſe*, *David*, *Judas Machabée*, *Débora*, *Judith*, *Eſther*, *Suſanne*, &c. Il voit dans le Ciel la place de tous les Saints, qui, dans la ſuite des temps, viendront y recevoir la couronne de gloire qui leur eſt préparée. Le Fils de Dieu permet à ſon Apôtre de lire dans le Livre du Deſtin; il y voit d'abord d'un coup d'œil toute la Terre étalée à ſes yeux; tous les ſiècles repaſſent devant lui; les événemens lui en ſont rendus préſens. L'Idolâtrie eſt détruite par la vertu de la Croix; le Chriſtianiſme s'établit; les Empereurs s'oppoſent à ſes progrès; un Prince Chrétien occupe le Trône de Rome; la paix eſt rendue à l'Egliſe; l'Empire Romain eſt mis en pièces par des Rois barbares; ces Rois deviennent les protecteurs de la Religion; Rome Chrétienne eſt fondée ſur les débris de Rome Payenne, & le Chef de l'Egliſe y tient ſon ſiége. Le Fils de Dieu fait remarquer à ſon Diſciple tous les Souverains Pontifes qui lui ſuccéderont, tous les Princes qui occuperont ſucceſſivement les différens Trônes de l'Europe, tous les Fondateurs d'Ordres, qui, en divers

temps ; édifiront l'Eglise & la défendront par leur zèle & par leur piété. Vous sentez, Monsieur, que cette idée offre au Poëte une ample matière d'éloges pour les Princes qui regnent actuellement, pour tous les Ordres Religieux, & pour le Souverain Pontife. *Pierre* revenu de son extase, rassemble ses Compagnons dispersés ; il se rend avec eux au tombeau de leur Maître, & ils y sont témoins de la résurrection triomphante du Fils de Dieu.

C'est par-là que finit la *Christiade*, où je puis dire que toutes les règles de la Poësie Epique se trouvent observées. Il ne lui manque que d'être écrite en beaux vers François, & débarassée de quelques longueurs qui retardent la marche de l'Action. Le sujet est le plus grand qui ait jamais été traité. C'est Dieu lui-même, c'est son Verbe qui se charge de la réparation du genre humain, & détruit le regne du Démon. L'Action est une ; c'est l'établissement d'un Peuple nouveau sur les débris de l'Empire de Satan. Elle est héroïque ; quoi de plus généreux qu'un Dieu qui se fait homme, & qui meurt pour sauver l'homme de la mort ? Elle est merveilleuse ; le Ciel, la Terre,

les Enfers, les Elémens, tout y prend part. Le Lecteur eſt étonné de cette immenſité d'objets qu'on lui préſente, & qui ſe développent à ſes yeux ſans contrainte & ſans confuſion. Sa curioſité eſt ſans ceſſe irritée; & je ſuis perſuadé qu'elle le ſeroit davantage, & que ce Poëme feroit beaucoup plus d'effet, ſi le ſujet en étoit moins connu. Les idées en ſont grandes & ſublimes, les expreſſions nobles & brillantes, & les images extrêmement variées. L'Auteur a ſçû réunir ſous de beaux traits les grandeurs & les humiliations du Sauveur. Son imagination s'eſt enflammée au feu ſacré; elle s'eſt enrichie des tréſors poëtiques que renferment les Saintes Ecritures. Enfin ce *Paradis Reconquis* de M. l'Abbé *de la Beaume* eſt autant au-deſſus du *Paradis Reconquis* de *Milton*, dont nous avons une traduction dans notre langue par le feu P. *de Mareuil*, Jéſuite, que *le Paradis Perdu* du même *Milton* eſt ſupérieur à tous les Poëmes épiques François, ſans en excepter un ſeul.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 2 Mars 1754.

LETTRE VIII.

Abdeker
ou
l'Art de conſerver la Beauté.

UN Médecin Arabe guérit *Mahomet II* d'une grande maladie. Il devient ſon favori, & il n'en profite que pour enlever au Sultan une maîtreſſe adorée, qui s'enflamme de l'ardeur la plus vive pour le Docteur. Ce n'eſt point par des propos de galanterie qu'elle ſe laiſſe toucher, mais par des leçons de Médecine. Son cœur ne peut tenir contre les aphoriſmes d'*Hippocrate* & les préceptes de *Gallien*. Tel eſt, Monſieur, le fond tout-à-fait neuf d'un Roman ſingulier, intitulé ſur la premiere page, *Etrennes pour les Dames*, & ſur la ſeconde, *Abdeker, ou l'art de conſerver la Béauté*, en deux petits volumes in-douze, à Paris, chez *Ganeau*, Libraire, rue S. Séverin.

Fatmé eſt le nom de la Géorgienne que le traître Amour, ſous la robe d'*Eſ-*

culape, asservit à ses loix. Ce petit Dieu malin ne s'étoit point encore avisé de cet heureux expédient pour séduire les Belles. Les visites fréquentes que le Médecin *Abdeker* étoit obligé de faire à l'infirmerie du Serrail, le mirent à portée de voir souvent la charmante *Odalique*, & de lui plaire, en lui dévoilant les secrets de sa profession. Il est vrai qu'il ne l'entretint d'abord que de ceux qui flattent la vanité des femmes; il lui apprit les moyens de conserver sa beauté. « Vous contribuerez, lui dit *Fatmé*, au » bonheur d'une Élève, qui sent tout le » prix de votre Art, & qui sera charmée » de vous donner, dans l'occasion, les » marques les plus convaincantes de sa » reconnoissance. » Tel fut le succès de la première leçon.

Les dernières paroles de l'aimable Géorgienne ne permettent pas à l'heureux *Abdeker* de fermer l'œil de la nuit. Plusieurs phantômes se présentent à son esprit durant son insomnie. Il voit *Héraclide* de Tarente qui dédie à sa chère *Antiochis* un traité sur les Cosmétiques. Il voit *Moschion* & *Mercurial* qui forgent des armes contre les ennemis de la Beauté. Il voit *Circé* qui lui apprend la vertu

des Plantes ; *Médée* qui rajeunit son beau-père *Eson* ; *Aspasie* qui compose un Traité de Médecine, &c. Une d'entre-elles lui promet que *Fatmé* va être admise dans leur compagnie, & qu'elle y tiendra le premier rang. Impatient de revoir l'objet qu'il aime, le tendre Médecin devance le lever du Soleil ; il appelle ses Esclaves ; il prend la robe qui fait paroître sa taille plus avantageuse ; il choisit le Turban qui lui donne un air plus doux & plus noble ; tout est recherché dans sa parure ; tout y est ajusté par les mains de l'Amour. *Fatmé*, de son côté, n'est pas plus tranquille ; elle attend avec la même inquiétude le retour de son Vainqueur : il paroît enfin. Vous croyez, Monsieur, qu'il va lui dire les plus jolies choses : *tout son esprit étoit dans son cœur* ; l'Amour le rendit muet. Je me trompe ; *Abdeker* parla, & voici à peu près les discours agréables qu'il tint à sa Maîtresse. La beauté est la forme d'un tout qui plaît à notre vue par l'étendue, la couleur, le nombre, l'arrangement & la proportion de ses parties ; à notre toucher, par son tissu ; à notre odorat, par son odeur ; à notre ouie, par le son, *Abdeker* reprend chacun

de ces articles, & continue ſçavamment : Une perſonne trop grande ou trop petite, trop graſſe ou trop maigre, nous déplaît. Une peau brune, jaunâtre, parſemée de tâches de rouſſeur, eſt difforme. Deux nez, un œil ou un ſourcil nous déparent. Des dents mal arrangées, des cheveux mal plantés forment une figure bizarre ; un petit nez ſur un gros viſage, une groſſe tête ſur un petit corps, en forment une ridicule : voilà pour la vûe. Une peau rude, couverte de poils & de boutons, & criblée de petite vérole, eſt diſgracieuſe au toucher. Tel objet, dont l'haleine n'eſt pas pure, ou dont les différentes parties du corps exhalent des vapeurs fétides, bleſſe l'odorat : une voix rude rend une jolie femme deſagréable. Cette diſſertation enflamme de plus en plus la belle Géorgienne : *Abdeker* animé par le ſuffrage de ſon amante, traite à fond chacune de ces parties ; après avoir fait connoître les défauts contraires à la beauté, il aſſigne les remédes qui leur conviennent. L'étendue, dit-il gravement, peut être défectueuſe dans ſes trois dimenſions, longueur, largeur & profondeur. Un pied qui péche par la lon-

gueur doit être reſſerré dans un ſoulier étroit; la profondeur ſera réparée par un embonpoint qui remplira le vuide des joues; quant à la largeur, le modeſte Médecin explique par des paroles Latines ce qu'il n'oſe dire en François.

Il y a des remèdes de toute eſpèce. Les uns ont la vertu d'engraiſſer les perſonnes maigres, les autres de diminuer l'épaiſſeur des perſonnes trop graſſes. Il y en a pour empêcher le ventre de groſſir, la gorge de s'amollir, la peau de ſe brunir, la bouche de s'agrandir, le viſage de s'allonger, les yeux de s'enfoncer, les joues de ſe rider, le dos de ſe courber, les jambes de s'effiler, les cheveux de ſe blanchir. *Fatmé* ne peut ſe laſſer d'entendre de ſi belles choſes; mais elle ſe ſouvient que *Mahomet* doit ſe rendre auprès d'elle: elle congédie le Docteur, & lui donne rendez-vous au bain pour le lendemain. *Mahomet* arrive effectivement, toujours plus amoureux; mais la guerre qu'il avoit alors à ſoutenir l'oblige d'aller ſe mettre à la tête de ſes Troupes. Il vient prendre congé de ſa Maîtreſſe; & ſon départ donne à la belle Ecolière le tems de profiter des ſublimes leçons de ſon

amant. *Abdeker* ne manque point au rendez-vous. Les graces nues de *Fatmé*, voilées seulement d'une nappe d'eau transparente, fixent tous ses regards; son cœur est enyvré de volupté; ses yeux sont animés par le plaisir; mais sa bouche reprend l'entretien de la veille: pendant près de deux heures que *Fatmé* est dans le bain, il n'est question que de Médecine; *Abdeker* attendoit sans doute une occasion plus favorable pour lui parler de son amour. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, malgré cette retenue, *Chrysolite*, Suivante de *Fatmé*, s'apperçoit que le Médecin aime la jeune Géorgienne. Dans une conversation particulière avec *Abdeker*, elle l'oblige d'en convenir. Maîtresse de son secret, elle le menace de le révéler au Sultan, s'il ne satisfait au plutôt ses desirs. Il fallut contenter *Chrysolite*, qui le fit sacrifier entre ses bras aux charmes de *Fatmé*.

Le Médecin fut deux jours sans reparoître au Serrail: sa *Bachelière* lui en fit de tendres reproches, & il n'obtint sa grace qu'à condition qu'il lui feroit connoître les maladies de la peau. Il en distingue de plusieurs sortes: la goutte-rose, les échauboulures, les

taches de rousseur, les lentilles & le hâle. Il définit la nature de chacune de ces maladies, & il apprend à la belle *Odalique* le secret de s'en garantir ou de les guérir.

Le desir de revoir sa chere Géorgienne avoit rappellé *Mahomet* à Constantinople. On crut dans son Armée qu'il n'abandonnoit son Camp que pour venir se renfermer au Serrail avec *Irène*, la Sultane favorite; mais son cœur étoit changé: & si l'on en croit l'Auteur de ce Roman, c'étoit moins pour satisfaire son Armée, que pour se faire un mérite auprès de sa nouvelle Maîtresse, que ce cruel Sultan coupa lui-même la tête à la Sultane. Quoi qu'il en soit, *Fatmé* ne lui en sçut aucun gré; elle aimoit *Irène*; elle eût même été charmée de la voir regner seule sur le cœur de *Mahomet*. Le chagrin qu'elle eut de sa mort pensa la mettre au tombeau. *Abdeker* ne trouva dans son Art aucun remède contre sa douleur. L'Amour vint au secours de la Médecine. *Abdeker* éprouva qu'un Amant en sait plus que tous les Docteurs. Il fut heureux, & la belle *Odalique* oublia la mort d'*Irène* dans les bras de son docte Amant. Depuis ce jour la présence

d'*Adbeker* devint si chère à *Fatmé*, que toutes les fois qu'il entroit chez elle, son cœur éprouvoit des émotions qui altéroient les belles couleurs de son teint. Pour remédier à ce desordre, le Médecin de la beauté se munit de vermillon, & en montra l'usage à sa Maîtresse. Il lui apprit aussi à se servir de mouches, auxquelles elle voulut donner des noms, suivant les caractères qu'elles imprimoient au visage. « Elle appella *assassine* » celle qui étoit au coin de l'œil, parce » qu'elle en augmente la vivacité ; *majestueuse* celle qu'elle avoit au milieu » du front, parce qu'elle en relève la » dignité : elle nomma *enjouée* celle qui » se trouve renfermée dans les plis que » forment les ris : *la galante*, celle qui » est placée au milieu de la joue : *la coquette*, celle qui est auprès des lèvres : » celle-ci reçut le nom de *précieuse*, celle-» là le nom de *friponne* ; enfin toutes eurent un nom qui désignoit l'effet qu'elles pouvoient produire. »

Les dents, les gencives & les lèvres étoient trois articles importans qui demandoient un entretien particulier : on remit au lendemain cette matière intéressante, & l'on peut regarder cet en-

droit du Roman comme un Traité complet d'Odontologie. Il ne reſtoit plus à notre Médecin qu'à diſſerter ſur la petite vérole ; elle fait le ſujet d'un Chapitre ; je ſuis bien étonné qu'il n'ait pas parlé de l'autre. Je paſſe ſur tous ces différens Traités de Chirurgie & de Médecine, pour en venir au dénouement.

Un jour que *Fatmé* ſe promenoit ſeule dans les Jardins du Serrail, elle rencontre le Bacha *Ibrahim*, qui, dans une Hiſtoire moitié vraie, moitié romaneſque, en général aſſez mal écrite, lui apprend qu'elle eſt la ſœur de *Mahomet* & la fille d'*Amurat*. Elle fait part auſſitôt à ſon cher *Abdeker* du ſecret de ſa naiſſance; elle ſe réjouit avec lui de n'avoir plus à ſe défendre des pourſuites du Sultan. Tandis qu'ils ſe félicitent & qu'ils goutent le plaiſir de ne plus trouver d'obſtacle à leur amour, une femme du Serrail demande à *Abdeker* ſon conſeil pour guérir des dartres qu'elle a au viſage. Une autre lui fait voir ſes mains toutes couvertes de verrues. Une troiſième lui demande un remède contre des cors qu'elle a aux pieds. Votre mal, dit-il à la première, eſt trop difficile à guérir. Il conſeille à la ſeconde de frot-

ter ſes verrues avec du pourpier, du lait de figuier, d'éſule, de chélidoine & de dent de Lion. Pour les cors, il faut bien ſe garder de les couper; il ſuffira d'y appliquer des feuilles de lierre, & de porter des chauſſures larges pour diminuer la douleur.

Mahomet ne tarda pas à être inſtruit de la naiſſance de *Fatmé*. Il frémit de rage, quand il vit qu'il falloit qu'il reſpectât comme ſa ſœur celle qu'il avoit deſtinée à être ſa maîtreſſe. Furieux d'avoir ſacrifié *Irène* auſſi inutilement, il prend la réſolution de perdre *Fatmé*. Il charge un Eſclave fidèle de l'empoiſonner. Celui-ci n'exécuta que trop bien ſa commiſſion. Déja l'amante d'*Abdeker* étoit tombée dans une affection léthargique; on la croyoit morte, & on ſe diſpoſoit à l'enterrer. L'habile Médecin gagne à force d'argent un Prêtre de la Moſquée où l'on devoit porter le corps; l'Iman permit qu'on lui ſubſtituât celui d'une Eſclave qui venoit de mourir, & pendant la nuit il remit *Fatmé* à ſon Amant, qui la fit bien-tôt revenir de ſa léthargie. Les ſoins qu'il prit de ſa ſanté & les remèdes qu'il lui donna furent ſi efficaces, qu'elle fut bien-tôt en état de

quitter Constantinople. Ils s'embarquèrent, & abordèrent heureusement en Italie, où, après avoir abjuré le Mahométisme, ils s'unirent solemnellement : & sans doute qu'*Abdeker* y exerça sa profession.

Vous pensez bien, Monsieur, qu'il n'y a qu'un Médecin qui ait pu faire ce Roman. L'Auteur est en effet membre de la Faculté de Paris. Il a déja donné au Public *la Médecine de l'esprit* ; son dernier Ouvrage pourroit être appellé *la Médecine du corps.* Je ne souhaite qu'une chose, c'est que les recettes qu'il indique aux Dames soient réellement infaillibles. Quelles preuves de reconnoissance ne donneroient-elles pas au galant Médecin ? Il seroit sûrement obligé de chercher les moyens d'y suffire. Cette découverte seroit aussi importante pour nous que *l'Art de conserver la Beauté* l'est pour les femmes. Ces deux secrets doivent aller ensemble, & l'un est assez inutile sans l'autre.

Les Ruines de PALMYRE, *autrement dite* TEDMOR, *au Désert.*

On ne trouve plus, Monsieur, que des fragmens épars de l'Architecture ancien-

ne : restes précieux qui peuvent encore diriger le goût de nos Artistes. Des descriptions faites avec soin de ces monumens célèbres sont très-propres à satisfaire la curiosité du Public, & à contribuer aux progrès de l'Art. C'est par un motif aussi louable que trois Anglois, Messieurs *Robert Wood*, *Bouverie* & *Dawkins*, qui joignoient à un goût vif pour ce travail, la capacité, le loisir & les moyens nécessaires pour y réussir, entreprirent en 1751 un voyage dans les lieux les plus renommés de l'Antiquité. Ils prirent un quatrième Compagnon, dont ils connoissoient l'habileté, en qualité d'Architecte. Ils visitèrent la plûpart des Isles de l'Archipel, une partie de la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Phénicie, l'Egypte, en un mot tous les Pays où ils se flattoient de trouver quelques débris d'édifices, échappés aux ravages des hommes & des temps. Ils en levèrent des plans exacts, dans le dessein de faire graver cette collection à leur retour en Angleterre.

Ce projet admirable s'exécute aujourd'hui, & l'ouvrage que je vous annonce en est le premier essai, qui ne peut que faire désirer la suite avec impatience. Il

représente, sur le plus grand & le plus magnifique papier, *les Ruines de* PALMYRE, *autrement dite* TEDMOR, *au Désert*. On a commencé par cette Ville, pour contenter les Amateurs qui souhaitoient cette partie avec le plus d'empressement. On lit à la tête une Préface judicieuse de M. *Robert Wood*, qui est l'Editeur. Il fait voir que des descriptions de climats & de situations, indifférentes d'ailleurs, deviennent intéressantes par la liaison qu'elles ont avec les grands hommes & les actions illustres qui ont rendu ces climats célèbres. « On » ne sauroit jamais, dit-il, lire la vie de » Miltiade ou de Leonidas avec tant de » plaisir que dans les plaines de Marathon, ou au Détroit des Thermopyles. » On trouve de nouvelles beautés dans » l'Iliade, sur les bords du Scamandre; » & c'est dans les Pays où a voyagé » Ulysse, & où Homère a chanté, que » l'Odyssée a des charmes. »

Comme les Cartes des contrées, dont il est parlé dans les Auteurs Classiques, font goûter davantage le Poëte ou l'Historien, & souvent même en facilitent l'intelligence, nos Voyageurs ont fait tirer le plan des lieux mentionnés dans

quelques Auteurs anciens. Ils ſe ſont amuſés ſur-tout à faire des Cartes de Géographie pour les Poëtes, & ils ont paſſé quinze jours à dreſſer une Carte des plaines du Scamandre, tenant *Homère* à la main.

Cette Préface eſt ſuivie de *Recherches ſur l'état ancien de* PALMYRE. On lit dans l'Ecriture Sainte que Salomon bâtit en Syrie une Ville à laquelle il donna le nom de TEDMOR. *Joſeph* dit que c'eſt la même que les Grecs & les Romains appellèrent dans la ſuite PALMYRE. Ce ſentiment eſt appuyé ſur la tradition des habitans du Pays, qui la nomment aujourd'hui TEDMOR, & qui prétendent même que les ruines qu'on y voit ſont les reſtes des édifices que Salomon y avoit fait élever. On montre de la meilleure foi du monde le Serrail de ce Roi, ſon Haras, le Tombeau d'une de ſes Concubines favorites, &c. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que, du temps d'*Auguſte*, PALMYRE étoit la Capitale d'un grand Peuple. Elle étoit remarquable par ſa magnificence, par ſes ruiſſeaux agréables, & par un vaſte Déſert ſablonneux qui l'environnoit de tous côtés, & qui la ſéparoit du reſte du

monde. Elle conserva long-temps son indépendance au milieu des deux grands Empires des Romains & des Parthes, dont le soin principal, lorsqu'ils étoient en guerre, étoit de l'engager dans leurs intérêts.

La Religion des Palmyréniens étoit payenne : ils adoroient le Soleil. On voit par leurs inscriptions que leur Gouvernement étoit, ou du moins avoit été Républicain. Ils imitoient de grands modèles dans leurs manières, dans leurs vices & dans leurs vertus. Les cérémonies de leurs funérailles venoient d'Egypte, leur luxe de Perse, leurs Lettres & leurs Arts de la Grèce. L'Histoire Romaine ne fait mention des Palmyréniens que sous les Empereurs. Ils étoient gouvernés dans le troisiéme siécle par la fameuse Reine *Zénobie*, qui avoit pour premier Ministre le célèbre Rhéteur *Longin*, Auteur de ce beau *Traité du Sublime*, traduit par *Boileau*. Tout le monde sait que sous le regne de cette Princesse, PALMYRE fut assiégée par *Aurélien*; qu'elle eut la douleur de la voir passer sous le joug des Romains; qu'elle fut amenée à Rome avec ses enfans pour servir au Triomphe du Conquérant, &

qu'elle finit tristement ses jours dans une maison de Campagne. *Longin* avoit eu un sort moins funeste peut-être ; *Aurélien* l'avoit fait mourir.

Après les *Recherches sur l'état ancien de* PALMYRE, on rapporte vingt-sept Inscriptions Grecques & Palmyréniennes, qui ont été copiées sur les Archives des piedestaux & autres membres d'Architecture, encore entiers. Ces Inscriptions donnent des indications historiques & expliquent l'usage des principaux monumens. Elles sont accompagnées de remarques utiles & de réflexions justes.

A ces Inscriptions succéde une courte relation du *Voyage à travers le Désert*, que nos savans Auteurs ont été obligés de passer pour se rendre à PALMYRE. On y arrive par une grande Vallée, où l'on voit encore les fragmens d'un Aquéduc, qui fourniſſoit de l'eau à toute la Ville. Il y a, à droite & à gauche de cette Vallée, plusieurs Tours quarrées, extrêmement élevées ; en approchant de plus près, on trouve les anciens Sépulchres des Palmyréniens ; ensuite, les montagnes se séparant des deux côtés, on découvre une prodigieuse quantité de ruines, toutes de marbre blanc, &

derrière ces ruines, vers l'Euphrate, une étendue de plat pays à perte de vûe, ſans le moindre objet animé. « Il eſt preſque » impoſſible de s'imaginer, dit l'Éditeur, » rien de plus étonnant que cette vue ; » un ſi grand nombre de piliers Corin- » thiens, avec ſi peu de murs & de bâti- » mens ſolides, fait l'effet le plus roma- » neſque qu'on puiſſe voir. »

A la ſuite de ce récit hiſtorique vien-nent cinquante-ſept Planches gravées avec tout le ſoin & toute la propreté poſſibles. La première, diviſée en trois parties, préſente une Vûe générale, tirée du Nord-Eſt, dans laquelle eſt exprimé tout ce qui ſe voit encore d'élevé de ce côté, auſſi bien qu'une grande partie d'édifice beaucoup plus ancien, & dont les ruines ſont amoncelées d'une manière très-pittoreſque. Les principaux monumens de cette Vûe générale ſont marqués par des lettres alphabétiques qui renvoyent aux autres Planches, ſur leſquelles ſont exprimés les développemens particuliers, les plus intéreſſans. La ſeconde Planche donne le Plan Géométral de *PALMYRE* & la poſition exacte des principaux édifices, dont la plus grande partie eſt encore ſur pied. Elle renvoye

auſſi, d'une manière très-intelligible, aux Planches ſuivantes, qui en font voir l'ordonnance & les différens aſpects. La troiſième offre le plan de la Cour & du Temple du Soleil, l'un des plus conſidérables monumens qui ſe voyent parmi ces débris, & dont les dix-huit Planches ſuivantes montrent les élévations principales, les profils en grand, & autres détails. Le tout eſt rendu avec une préciſion & une entente qui font un honneur infini aux Auteurs de ce ſuperbe Recueil.

Pour donner à ces deſſeins généraux plus d'agrément, on a ajouté dans pluſieurs Planches des frontons, qu'on ſuppoſe avoir été élevés lors de la perfection de ces édifices, auſſi-bien que d'autres parties entières, que les fragmens qui reſtent annoncent y avoir été. Ces additions ont déja fait croire & dire à pluſieurs perſonnes que le Periſtyle du Louvre, bâti par *Claude Perrault*, avoit été fait ſur le modèle de ces ruines; & l'on ſe fonde encore ſur ce que l'ordre de ce Temple eſt Corinthien, & que les niches & les croiſées, couronnées de petits frontons, ont beaucoup de reſſemblance avec le Periſtyle. Mais ne pourroit-on pas dire, au contraire, que ce ſont les beautés du

Periſtyle dans ſon état actuel, qui ont donné l'idée de completter dans ce Recueil ces fameuſes ruines ? Quoi qu'il en ſoit, cette imitation prétendue de la part de *Perrault*, quand elle ſeroit réelle, ne pourroit que lui faire honneur. Plût à Dieu que nos Artiſtes méritaſſent des reproches de cette eſpèce ! Nous n'aurions pas tant d'édifices d'une ordonnance ſi négligée, & d'une décoration, pour la plûpart, ſi triviale.

Les trente-ſix autres Planches donnent des deſſeins en perſpective, des développemens Géométraux, & des détails curieux des autres monumens qui ſe remarquent dans la Vûe générale de la première Planche, tels que des Frontiſpices, des Arcs, des Temples particuliers, des Tombeaux, & autres fragmens rendus avec la même exactitude que ce qui précéde, & dont la diverſité des ornemens & la variété des compoſitions ſont également précieuſes, quoique l'on reconnoiſſe dans la plûpart un goût peut-être moins eſtimable ; ce qui fait croire, avec l'Editeur de ce Recueil, que ces édifices ont été élevés dans différens ſiècles, ſous divers regnes, & par des mains plus ou moins habiles. Toutes ces Planches ſont

accompagnées de déſcriptions, d'obſervations & d'explications alphabétiques d'un ſtyle convenable à l'Art ; ce qui rend encore ce travail recommandable. Il eſt à obſerver que l'Editeur, quoiqu'Anglois, n'a écrit qu'en François : hommage aſſez flatteur pour nôtre Langue. Des Connoiſſeurs m'ont dit qu'il ſeroit à deſirer qu'on trouvât un peu plus de goût dans les Vûes générales & dans les ornemens de la plus grande partie des Planches d'Architecture, qui d'ailleurs ſont d'une très-belle exécution.

Cet ouvrage intéreſſe les amateurs de l'Antiquité & tous les Artiſtes. On ne ſauroit trop recommander à ces derniers l'étude de ce Recueil & l'examen des Deſſeins, dont la plûpart des profils ſont excellens, les ornemens d'un bon choix & diſtribués avec art, les formes belles en général, & toutes tracées avec une exactitude qui mérite les plus grands éloges.

Il n'y a perſonne, pour peu qu'il ait d'ame & de goût, qui ne ſe ſente émû à l'aſpect de ces merveilles de l'Antiquité, & qui ne ſoit pénétré d'eſtime & de reconnoiſſance pour d'illuſtres Voyageurs, qui, conduits par le ſeul amour

amour des Arts & du bien public, ont volontairement consacré leur loisir, leurs veilles, leur santé, leurs richesses, à nous procurer tant de chefs-d'œuvres, & à les transmettre à la Postérité. M. *Dawkins* a droit sur-tout à la gratitude de notre âge & des siècles à venir. Ce généreux Anglois ne s'est pas borné à vouloir que tout fût fait avec la plus grande exactitude, à prendre lui-même presque toutes les mesures qu'on trouve dans cet ouvrage : sensible au seul intérêt des Arts & de leur avancement, il a abandonné à M. *Wood* tout le profit qui pourra revenir de cette entreprise.

On demandera sans doute comment les ruines de PALMYRE ont pu se conserver jusqu'à présent. M. *Wood* satisfait à cette question, en nous apprenant qu'il y a peu d'habitans dans le pays pour les gâter ou les détruire ; que le climat en est sec, & qu'étant éloignées des autres Villes, on n'a pu en employer les matériaux à d'autres usages. Elles peuvent maintenant braver plus sûrement encore les injures du Temps, de l'Ignorance & de la Barbarie. Ce Recueil est un monument durable de la gloire de PALMYRE & de LONDRES. Je suis, &c.

A Paris ce 6 Mars 1754.

LETTRE IX.

Grammaire Générale & Raisonnée.

LEs Gens de Lettres qui sont lettrés ne seront point embarrassés, Monsieur, à la première inspection de ce petit Volume, imprimé depuis peu chez *Prault* fils, l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf. Mais les Lecteurs non instruits, & qui veulent l'être, seront assez étonnés en ouvrant ce Livre. Ils trouveront d'abord une Préface dont le style est presque gothique, & tout de suite la *Grammaire*, en deux Parties, divisées par Chapitres, avec des Remarques à la fin de quelques Chapitres. Qu'en auroit-il coûté à M. *Duclos*, Historiographe de France, de l'Académie Françoise & de celle des Belles-Lettres, éditeur & commentateur de cet ouvrage, de donner un *Avertissement* où il eût appris au Public que cette Grammaire admirable a été faite il y a près de cent ans; qu'elle est de l'invention du grand *Arnaud*, & (du moins pour la plus grande partie) de la composition de *Dom Lançelot*, ce docte Religieux Bénédictin,

retiré à Port-Royal, relégué dans la ſuite à Quimperlé en Baſſe-Bretagne, où il mourut en 1695 : le même à qui nous ſommes redevables des excellentes méthodes pour apprendre les Langues Grecque & Latine, & de beaucoup d'autres bons Livres qu'on attribue à Mrs de Port-Royal ; que la *Grammaire Générale* étoit devenue extrêmement rare ; qu'on a cru devoir la réimprimer, en y ajoûtant des remarques nouvelles, faites depuis ſur notre Langue ; & que la Préface qu'on lit à la tête eſt celle de *Dom Lancelot* lui-même ? Ce peu de lignes eût d'abord mis le Lecteur au fait de ce qu'on lui préſentoit.

J'étois occupé, Monſieur, à examiner le travail de M. *Duclos*, lorſque j'ai reçu une Lettre anonyme, qui contient quelques obſervations à ce ſujet. Je vais d'abord vous la communiquer ; je vous ferai part enſuite de mes propres réflexions.

« Je viens de lire, Monſieur, les Remarques de M. *Duclos* ſur *la Grammaire Générale & Raiſonnée*. Elles m'ont paru dignes & des ſçavans Auteurs qui les ont occaſionnées, & de celui qui les a faites. On y trouve

» fondus les cinq ou ſix meilleurs ou-
» vrages de notre Langue ſur cette ma-
» tière ; ſavoir, les diſſertations de l'Ab-
» bé *de Dangeau*, le projet pour réfor-
» mer l'orthographe de toutes les Lan-
» gues de l'Europe par l'Abbé *de Saint-*
» *Pierre*, l'Art de parler, par l'Abbé *Gi-*
» *rard*, les Remarques ſur les ſons de la
» Langue, par M. *Boindin*, la Pré-
» face de la Grammaire Latine, par M.
» *du Marſais* *, les Réfléxions ſur *la Ma-*
» *nière d'enſeigner* de feu M. *Rollin*, par
» le même, & l'*Encyclopédie*, pour la
» partie Grammaticale, par le même. Si
» M. *Duclos* écrit d'après les Auteurs que
» je viens de citer, c'eſt qu'ils ſont venus
» avant lui. Le bon uſage eſt un ; la ma-
» nière de penſer, en fait de Langues, eſt
» fondée ſur le bon uſage ; elle eſt donc
» une auſſi ; & dès qu'elle a été employée,
» il ne reſte d'autre parti que celui du

* M. *du Marſais*, l'un des plus habiles Grammairiens qu'il y ait jamais eu, annonça en 1730 une *Nouvelle Méthode d'apprendre le Latin*. Il n'en fit imprimer alors que la *Préface* écrite en François, & pleine de vûes nouvelles & philoſophiques. Cette Préface, où ſe trouvent auſſi les Réfléxions judicieuſes ſur la Méthode d'enſeigner la Langue Latine, ſelon M. *Rollin*, dans ſon Livre *de la Manière d'enſeigner & d'étudier les Belles-Lettres*, ſe vendit publiquement & eut beaucoup de ſuccès. La Méthode Latine de M. *du Marſais* ne parut point ; on m'a dit qu'elle étoit actuellement ſous Preſſe.

» silence ou celui de répéter, pour ne » point s'éloigner de la vérité, en voulant » donner des idées neuves. Nous répé- » tons tous; les uns ſervilement, les au- » tres comme M. *Duclos*, en travaillant » de génie; c'eſt-à-dire, en ajoûtant des » idées acceſſoires à l'idée principale » qu'ils mettent dans tout ſon jour, & » qu'ils s'approprient ſouvent ainſi.

» Mes obſervations ſur les Remarques » de notre Académicien ſe bornent à un » petit nombre. Je les écris comme elles » me ſont venues, ſans ſuivre l'ordre de » ces Remarques, en l'intervertiſſant mê- » me. Elles ſont de deux eſpèces; les unes » ont pour objet le fond, les autres la » forme; & il n'entre dans mes objec- » tions aucune ſorte de partialité. L'Au- » teur, dont je diſcute légérement le tra- » vail, avoit toute mon eſtime avant » cette dernière production, qui l'a en- » core augmentée. Mais j'ai des doutes, » & je cherche à les éclaircir : *Amicus* » *Ariſtoteles, magis amica veritas.*

» M. *Duclos* prétend que l'*y* ou l'*ï tre-* » *ma* dans *Ayeul* eſt une pure conſone. » & que l'*i* dans *oui* eſt voyelle. L'*ï trema* » eſt une conſone mouillée foible dans » *Aïeul*, parce que l'*ï trema* dans ce mot

» & dans d'autres ſemblables, ne ſe pro-
» nonce que moyennant la voyelle qui
» le précède, ajoûte M. *Duclos* d'après
» M. *Boindin*. La nature des conſones,
» à la vérité, eſt de ne pouvoir ſe pro-
» noncer qu'avec des voyelles; mais ſi
» dans le mot *Aïeul* l'*ï trema* eſt conſone,
» pourquoi l'*i* ne ſeroit-il pas conſone
» dans le mot *oui*, puiſque cet *i* ſe pro-
» nonce auſſi moyennant & avec la voyel-
» le *ou* qui le précède ? Dans le mot
» *Aïeul*, la première ſyllabe *Aï* ſemble
» porter à l'oreille le ſon de l'*a* & celui
» de l'*i*, ne peut-on pas l'appeller con-
» ſéquemment une Diphthongue ? Et
» dans ce cas, l'*ï trema* ne demeure-t-il
» pas dans ſon premier état de voyelle ?
» Au reſte, dans cette première ſyllabe
» d'*Aïeul*, l'Abbé *Dangeau*, le P. *Buffier*,
» mon oreille & toutes les oreilles que
» j'ai conſultées, trouvent le ſon de l'*a*
» & celui de l'*i*, & n'ont jamais pu trou-
» ver le ſon de l'*a* & un ſon quelconque
» de *ll*, comme s'il y avoit *Ailleul*. «

» Les Adverbes ne ſont point des Par-
» ticules, quoiqu'il y ait des Particules
» qui ſont des Adverbes; ce ſont les ter-
» mes de M. *Duclos*. La vérité de la ſe-
» conde propoſition ne me paroît pas

» inconteſtable. Je ne crois pas plus aux
» particules adverbes qu'aux particules
» prépoſitions. Ce mot de *particule*, pris
» dans un ſens propre, eſt un diminu-
» tif, & ſignifie une petite partie quelle
» qu'elle ſoit. Enviſagé de cette ma-
» nière, il peut s'adapter à tous les mots
» dans certaines hypothèſes. *Polidore eſt*
» *là & eſt ſans contenance*; preſque tou-
» tes les parties de cette propoſition, par
» exemple, ſont des *particules*, à pren-
» dre le mot de *particule* dans le ſens
» propre: *eſt* eſt une particule verbe; *là*
» une particule adverbe; *et* une parti-
» cule conjonction; *ſans* une particule
» prépoſition. Mais ce mot de *particule*,
» pris dans le ſens figuré, qui eſt celui
» dans lequel le prennent les Grammai-
» riens, eſt un mot, qui, comme ſigne
» de quelque modification de l'ame, fait
» un ſervice particulier, un ſervice dif-
» férent de tous les autres mots. Les der-
» nières ſyllabes de ces mots compoſés,
» *quis-nam*, *ego-met*, *vis-ne*; *celui-ci*,
» *celui-là*, ſont, dans le ſens grammati-
» cal & figuré, des particules enclyti-
» ques, dont les unes ſont appellées ex-
» ornatives, les autres interrogatives, &
» les autres démonſtratives. Ceux qui

» ſouhaitent d'être inſtruits parfaitement » ſur cette matière, doivent conſulter le » Dictionnaire de l'*Encyclopédie*. Ils y » trouveront la Grammaire entre les » mains d'un Philoſophe, qui lui fait » honneur & qui la rend aimable, en la » développant avec autant de profon- » deur que de préciſion & de clarté.

» *Il faut obſerver*, dit M. *Duclos*, *que* » *le gerondif marque toujours une action* » *paſſagère*. Le gerondif n'eſt autre choſe » qu'une terminaiſon du verbe, deſti- » née à exprimer, par la déſinence qui » le caractériſe, une vûe de l'eſprit, » quelle qu'elle ſoit. *Etant* eſt le geron- » dif du verbe *être : étant* marque donc » une action paſſagère, ſelon M. *Du-* » *clos*. Dans cette propoſition, *étant bon* » *il le fera*, je demande quelle eſt l'action » paſſagère marquée par le gerondif *étant*. » Et d'ailleurs les actions marquées par » les autres infléxions du verbe, ne ſont- » elles pas paſſagères ? *Je fais*, *je faiſois*, » *j'ai fait*, ces trois propoſitions ne dé- » notent-elles pas des actions paſſagères ? » Quel eſt l'oppoſé de paſſager ? N'eſt- » ce pas permanent ? Y a-t-il des actions » de cette nature ?

» Le verbe, ſelon la définition de *la*

» *Grammaire Générale*, eſt *un mot dont* » *le principal uſage eſt de ſignifier l'affir-* » *mation* ; c'eſt-à-dire, que par le verbe » l'eſprit juge, décide, affirme ſur les » choſes qu'il conçoit. Selon M. l'Abbé » *Girard*, le verbe eſt un mot qui mar- » que l'événement & l'action ; c'eſt-à- » dire, que celui qui vous parle, vous » dit, par le verbe qu'il employe, que » telle choſe arrive, eſt arrivée, ou arri- » vera. Avant que d'expliquer la nature » du gerondif, M. *Duclos* n'auroit-il pas » dû opiner pour ou contre ces deux au- » torités, ou les combattre toutes deux » par de bonnes raiſons, & établir une » définition claire du verbe ſur les ruines » du verbe *affirmation* & du verbe *action*, » ou tâcher de les concilier ?

» L'Auteur dit dans un autre endroit » de cet ouvrage : *Tout adjectif n'étant* » *que la qualité d'un ſubſtantif, & tout* » *verbe n'exprimant qu'une manière d'être* : » n'eſt-ce pas confondre l'adjectif avec » le verbe, en comprenant l'un & l'au- » tre ſous la même définition, puiſque » *qualité* & *manière d'être* ſont la même » choſe ? D'ailleurs, M. *Duclos* n'a pas » pris garde qu'il définiſſoit le verbe au- » trement qu'il ne l'avoit déja fait, en

» disant que le gerondif ou le verbe » marquoit toujours une action. De plus, » ni l'une ni l'autre de ces définitions » n'est exacte. J'en donnerai un exemple: » *J'existe* : il y a dans cette proposition » un verbe ; c'est *existe* : Or quelle action » ce verbe marque-t-il ? Ou quelle est » la manière d'être qu'il dénote ?

» A l'égard du Supin, si nous en voulons reconnoître en François, dit M. » *Duclos*, je crois que c'est le participe » passif indéclinable, joint à l'auxiliaire » *avoir*. Est-il bien décidé que le participe, joint à l'auxiliaire *avoir*, soit *passif* ? Je croirois volontiers le contraire. » Le participe, joint à l'auxiliaire *avoir*, » marque souvent une action transitive, » aussi positivement qu'elle est marquée » par la terminaison du verbe qui se » passe d'auxiliaire. *Je frappe la terre*; *j'ai* » *frappé la terre* : ces deux propositions » énoncent deux actions transitives de la » même espèce. *La terre* est l'objet qui les » reçoit, *je* le sujet qui les exerce, *frappe* » & *ai frappé*, les mots qui les énoncent. » La seule chose qui les distingue, c'est » que *frappe* marque l'action au coin » d'un rapport de simultanéité avec le » mouvement de la parole, & *ai frappé*

» désigne un rapport d'antériorité dans » l'action. *Frappé* peut se prendre activement & passivement, selon qu'il est » précédé de l'auxiliaire *être* ou *avoir*, & » que le sujet de la proposition est agent » ou patient. *J'ai frappé*, *je suis frappé* : » le *frappé* de la première proposition » se prend dans le sens actif, parce qu'il » est précédé de l'auxiliaire *ai* & de *je*, » terme d'où part l'action énoncée par » *ai frappé*. Le *frappé* de la seconde proposition se prend dans le sens passif, » parce qu'il est précédé de l'auxiliaire » *suis* & de *je*, terme où se rend l'action » exprimée par *suis frappé*, & objet que » l'action constitue en souffrance.

» M. *Duclos* établit que l'accent circonflexe, après avoir fait monter la » voix d'une quinte, la faisoit descendre » d'une autre quinte sur la même syllabe, & conclut que la syllabe se prononce deux fois. La conséquence est-» elle juste ? La même émission de voix, » par le moyen d'une tenue, ne peut-» elle pas suffire aux deux quintes ? Dans » *pâte*, par exemple, où il y a un accent » circonflexe, le son de l'*â* n'est-il pas » continué en montant & en descendant ? » Entend-on deux fois le son de cette

» voyelle ; c'eſt le même & unique ſon.
» Les Auteurs de *la Grammaire Géné-*
» *rale* déſireroient que, pour apprendre
» plus facilement notre Langue aux en-
» fans, on ne leur nommât les conſones,
» que par leur ſon naturel, en y ajoû-
» tant l'*e* muet, qui eſt néceſſaire pour
» les prononcer : par exemple, qu'on
» donnât pour nom à *b* ce qu'on pro-
» nonce dans la dernière ſyllabe de *tom-*
» *be* ; & qu'ainſi on dît *be*, *de*, *ſe*, *te*, &c.
» au lieu qu'on leur fait dire, *bé*, *dé*, *ſé*,
» *té*, &c. Tout ce Chapitre eſt *exélent*,
» dit M. *Duclos*, & ne ſouffre ni *exeption*
» ni replique. Je dis de la Remarque ce
» qu'elle dit du Chapitre. Elle eſt *excel-*
» *lente* & ne ſouffre point d'exception,
» à moins que ce ne ſoit du côté de l'or-
» thographe des mots *exélent* & *exeption*.
» Je crois que la lettre double *es*, figurée
» par *x*, eſt de la première ſyllabe dans
» les deux mots ; & que la ſeconde ſyl-
» labe commence par *c* : *Ecſ-cel-lent*,
» *ecſ-cep-ſi-on*, comme dans le Latin,
» *ex-cep-ti-o*, *ex-cel-lens*. L'Auteur écrit
» encore l'*ortografe des fames*. Son inten-
» tention, en écrivant ainſi, eſt d'iden-
» tifier l'orthographe des yeux & celle
» des oreilles. Le projet eſt beau dans la

» théorie ; mais eſt-il poſſible dans l'exé-
» cution ? La lettre *s* du mot *fames* ne ſe
» prononce point ; elle ne devroit donc
» point s'écrire ; & ſi on ne l'écrit pas, à
» quelle marque reconnoîtra-t-on que
» *fame* eſt au plurier ?

» Voici quelques façons de parler em-
» ployées par M. *Duclos*, & qui ne me pa-
» roiſſent pas correctes. *Wallis ne jugeoit*
» *les ſons que d'oreille.* L'exactitude ne
» demanderoit-elle pas qu'on dît : *ne*
» *jugeoit les ſons que par l'oreille* ; comme,
» pour parler exactement, il faut dire,
» *je ne juge les couleurs que par les yeux*,
» & non *d'yeux*.... Le participe actif,
» autrement *dit en ant* ; il falloit dire,
» *terminé en ant*.... *Ceux qui doivent leur*
» *conſidération aux ténèbres qui envelop-*
» *pent leur nullité & augmentent leur vo-*
» *lume impoſant, craignent de produire*
» *leurs myſtères à la lumière*, &c. Cette
» phraſe eſt peut-être trop recherchée.
» Elle renferme une combinaiſon de ter-
» mes, que *Deſpréaux* auroit traitée de
» précieux & de clinquant. Telles ſont,
» Monſieur, les négligences légères que
» j'ai cru appercevoir en parcourant avec
» rapidité les Remarques de M. *Du-*
» *clos*, d'ailleurs pleines de vûes Phi-

» loſophiques, & dignes encore une » fois du texte admirable dont elles » ſont le commentaire. J'ai l'honneur » d'être, &c. »

L'Auteur de cette Lettre auroit fait plaiſir au Lecteur d'indiquer particuliérement ce que M. *Duclos* a emprunté des Grammairiens qui l'ont précédé, & qu'il a négligé de citer. Le ſyſtème de la multiplicité des Voyelles & des Conſones appartient à M. *Boindin*; il eſt vrai qu'il n'étoit pas difficile de renchérir ſur les idées de *Ramus*, de l'Abbé *de Dangeau* & de Mrs. de Port-Royal. Je vais en deux mots, Monſieur, vous mettre au fait de ce ſyſtème. L'on ne compte ordinairement que cinq Voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Mais comme chacune de ces Voyelles peut être brève ou longue, & que d'ailleurs les ſons ſimples ſont différens, ſelon les diverſes ouvertures de la bouche, les Auteurs de la *Grammaire Générale* ont ajouté cinq Voyelles aux cinq précédentes. Prenez bien garde que pour cela il ne faut s'arrêter qu'aux ſons ſimples, & nullement aux caractères inventés pour exprimer ces ſons. Ces dix Voyelles ſont *a*, *é*, *é*, *i*, *o*, *ó*, *eu*, *ou*, *u*, *e* muet. En voici des exemples: aime,

tête, bonté, ici, hotte, hôte, jeune, ſou, vertu, tombe. M. *Duclos*, d'après M. *Boindin*, ajoute ſept autres Voyelles à ces dix; ſçavoir, quatre nazales, *an*, *en*, *on*, *eun*, un *â* circonfléxe, un *eû* circonfléxe, & un *è* ouvert bref: les mots ſuivans déſignent ces ſept Voyelles: b*an*, bi*en*, b*on*, br*un*, pâte, jeûne, tete. M. *Duclos* dit avec raiſon qu'on pourroit compter un cinquième *e*, tel que le ſecond *e* dans préfère, & le premier dans ſuccède. Mais n'étant pas, dit-il, auſſi ſenſible que les autres *e*, il ne ſeroit pas généralement admis: pour moi je le trouve extrêmement ſenſible. Ainſi, à ce compte, nous aurions dix-huit Voyelles; mais remarquez, Monſieur, qu'elles ne ſont toutes que des modifications des cinq principales. M. *Duclos* augmente ainſi le nombre des Conſones, & en trouve vingt-deux; ſi l'on y ajoute l'aſpiration *h*, il y en aura vingt-trois, qui, jointes aux dix-huit Voyelles, feront quarante-un ſons ſimples dans notre Langue.

Le principe lumineux du *rapport d'identité* & du *rapport de détermination* que M. *Duclos* établit avec beaucoup de netteté, eſt une découverte heureuſe de M. *du Marſais*; elle ſe trouve dans ſa

Préface de la Méthode Latine, laquelle *Préface*, comme on l'a dit, a été imprimée & répandue dans le Public en 1730. Voici les paroles de M. *du Marsais* : « Il eſt néceſſaire d'obſerver qu'il » y a entre nos idées un rapport d'iden» dité & un rapport de détermination ; » par exemple, j'ai l'idée d'une *Table*, » & j'ai l'idée abſtraite de *Quarré* ; quand » je penſe que ma *Table* eſt *Quarrée*, » j'applique l'idée de *Quarré* à la *Table* ; » je juge qu'elle eſt telle. Il y a un rap» port d'identité entre *Table* & *Quarrée*, » & voilà le fondement de la concor» dance. L'Adjectif s'accorde en genre, » en nombre & en cas avec ſon Subſtan» tif, parce qu'ils ne forment enſemble » qu'un même tout, ou plutôt qu'un » même objet. *Dieu a créé le Monde. Le* » *Monde* détermine ce que je dis que » Dieu a créé. *Le Monde* n'a point de » rapport d'identité avec *Dieu*, ni avec » *a créé* ; mais il a un rapport de déter» mination avec ce dernier mot ; il le » détermine, & fait conclure ce que je » dis que Dieu a créé. Le rapport de dé» termination que les mots ſe donnent » les uns aux autres dans le diſcours, eſt » le fondement du régime. C'eſt uni-

„ quement de ces principes que je tire „ toutes les règles de la Syntaxe néceſ- „ ſaire ; c'eſt-à-dire, de cette Syntaxe „ qui eſt établie dans une Langue, pour „ marquer les différens rapports de con- „ cordance ou de regime que les mots „ ont entre eux, ſelon la liaiſon des „ idées qu'ils expriment. » M. *Duclos*, ſans dire un ſeul mot de M. *du Marſais*, établit les mêmes règles. « Toutes les „ loix de la Syntaxe, tous les rapports „ des mots peuvent ſe rappeller à deux, „ le rapport d'identité, & le rapport „ de détermination. Tout adjectif n'é- „ tant que la qualité d'un Subſtantif, & „ tout Verbe n'exprimant qu'une ma- „ nière d'être, ils ont l'un & l'autre avec „ le Subſtantif un rapport d'identité. „ L'Adjectif doit donc s'accorder avec „ ſon Subſtantif en genre, en nombre, & „ en cas (dans les Langues qui ont des „ cas) & le Verbe doit s'y accorder en „ nombre & en perſonne. . . . Le rap- „ port d'identité eſt le fondement de la „ concordance du genre, du nombre, „ &c. Le rapport de détermination eſt le „ fondement du régime.»

A l'égard du plan pour rendre la Langue écrite l'image fidèle de la Langue

parlée, renouvellé de l'Abbé *de St-Pierre*, je ſuis étonné de voir encore un Académicien François faire tous ſes efforts pour avilir & pour corrompre notre Langue. Car tel ſeroit l'effet de la prétendue réforme qu'on voudroit introduire dans notre orthographe. Nous deſcendons en partie, par rapport au langage, des Grecs & des Romains. Notre origine eſt aſſez belle pour la conſerver. On apporte pour raiſon que l'on faciliteroit aux Etrangers l'étude de notre Idiome ; je penſe au contraire qu'on la leur rendroit plus épineuſe. Ces Etrangers, pour la plûpart, ſçavent le Latin, quelques uns même le Grec. Quelles facilités ces deux Langues ne leur donnent-elles pas pour apprendre la nôtre, qui en eſt dérivée ? Changez notre orthographe, faites diſparoître nos étymologies, vous les privez d'un ſecours néceſſaire pour l'intelligence de nos mots. Mais je ſuppoſe qu'ils ne ſçachent ni Grec ni Latin, je crois que les Langues s'apprennent plus rapidement & plus ſolidement par les yeux que par les oreilles. Si l'on écrivoit comme on prononce, il en réſulteroit une confuſion, un cahos, qu'il ſeroit preſqu'impoſſible

de débrouiller. Un exemple rendra ſenſible ce que je dis ici : *Tan*, *Tant*, *Tend*, *Temps* ; ſelon M. *Duclos*, il faudroit écrire tout cela par *Tan*. Or je demande s'il ne ſeroit pas plus difficile de faire comprendre à un Etranger que ce ſeul mot *Tan* a quatre ſignifications différentes, que de lui montrer par l'orthographe, & de lui faire voir par les yeux, que ces quatre mots qui ſe prononcent de même à la vérité, mais qui ſont écrits différemment, ont auſſi quatre ſignifications différentes. Après qu'on les lui aura expliqués, toutes les fois qu'il les rencontrera en liſant, il ſe rappellera ſur le champ leurs différentes ſignifications. Je pourrois apporter une foule d'exemples pareils : je citerai encore celui-ci : *Tu*, *Tût*, *Tue* ; *tu* fais cela ; il ſe *tût* ; il ſe *tue* ; écrivez ces mots par *Tu* comme on les prononce, & uſez-en ainſi par rapport à tous les mots, vous défigurez, vous bouleverſez entièrement notre Idiome : il n'y a plus ni déclinaiſon, ni conjugaiſon, ni analogie, ni conſtruction : vous faites un jargon barbare d'une Langue polie & ſoumiſe à des règles certaines.

D'ailleurs, ſi l'on établit qu'il faut

écrire comme l'on parle, toutes les Provinces du Royaume écriront autrement qu'on n'écrira à Paris, puiſqu'elles parlent autrement. Ainſi l'on n'entendra rien aux Livres imprimés dans les Pays étrangers & dans les Provinces. C'eſt déja un aſſez grand inconvénient que la prononciation ne ſoit pas uniforme; pourquoi vouloir y ajouter celui de mille orthographes différentes? N'eſt-il pas plus raiſonnable de s'en tenir à celle qui eſt établie depuis ſi long-tems, & qui eſt conſignée dans le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe, que nous ſommes convenus de prendre pour guide à cet égard?

M. *Duclos* ne s'eſt pas contenté de rappeller les vains ſonges de l'Abbé *de Saint-Pierre*; il a donné l'exemple, en affectant dans ſes *Remarques* l'orthographe ſingulière qu'il voudroit mettre en vogue. Mais comme cette orthographe n'a aucun principe, ni même n'en peut avoir, il arrive ſouvent que l'Auteur orthographie d'une manière tout-à-fait oppoſée à ſes vûes, & que ſa pratique dément ſa théorie; par exemple, il écrit toujours *Roi*, comme nous l'écrivons; cependant, dans ſon ſyſtème, il devroit écrire

Roi, puiſqu'il eſt certain que c'eſt le ſon de l'*a* qu'on entend, & non celui de l'*i*. Il y a mille mots pareils, ſur leſquels je l'ai trouvé en défaut.

M. *Duclos* voudroit que l'on marquât d'un accent perpendiculaire les ſons ouverts brefs ; ce qui n'a lieu que pour des *e* tels que dans *pére*, *mére*, *frére*, &c. L'idée de cet accent perpendiculaire ſe trouve dans la *Méthode* de *de Launay*, imprimée en 1741, pag. 50. Il ſe plaint, comme M. *Duclos*, que notre orthographe n'a pas aſſez d'accens pour exprimer les différens ſons des *e*. « Car il y en » a, dit-il, qui ſe prononcent d'une » voix un peu plus ouverte que ceux » marqués de l'accent aigu, & pas tout-» à-fait tant que ceux marqués de l'ac-» cent grave. Ainſi on devroit créer un » accent perpendiculaire, pour expri-» mer les ſons mitigés ou mitoyens. »

Un reproche aſſez juſte qu'on fait à M. *Duclos*, c'eſt d'avoir laiſſé dans le texte de la *Grammaire générale* des fautes évidentes contre la langue ; il auroit dû les corriger, du moins dans de petites Notes au bas des Pages. On auroit même ſouhaité que, dans les *Remarques*, il eût relevé certaines idées de ſes Auteurs qui

manquent de juſteſſe, & ſur leſquelles il a gliſſé. Mrs. de Port-Royal, par exemple, prétendent que *des* eſt le Plurier d'*un*; ce qui m'a paru aſſez difficile à concevoir. *Des*, mis avant les Subſtantifs, comme *des hommes*, *des animaux*, ou *de*, quand l'Adjectif précède le Subſtantif, comme *de beaux lits*, *de bons livres*, ne ſont mis là que pour *quelques*. J'aimerois autant dire, & peut-être dirois-je mieux, que *deux*, *trois*, *quatre*, &c. ſont le Plurier d'*un*.

La plûpart des irrégularités des Langues viennent de ce qu'on a voulu éviter la cacophonie; & à ce ſujet Mrs. de Port-Royal rapportent cette parole d'un Ancien : *Impetratum eſt à RATIONE ut peccare ſuavitatis cauſâ liceret.* M. *Duclos* a laiſſé ſubſiſter la fauſſeté dont cette citation eſt défigurée. Elle eſt tirée de l'*Orateur* de *Ciceron*, Chapitre 47; & il y a dans l'original : *Impetratum eſt à conſuetudine ut peccare ſuavitatis cauſâ liceret. L'Uſage veut qu'il ſoit permis de pécher à cauſe du plaiſir qui en revient.* Il eſt ſingulier que Mrs. de Port-Royal ayent ſubſtitué *ratione* à *conſuetudine*. La raiſon & la coutume ſont pourtant deux choſes bien différentes.

J'aurois encore, Monſieur, pluſieurs remarques à faire ſur celles de M. *Duclos.* Mais je crains de m'être déja trop arrêté ſur ces diſcuſſions grammaticales, dont l'utilité eſt achetée par un peu de ſéchereſſe. Je penſe au reſte comme l'Auteur de la Lettre que j'ai inſérée ; & malgré les fautes qu'on peut reprendre dans l'ouvrage de notre Académicien, les vûes nouvelles qu'il y a ſemées & qui ſont à lui, font honneur à la juſteſſe & à la ſagacité de ſon eſprit. Son Livre, indépendamment du texte, eſt un très-bon Livre, dont on ne peut ſe paſſer, ſi l'on eſt jaloux de ſçavoir ſa Langue autrement que par une aveugle routine.

Traduction des Statuts de la Faculté de Médecine de Paris.

M. Michel *Bermingham*, Chirurgien Juré, né à Londres, & naturaliſé François, vient de donner au Public une *Traduction des Statuts des Docteurs Regens de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris.* Cette verſion dont je ne vois pas trop l'utilité, eſt ſuivie d'une notice du *Collége de Médecine de Londres.* L'Auteur nous apprend une anecdote curieuſe ; c'eſt que les Maladies Véné-

riennes étant devenues fort communes en Angleterre, ſous le regne d'Eliſabeth, » cette bonne Reine, craignant que ſes » loyaux ſujets ne reçuſſent quelque » dommage, en ſe faiſant laver & ma- » nier le viſage par les mains de ceux » qui ſont accoutumés de ſe ſervir de Mer- » cure, défendit aux Chirurgiens de » raſer. Le Cardinal *Coſcia*, ajoute M. » *Bermingham*, vint trouver le Pape » *Benoît XIII* & lui avoua qu'il avoit » gagné le mal François pour s'être eſſuyé » les mains avec une ſerviette dont s'é- » toit ſervi une perſonne entichée de ce » mal. Le bon *Benoît XIII* engageoit » tout le monde à prendre garde de tom- » ber dans le même cas, & ne man- » quoit pas d'en donner pour exemple » le Cardinal *Coſcia*. Ce fut pour préve- » nir ſemblable accident qu'*Eliſabeth*, » Reine d'Angleterre, défendit aux » Chirurgiens de pratiquer la Barberie, » & aux Barbiers d'exercer la Chirur- » gie. » Immédiatement après ces mots on trouve cette *illumination ſoudaine* : *QUELS BEAUX ENFANS NE SEROIENT PAS ISSUS DU MARIAGE DE CETTE PRINCESSE AVEC SIXTE-QUINT !* Je ſuis, &c.

A Paris ce 8 *Mars* 1754.

LETTRE

*De M. FRÉRON à M. le Chevalier de C*** de l'Académie de Nancy.*

VOus me marquez, Monſieur, que vous êtes très-étonné que le ſieur *Ducheſne*, Libraire, vous ait envoyé un nouveau Cahier de mes LETTRES SUR QUELQUES ÉCRITS DE CE TEMPS, cotté N°. 63, après que je vous avois écrit moi-même que je diſcontinuois cet Ouvrage Périodique, & que je m'arrêtois au dernier Ordinaire N°. 62 ; c'eſt-à-dire, aux deux premiers Cahiers, ou aux cent-quarante-quatre premières Pages du Tome Treizième. J'ai tenu parole, Monſieur ; mais le Libraire *Ducheſne*, pour des raiſons que vous pénétrez aiſément, n'a pas jugé à propos que ſon Treiziéme Volume reſtât imparfait : il le fait achever par une autre main. Ainſi, Monſieur, je n'ai, ni n'aurai la moindre part à la continuation des trois Cahiers qu'il doit donner pour completter ce Treizième Volume. Ce n'eſt pas pour déprimer le travail de celui qui s'en eſt chargé, ni dans la vûe de nuire à mon ancien Libraire, que je fais ce deſaveu ; c'eſt

uniquement pour que l'on ne m'attribue pas ce qui n'eſt ni ne ſera de moi, & que les gens de Lettres qui ſeront bien ou mal traités dans ces trois Ordinaires, ne me ſçachent ni bon ni mauvais gré des éloges ou des critiques qui s'y trouveront.

Il étoit au reſte aſſez inutile qu'on achevât ce Treiziéme Volume. Ces ſortes d'Ouvrages ne ſont pas du nombre de ceux qui demandent néceſſairement une ſuite ; chaque Cahier, chaque Lettre, chaque Article même, étant en quelque ſorte un petit Ouvrage complet. Il n'y avoit donc aucun inconvénient (ſi ce n'eſt pour le Libraire) que mes LETTRES SUR QUELQUES ÉCRITS DE CE TEMPS reſtaſſent dans l'état où je les avois laiſſées. Les perſonnes qui les prenoient auroient fait relier les deux Cahiers excédans à la fin du Douziéme Tome, ou au commencement du premier Volume de l'ANNÉE LITTÉRAIRE, qui eſt la ſuite immédiate du Cahier 62 de mes LETTRES, & qui ſe diſtribue régulièrement tous les dix jours chez LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

D'ailleurs l'Auteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE a annoncé dans l'*Avertiſſement* de ſon premier Cahier, qu'il commen-

soit précisément où j'en étois resté, & qu'il parleroit même de quelques Livres dont je n'avois pas achevé de rendre compte ; moyennant quoi les trois Ordinaires que *Ducheſne* fait faire deviennent absolument inutiles pour le Public, par la raiſon que l'Auteur de l'Année Littéraire & le Continuateur de mes Lettres ſe rencontreront néceſſairement, & ſeront dans le cas de parler des mêmes Ouvrages.

Voilà, Monſieur, l'explication de l'embarras où vous vous êtes trouvé en recevant à la fois & l'Année Littéraire annoncée comme la ſuite de mes Lettres, & le Cahier 65 de ces mêmes Lettres, que vous croyiez & que je croyois moi-même interrompues.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, FRÉRON.

A Paris ce 9 Mars 1754.

P. S. Je viens de parcourir ce Cahier 63 de *Ducheſne*, & j'ai été aſſez ſurpris d'y trouver un Article d'*Abdéker* que vous lirez à peu de choſes près dans le troiſième Cahier de l'Année Littér-

RAILE. Il faut encore vous expliquer ce double emploi. Lorſque je rompis avec le Sieur *Ducheſne*, ce petit Article étoit déja imprimé. J'allai chez l'Imprimeur, & ne voulant pas que cet Article eût lieu, je le priai de rompre la Planche. Il me promit de le faire; mais l'Ouvrier qu'il chargea de ſes ordres à cet égard, aima mieux obéir au Sieur *Ducheſne* qui demanda que l'on conſervât cet Article. On m'aſſura cependant le lendemain à l'Imprimerie que la Planche étoit rompue. Dans cette confiance l'Auteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE en a fait uſage, & l'a inſéré tel que je l'avois fait, & non tel qu'il ſe trouve dans le Cahier 63 de *Ducheſne*. On y a fait quelques petits changemens au commencement & à la fin, qui ne ſont nullement de moi. Je vous demande mille pardons, Monſieur, de vous entretenir de ces petites miſères; mais vous avez voulu ſçavoir la vérité, je vous l'ai dite. En un mot, je ne reconnois pour vraie ſuite de mon dernier Cahier 62. que L'ANNÉE LITTÉRAIRE; quoique le Sieur *Ducheſne* diſe à tout le monde à Paris & écrive dans toutes les Provinces que c'eſt moi qui achève ſon Treizième Volume.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Hiſtoire de Jeanne Darc.

UNe jeune Villageoiſe ſans expérience quitte la maiſon de ſon père, vient à la Cour, commande les Armées, bat les Anglois,& ſauve la France : voilà, Monſieur, ce qu'il y a de très-certain dans l'hiſtoire de la fameuſe *Pucelle d'Orleans*. Mais cette fille étoit-elle ſuſcitée de Dieu pour maintenir *Charles VII* ſur le Trône? Ou bien ne fit-elle que ſe prêter à une intrigue de Courtiſans qui la jugèrent propre à jouer le rôle d'inſpirée, pour relever le courage abbatu des François & tirer le Roi de ſon aſſoupiſſement? C'eſt un problême qu'on ſe flatte de réſoudre dans un Livre nouveau, dont voici le titre ſéraphique: *Hiſtoire de Jeanne Darc, Vierge, Héroïne & Martyre d'Etat, ſuſcitée par la Provi-*

dence pour rétablir la Monarchie Françoise, tirée des procès & autres pièces originales du temps, par *M. l'Abbé Langlet du Fresnoy*.

Cet ouvrage est divisé en deux Parties; la première renferme les actions de la *Pucelle* & le procès de sa condamnation. La seconde contient en substance ce qui s'est passé après sa mort pour sa justification. On en promet une troisième, qui comprendra les privilèges accordés à la Paroisse où elle est née, & la généalogie de Mrs. *du Lys*, descendans des frères de cette Héroïne.

Peu de personnes ignorent les traits principaux de la vie de *Jeanne Darc*. On sçait qu'elle étoit d'auprès de Vaucouleur en Lorraine, & qu'elle prit le nom de *Pucelle d'Orleans*, pour avoir délivré cette Ville assiégée par les Anglois. Elle n'avoit, dit-on, que dix-huit ans lorsqu'on la présenta à *Charles VII*. Elle dit à ce Prince que Dieu l'avoit choisie pour le conduire à Rheims, & le faire sacrer dans cette Ville, après qu'elle auroit obligé les Anglois à lever le siège d'Orleans. C'étoit à cela uniquement que se bornoit sa mission; & elle demandoit à être renvoyée dans son pays aussi-tôt

qu'elle auroit rempli ces deux objets. Vous jugez bien, Monsieur, que cette fille dut trouver bien des oppositions dans le Conseil du Roi. La première chose qu'on crut devoir faire pour s'assûrer de la vérité de sa mission, fut de sçavoir si elle étoit *Pucelle*, comme elle le disoit. La Reine de Sicile, belle-mère du Roi, la fit examiner en [redacted] présence par des Sages-Femmes. Il fut décidé qu'elle étoit Vierge; & quoiqu'âgée de dix-huit ans, elle n'étoit point sujette aux incommodités ordinaires de son sexe. Mais on prétend que ce qui détermina le Roi à lui donner toute sa confiance, ce fut une révélation qu'elle eut des plus secrettes pensées de ce Prince. *Charles VII* ne put voir sans admiration que cette fille lui rapportât des choses qu'il croyoit n'être connues que de lui seul. Dès-lors il ne douta plus qu'elle ne fût inspirée. Mais, pour n'avoir rien à se reprocher, il fit tenir une assemblée de Prélats, ausquels on proposa les questions suivantes: S'il convenoit à la Majesté Divine de se mêler de la conduite d'un Royaume; s'il n'étoit pas de la dignité de Dieu d'employer des Anges plutôt que des hommes, pour opérer ses

merveilles ; s'il convenoit à la Providence de confier à des filles ce qui, dans la règle, doit être exécuté par des hommes ? La réponse des Prélats fut favorable à *Jeanne Darc* ; mais le Roi voulut encore sçavoir l'avis de son Parlement. La *Pucelle* fut envoyée à Poitiers pour être interrogée. Le Parlement moins aisé à persuader regarda comme autant de folies toutes les réponses de cette fille. Il finit par lui demander un miracle pour confirmer la vérité de ses paroles. Elle répondit que Dieu ne l'avoit pas envoyée pour faire des miracles à Poitiers ; mais qu'elle donneroit à Orleans & à Rheims des signes certains de sa mission. Elle ajouta qu'avant sept ans Paris se soumettroit à l'obéissance du Roi, & que les Anglois seroient entièrement chassés du Royaume.

Après bien des interrogatoires, le premier avis prévalut ; on confia à la *Pucelle* le commandement de l'Armée, & elle marcha droit à Orleans pour en faire lever le siège. Vous sçavez, Monsieur, toute la suite des actions éclatantes de cette jeune Héroïne ; je supprime ce détail trop connu, & j'arrive au temps où elle fut prise au siège de Compiegne.

Les Parisiens n'en eurent pas plutôt appris la nouvelle, qu'ils en témoignèrent leur joye par des feux d'artifices, & par un *Te Deum* qu'ils firent chanter dans l'Eglise de Notre-Dame. Les Prédicateurs publièrent partout que *Jeanne Darc* étoit une Sorcière; & l'Université de Paris présenta une Requête, dans laquelle on l'accusoit du même crime. L'Evêque de Beauvais, qu'on sçavoit être extrêmement attaché au Roi d'Angleterre, fut chargé de lui faire son procès. Le trait suivant vous fera voir ce qu'on devoit attendre d'un pareil Juge. Cet Evêque avoit envoyé un Bourgeois de Rouen dans le pays de la *Pucelle*, pour faire des informations sur la vie de cette fille. Ce Bourgeois n'en rapporta que des témoignages avantageux. L'Evêque en fut si irrité, qu'il l'accabla d'injures, & ne lui paya pas autrement les frais de son voyage.

Vous êtes sans doute curieux de sçavoir les différentes questions qu'on fit à notre Héroïne pendant l'instruction de son procès. On lui demanda d'abord si elle avoit vû quelque Ange sur la tête de son Roi, & si ce Prince avoit eu des révélations? Elle répondit qu'elle n'avoit

rien à dire là-dessus, & qu'on n'avoit qu'à envoyer au Roi lui-même pour en être informé. Les Juges lui demandèrent si les Saintes qui lui apparoissoient avoient des cheveux? *Cela est bon à sçavoir*, leur dit-elle par une espèce de raillerie: & comme on lui fit la même question par rapport à Saint *Michel*, elle répondit sur le même ton: *pourquoi les y auroit-on coupés?* Mais, demandoient encore ces Juges indécens, cet Archange étoit-il nud? *Pensez-vous*, dit-elle, *que notre Seigneur n'aye de quoi le vêtir?* On la questionna ensuite sur le langage de Sainte *Marguerite*, sçavoir si elle parloit Anglois? *Comment parleroit-elle Anglois*, dit-elle, *vû qu'elle n'est pas du parti Anglois?* C'est par de semblables questions qu'on cherchoit à l'embarrasser; mais elle répondoit à tout avec autant de simplicité que de prudence. Plusieurs l'interrogeoient en même-temps, pour lui faire perdre le fil de ses réponses. Comme c'étoient des Moines qui la tourmentoient le plus, elle ne put s'empêcher de leur dire: *Beaux Frères, faites l'un après l'autre.* L'Evêque de Beauvais & quarante six Juges Ecclésiastiques livrés aux Anglois, cherchoient de tous côtés de

faux témoignages pour la perdre ; on alloit jusqu'à falsifier ses réponses, & on supprimoit tout ce qui pouvoit lui être favorable. Elle avoit demandé d'être conduite au Pape, pour lui rendre compte de sa conduite ; l'Evêque ne voulut point qu'il en fût fait mention dans le procès verbal de son interrogatoire. *Jeanne* repartit alors : *Ah, vous écrivez bien ce qui fait contre moi, & ne voulez pas qu'on écrive ce qui fait pour moi* ! Conseillée par un Religieux de s'en rapporter au Concile de Basle, qui se tenoit pour lors, elle demanda ce que c'étoit qu'un Concile ? On lui dit que c'étoit une assemblée de l'Eglise universelle, dans laquelle il n'y avoit pas moins de gens de son parti que de celui des Anglois. Alors cette fille s'écria : *Oh, puisqu'en ce lieu sont aucuns de notre parti, je veux bien me rendre & me soumettre au Concile de Basle* ! L'Evêque de Beauvais se mit en colère, & dit au Religieux qui lui avoit donné ce conseil : *Taisez-vous, de par le Diable.* Quand on eut fini les interrogatoires, on mena la *Pucelle* au Cimetière de l'Abbaye de Saint-Ouen à Rouen, & on la plaça sur un échaffaut en présence de tout le peuple. Un

Prédicateur prononça un ſermon rempli d'horreurs contre elle, & d'injures groſſières contre le Roi *Charles*. Elle eut le courage d'interrompre le Prédicateur, & de lui dire à haute voix : *Révérence gardée, je vous oſe bien dire & jurer ſur peine de ma vie, que mon Roi eſt le plus noble Chrétien de tous les Chrétiens, & qui aime mieux la Foi & l'Egliſe, & n'eſt point tel que vous dites.* On faiſoit un crime à *Jeanne Darc* d'être toujours en habit d'homme ; elle ſe juſtifia, en diſant qu'elle étoit ainſi vétue pour éviter la violence d'un Seigneur Anglois qui la venoit voir dans ſa priſon ; & que ces habits étoient un obſtacle à ſes infames pourſuites.

Malgré la ſageſſe de ſes réponſes & l'innocence de ſa vie, on ne laiſſa pas de la condamner au feu, comme *Sorcière, Devineresſe, Invocatrice des Démons, ſentant mal de la Foi Catholique, ſacrilège, idolâtre, blaſphémant le nom de Dieu & de ſes Saints, déſirant l'effuſion du ſang humain, ayant du tout dépouillé la pudeur de ſon ſexe, ſéduiſant les Princes & les peuples, ayant conſenti qu'on l'adorât, qu'on lui baisât les mains, les vêtemens*, &c. Ce qui vous paroî-

tra ſingulier, Monſieur, c'eſt qu'après un pareil jugement, l'Evêque de Beauvais lui fit accorder les Sacremens de l'Egliſe qu'elle avoit demandés, ſans qu'elle eût avoué aucun des crimes qu'on lui reprochoit. On vint enſuite la prendre pour la mener au Marché Vieux de Rouen, où elle devoit être exécutée. L'Evêque prononça lui-même la ſentence. Dès que la *Pucelle* l'eût entendue, elle ſe mit à genoux, & elle pria le Prêtre qui l'aſſiſtoit de lui procurer une croix. Un Anglois qui étoit préſent en fit une avec un bâton ; *Jeanne* la prit, la baiſa, & la mit dévotement dans ſon ſein : puis jettant les yeux ſur l'Evêque, elle lui dit qu'il étoit la cauſe de ſa mort; qu'il lui avoit promis de la mettre entre les mains de l'Egliſe, & que, loin de tenir ſa promeſſe. il l'avoit inhumainement livrée à ſes plus cruels ennemis. Le Bourreau s'en ſaiſit auſſi-tôt, ſans qu'il intervînt aucune ſentence de la part du Juge ſéculier. Le Bailli de Rouen dit ſeulement au bourreau : *Menez-la, menez la.* Tous les ſpectateurs, même les Anglois, verſoient des larmes. L'Evêque de Beauvais, qui vit pleurer tout le monde, ne put s'empêcher de pleurer lui-même.

Au milieu des flammes on entendit continuellement cette vertueuse fille invoquer le nom de Jesus ; & l'on assure que jamais le Bourreau ne put faire brûler son cœur. Les Anglois le firent jetter dans la riviere avec le reste de ses cendres & de ses ossemens.

Telle fut la fin malheureuse de cette illustre Héroïne. Pendant plus d'un an que dura sa captivité, Charles VII, qu'elle avoit si bien servi, ne se donna aucun mouvement, & ne fit aucune démarche pour la délivrer. Il permit seulement qu'après l'expulsion des Anglois, c'est-à-dire, environ dix ans après la mort de la *Pucelle*, on fît la révision de son procès. C'est dans les Actes manuscrits de cette seconde procédure, que M. l'Abbé *Langlet* a puisé ce qu'il y a de plus curieux dans son Histoire : mais je ne sçais si l'on doit faire plus de fond sur cette derniere procédure que sur la premiére. Les Anglois avoient supposé des crimes à *Jeanne Darc*, parce qu'ils étoient intéressés à la trouver coupable : il étoit pareillement de l'intérêt des François de la croire inspirée ; est-il étonnant qu'on lui ait attribué des miracles ? Il ne faut donc pas plus compter sur le té-

moignage des uns que ſur les dépoſitions des autres. Il eſt toujours incertain que *Jeanne Darc* ait été ſuſcitée de Dieu pour rétablir la Monarchie Françoiſe; plus incertain qu'elle ait eû des révélations, comme il paroît que l'Auteur le croit trop légèrement ſur la foi de ſes manuſcrits. Ainſi le problême que M. l'Abbé *Langlet* s'étoit flatté de réſoudre, eſt encore un problême aux yeux de ceux qui ne ſçavent pas ſe décider. Malgré cela, cet ouvrage eſt extrêmement curieux; il contient de véritables *Anecdotes*. L'Auteur détruit d'une façon victorieuſe la fable adoptée par quelques Ecrivains qui ont crû que la *Pucelle* n'avoit point été brûlée; qu'elle s'étoit même mariée avec un *des Harmoiſes*, Maiſon diſtinguée du Duché de Lorraine. Ce Livre ſe trouve à Paris, chez *Piſſot*, Libraire, Quai de Conti, & chez *Chardon*, fils, rue Saint Jacques.

Introduction à la Révolution des Pays-Bas.

Vous avez vû, Monſieur, dans mille Auteurs communs l'élévation de *Charles-Quint* au Trône impérial, ſon abdication de la Couronne d'Eſpagne en faveur

de ſon fils, le gouvernement de *Philippe II* dans la Flandre Autrichienne, les démarches du Prince d'Orange pour jetter les fondemens d'une révolution, la naiſſance de la République de Hollande, l'établiſſement de la Religion Proteſtante dans les Provinces-Unies, le caractère de *Luther* & de *Calvin*, les ſuites funeſtes de leur Héréſie, la création d'un Stathouder & d'un Grand-Penſionnaire dans la nouvelle République : tout cela vient d'être remis ſous nos yeux dans une *Introduction à la revolution des Pays-Bas, & à l'Hiſtoire des Provinces-Unies, Ouvrage diviſé en quatre Parties*, unies dans trois minces Brochures. Ce Livre n'a donc rien de neuf quant au fond ; mais ſous la plume de certains Auteurs, les choſes les plus communes prennent un air de ſingularité. L'Auteur fait un parallelle des regnes de *Charles-Quint* & de *Philippe II*, qu'il termine ainſi : Sous ce dernier, « Le pere de famille » avoit négligé ſon ménage, l'Artiſan » ſon métier, le Laboureur ſes champs, » le Marchand ſon commerce, le Juriſ- » conſulte l'éclairciſſement des Loix, le » Magiſtrat leur obſervance, le Gentil- » homme ſon honneur, le Prêtre ſon

» ministère ; le Chrétien & le Sujet a-
» voient oublié leur devoir ; toutes les
» professions réduisirent leurs engage-
» mens, & fixèrent leurs obligations à
» s'y ameuter, à s'y soulever, à s'y ré-
» volter ; *toute la manœuvre des âges di-*
» *vers fut de tuer & de brûler.* »

Philippe étoit environné de Ministres sanguinaires « Le Duc d'Albe part, mu-
» ni d'instructions dressées par la haine,
» écrites avec du sang. Sa marche est
» précédée d'instrumens pour les suppli-
» ces. Au bruit de cet attirail, la Na-
» tion Belge en est saisie d'horreur : » & qui ne le seroit pas, en voyant les chaînes, les roues, les gibets & les buchers qui précédoient ce terrible Ministre ? Mais sa sévérité ne fut que le prétexte de la rébellion : l'ambition & l'Hérésie en furent les causes véritables. Le Prince d'Orange aidé des Protestans & de la Noblesse, exécuta ce projet dont il espéroit tirer le plus grand avantage. « Telle a été la con-
» duite des Princes à l'égard des peuples ;
» les passions ont mis à profit l'Hérésie
» Protestante ; la vengeance dans les
» Pays-Bas, la haine contre la Maison
» d'Autriche en Allemagne, l'orgueil en
» Suède, l'amour en Angleterre, l'am-

» bition dans le Dannemarck, le liber-
» tinage à Genêve, l'excès du vin dans
» la Suisse, l'intérêt dans chaque Etat,
» ont fait gloire d'humilier Rome & le
» Clergé....

C'est ainsi que le dévot Introducteur rompt le fil de sa narration, pour faire de vives sorties contre les Hérétiques. Tantôt il les compare à une troupe « de » criminels de Lèze-Majesté, qui au-» roient passé de la Belgique en Espagne, » qui seroient entrés dans le Palais de » Madrid, qui auroient renversé le Trône » Royal, mis en pièces le Dais & le Pa-» villon, *balafré* à coups de poignards le » portrait du Roi *Philippe*; qui auroient » ramassé le tout, l'auroient réduit en » cendres, & qui auroient mis le feu au » Palais. » Tantôt, avec sa délicatesse ordinaire, il appelle les Protestans Voleurs, Brigands, Scélérats, qui s'agitent & déclarent la guerre au Ciel; &c.

Au milieu de cette licence effrenée, l'Auteur présente aux Fidèles qui le liront un spectacle bien frappant. « La » Postérité Catholique ne cessera d'ad-» mirer la résolution des Dames d'Am-» sterdam. Ferventes dans leurs prières, » un vacarme dans l'Eglise leur fait ou-

» vrir les yeux ; elles voyent la fureur » peinte ſur le viſage des hommes pervers, qui courent vers l'Autel armés » de hâches, la main levée pour abbattre le » tabernacle où réſident les Saints Myſtères. A cet aſpect, le zéle donne aux » Dames de la vigueur ; elles volent dans » le Sanctuaire, écartent les prophanes, » les chaſſent, & livrent au public les » hommes méchans, qu'une réſolution » courageuſe avoit déſarmés. »

Mais cet exemple de fermeté & de zéle ne fut pas capable d'arrêter les progrès de l'Héréſie. Elle trouva un puiſſant appui dans de jeunes & aimables Etrangéres, que des Gentilhommes Flamands avoient malheureuſement épouſées. « Ces » Demoiſelles Allemandes & Françoiſes » inſinuérent après leur mariage aux familles Belges le deſir de tranſmettre » aux enfans l'amour des nouveautés. » Les filles Belges Proteſtantes, mariées » à des Catholiques, l'inſpirérent aux » époux. *De tout temps la femme trompée a ſéduit le foible mari.* »

Ce n'eſt que par rapport à la Religion que notre pieux Auteur condamne le gouvernement des Hollandois ; ce point excepté, il s'en déclare l'admirateur

& le panégyriſte. Je finis par un ſeul trait qui réunit tout ce qu'il en a dit de plus flatteur dans le cours de l'ouvrage. « Les Belges, tels que les Abeilles » qui n'enlèvent des fleurs que le ſuc le » plus moëlleux, adoptent ce qui caractériſe les Républiques anciennes & » modernes. Ils s'approprient l'accord » des Suiſſes dans le maintien des droits » de chaque Canton, l'adreſſe des Génois dans la manœuvre du combat ſur » mer, l'attention des Vénitiens à ſoutenir la gloire de leur République, le » ſecret du Sénat Romain, le goût de » Carthage pour le commerce, la règle » des Grecs pour ne point ſouffrir de » maître. » Si je voulois, ſur le même plan, vous tracer le caractère de cet ouvrage, je vous dirois, Monſieur, que l'Auteur ne prend des Hiſtoriens anciens & modernes, que les défauts qu'on leur reproche. Il s'eſt approprié de l'un la négligence & l'inégalité du ſtyle, de l'autre la lâcheté & la peſanteur de la narration, de celui-ci les digreſſions ennuyeuſes, de celui-là les réflexions triviales, de quelques-uns les conſtructions louches, de quelques autres les expreſſions baſſes ou impropres. &c.

Dictionnaire Etymologique des Termes d'Architecture.

Le goût de notre siècle pour les Dictionnaires portatifs a fait naître à M. *Gaſtelier*, Profeſſeur en Mathématiques, l'idée de ce *Dictionnaire Etymologique des Termes d'Architecture & autres Termes qui y ont rapport; ſuivi de l'explication des Pierres précieuſes, & leurs Etymologies.* C'eſt un très-petit Volume in-12, qui n'a pas même 300 Pages, imprimé chez *Sebaſtien Jorry*, Quai des Auguſtins. Ce qui m'a donné la curioſité de le parcourir, c'eſt qu'à l'ouverture du Livre, j'ai vû qu'il étoit dédié *à Monſieur le Chevalier de Mouhy*, à qui l'Auteur adreſſe ces paroles obligeantes : *Votre goût pour les Arts Libéraux, & l'accueil que vous faites à ceux qui les cultivent, vous attirent l'hommage que je vous rends.*

Cet ouvrage a été puiſé dans ce que nous connoiſſons de meilleur en ce genre; ſçavoir, *Félibien*, *Cordemoy*, *Daviler*, *le Dictionnaire des Arts.* C'eſt un abrégé très-ſuccinct; ce qui le rend en effet plus portatif & moins diſpendieux, mais auſſi beaucoup moins utile : conſidération

qui auroit dû engager M. *Gaſtelier* à l'étendre au moins juſqu'à deux Volumes; encore n'auroit-il pas épuiſé la matière. Alors ce travail ſe ſeroit trouvé véritablement inſtructif, pourvû qu'on eût pris ſoin d'accompagner ces Etymologies de définitions intéreſſantes, capables de piquer la curioſité du Lecteur, & de lui inſpirer le deſir d'approfondir la connoiſſance de l'Architecture; ce que l'ouvrage aride que je vous annonce ne ſçauroit produire. *Daviler* & *Cordemoy* ont évité cet écueil. Mais je n'ai rien lû de plus intelligible & de plus ſatisfaiſant à cet égard, que ce que M. *Blondel* nous a donné juſqu'à préſent dans les trois premiers Volumes de l'*Encyclopédie*.

On compte environ ſix mille termes propres à l'Architecture, qui compoſent l'Idiome de l'Art & celui du Métier. Car il eſt certain que dans bien des occaſions, le langage de l'Artiſte n'eſt pas celui de l'Artiſan: diſtinction qui n'eſt pas indifférente, & qui néanmoins manque abſolument dans le Dictionnaire de M. *Gaſtelier*; quoiqu'il ſemble qu'un Livre portatif tel que celui-ci l'exigeât. Peut-être même qu'un petit

ouvrage de cette espèce, fait avec soin, contribueroit plus que tout autre à éclaircir ceux qui exercent les Arts Méchaniques; ce genre de lecture coûtant peu à l'esprit, & n'exigeant pas un travail continu, qu'il ne faut pas espérer d'Ouvriers presque toujours occupés.

Les 6000 Termes d'Architecture ne se trouvent pas assurément dans ce *Dictionnaire Etymologique.* L'Auteur est bien éloigné de ce compte. Ce qui m'a paru fort étrange, c'est qu'il ne définisse pas même ce que c'est qu'*Architecture*: cet article est totalement omis, ainsi que la plus grande partie des termes de l'Art, tels que *Bienséance*, *Convenance*, *Distribution*, *Ordonnance*, *Proportion*, *Goût*, &c. La partie de la *Décoration* & celle de la *Construction* (objets capitaux dans un tel ouvrage) n'y sont rapportés que par de simples Etymologies, lorsqu'ils auroient dû y être traités avec une sorte d'étendue pour faire connoître l'importance de leur application dans l'*Architecture.* La plupart des Termes qui concernent le Métier, y sont aussi oubliés; tels que *Maçonnerie*, *Charpenterie*, *Menuiserie*, *Serrurerie*, *Marbrerie*, &c. Mais en revanche on y trouve les mots *Epita-*

phe, *Abreuvoir*, *Acier*, *Etable*, *Ardoiſe*, *Boſquet*, *Boucherie*, *Bucher*, *Cable*, *Caillou*, *Chancellerie*, *Chapitre*, *Chateau*, *Corvée*, *Cour*, *Jardin*, *Couvent*, & mille autres qui ne ſont pas aſſûrément des *Termes d'Architecture*; ce ſont des noms de quelques ouvrages d'Architecture ou de choſes relatives à cet Art, & qui n'en ſont pas des *Termes* proprement dits. Mais outre que M. *Gaſtelier* a omis le plus grand nombre des vrais *Termes*, il a totalement oublié les définitions beaucoup plus néceſſaires que des Etymologies aſſez inutiles aux Artiſtes, & très-indifférentes en général pour ceux qui ne ſont pas du Métier.

Je ne vois pas trop pourquoi l'Auteur a joint à ce Dictionnaire une *explication des Pierres précieuſes*, avec l'Etymologie de chacune, & je ne ſçais ſi vous goûterez la raiſon qu'il en donne; c'eſt que *l'on s'en ſert*, dit-il, *pour décorer quelques parties dans les édifices ſacrés*. On ſe ſert auſſi de beaux ornemens pour les Autels & pour l'habillement des Miniſtres de l'Egliſe. Ainſi l'Auteur auroit dû nous donner une deſcription des étoffes riches & rares. Dailleurs nous avons des Temples magnifiques où il n'y a point de Pierres précieuſes.

M. *Gaſtelier* a donné un *Supplément au Dictionnaire Etymologique des Termes d'Architecture.* Mais ce *Supplément*, pour qu'il fût bon, devroit être plus gros que le Livre même, & il ne contient que 17 Pages. Il eſt ſuivi d'un Catalogue intitulé : *Livres néceſſaires aux Architectes.* Qui ne croiroit, ſur ce titre, qu'un Artiſte qui voudroit ſe former une Bibliothéque, n'y trouvât de quoi ſe ſatisfaire ? Point du tout : on ne voit dans ce Catalogue que la copie preſqu'entière de celui qui a été donné gratuitement par *Jombert.* Mais ce Libraire n'induit perſonne en erreur ; il avertit ſeulement qu'on trouve chez lui tous les Livres de cet Art, ſans prétendre qu'ils ſoient tous néceſſaires à un Architecte ; comme en effet ils ne le ſont pas. Il me ſemble que lorſqu'un homme du Métier annonce des Livres comme utiles & même *néceſſaires*, il ſeroit important qu'il ajoutât les raiſons de leur utilité, de leur *néceſſité*, & dans quel point de vûe on doit les acquérir. Au reſte, dans la plûpart des articles que contient ce *Dictionnaire Etymologique*, l'Auteur mérite des éloges par rapport à ſon attention à citer les plus célèbres ouvrages qu'il a ſéchement compilés.

Eclairciſſement abrégé ſur la maladie d'une Fille de St. Geoſmes.

On a vû dans tous les temps, Monſieur, des filles *Hyſtériques*, c'eſt-à-dire, incommodées par quelque dérangement dans les parties propres à leur ſexe, imaginer différens ſtratagêmes pour ſéduire les eſprits crédules, pour ſe donner en ſpectacle, & s'attirer de la conſidération ou des aumônes. Le Diocèſe de Langres en fournit un exemple tout récent. La fille d'un Tireur de Pierres au Village de *Saint-Geoſmes*, près de Langres, après avoir été long-temps tourmentée d'accidens, particulièrement de coliques *hyſtériques*, ſentit tout d'un coup en 1747 une pierre dans la veſſie, dont elle fut délivrée par l'opération; mais elle ne fut point guérie de l'étrange diſpoſition qui ſe manifeſtoit en elle; car depuis on a été obligé de réïtérer juſqu'à douze fois l'extraction des pierres; ce n'eſt pas tout; cette fille en a rendu une prodigieuſe quantité par la voye des urines, même par la bouche; & cette biſarre fécondité, ou plutôt ce manège, dure depuis huit ans.

M. l'Evêque de Langres, auſſi bon

Citoyen que bon Pasteur, se transporta lui-même à *Saint-Geosmes* pour voir la malade : il la détermina par ses exhortations à se soumettre à l'extraction de la première pierre, quelle ne vouloit pas qu'on lui ôtât : il a pourvû depuis à sa subsistance ; & plein de zèle pour le bien public, il a desiré que cette maladie singulière fût examinée, ou du moins constatée. Il écrivit à ce sujet à M. *Morand*, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur d'Anatomie & de l'Art des Accouchemens pour les Sages-femmes, &c. fils du célèbre Chirurgien de ce nom. M. *Morand* fit part de cette Lettre à la Faculté, qui le nomma Commissaire avec Mrs. *Malouin* & *Guettard*, tous deux de l'Académie des Sciences, pour observer de près la Malade, qu'on devoit faire venir à Paris. Mais deux nouvelles extractions faites le 13 & le 16 Juin de l'année dernière différèrent son voyage. On envoya à M. *Morand* tout ce qu'on put ramasser des pierres qu'on avoit tirées à cette fille ; ces pierres se trouvèrent minérales. On annonça cette preuve de faux à M. l'Evêque de Langres, qui jaloux de détromper tout son

Diocèſe, invita M. *Morand* à ſe tranſporter ſur les lieux, afin que d'après ſes informations la Faculté pût prononcer authentiquement.

La miſſion étoit délicate pour M. *Morand*; car cette fille a une averſion décidée pour les Médecins & les Chirurgiens. Malgré cela il partit, & il réuſſit à découvrir la ſupercherie. De retour à Paris, il a fait voir à la Faculté beaucoup de ces pierres en queſtion; il y a joint des mémoires, des interrogatoires, des procès verbaux qu'il a eu ſoin de faire dreſſer dans toutes les formes. Sur ſon rapport & ſur celui des deux autres Commiſſaires, MM. *Malouin* & *Guettard*, la Faculté a jugé, 1°. que les pierres qui lui ont été préſentées, comme étant ſorties du corps de cette fille, ne ſont point de la nature de celles qui ſe forment dans le corps humain; que quelques-unes de ces pierres examinées Chimiquement ont donné à la vérité des ſignes d'Alkali-fœtide; mais qu'elles n'en ont donné que dans leur ſuperficie la plus extérieure, parce que vraiſemblablement elles avoient été miſes dans de l'excrément humain pour en impoſer. 2°. Que ces pierres ſont abſolument de nature

ture minérale, & que quelques-unes paroiſſent même avoir été expoſées au feu, & avoir reçu différens degrès de calcination. 3°. Qu'il eſt très-poſſible que cette fille ait contracté ſucceſſivement & par gradation la facilité, ou d'avaler leſdites pierres pour les vomir enſuite, ou de ſe les introduire dans la veſſie, pour les faire ôter par l'opération.

J'ai tiré ces particularités, Monſieur, d'une Feuille in-4°, qui eſt une Lettre de M. *Morand* lui-même, dans laquelle il rend compte à un ami de l'objet & du ſuccès de ſon voyage. Sa Lettre eſt ſuivie du Jugement de la Faculté. Cette Feuille a été exprès imprimée à Langres, & répandue dans ce Diocèſe, afin d'y détruire le préjugé général où l'on étoit ſur le compte de la fille de *Saint-Geoſmes*. Ce petit écrit de M. *Morand* eſt très-ſatisfaiſant. Cependant il nous annonce une *Hiſtoire circonſtanciée de cette maladie*. Il me ſemble qu'il en a dit aſſez, & pour les Membres de la Faculté, & pour ceux qui ne le ſont pas.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12 Mars 1754.

LETTRE XI.

Suite des Brochures ſur la Muſique Françoiſe.

VOus entendez dire ſouvent, Monſieur, que les caractères ſont épuiſés au Théâtre ; que toutes les couleurs ont été employées par nos grands Maîtres, & qu'il ne nous reſte que quelques nuances à ſaiſir. Ce langage ne ſeroit-il point dicté par notre amour propre, intéreſſé à couvrir d'une excuſe notre ſtérilité ? Car, pour ne parler ici que de la Comédie, dont la carrière eſt plus vaſte à la vérité que celle de la Tragédie, combien d'Originaux ſont échappés aux pinceaux immortels des *Molières*, des *Regnards* & des *Deſtouches* ? Que de ſujets nouveaux ne pourroit-on pas mettre ſur la Scène ? En voici un, par exemple, qui, je crois, n'a pas encore été traité : c'eſt la fureur de faire du bruit dans le monde, d'occuper les autres de ſon exiſtence & de ſon individu. Il ne s'agiroit pas de peindre un homme qui aimât la véritable gloire & qui la cherchât ; ce deſir légitime n'eſt point ſuſceptible de

ridicule. Il faudroit repréſenter un être ſingulier, comme il y en a mille, qui ne ſe ſouciât d'autre choſe, ſinon qu'on parlât toujours de lui, en bien ou en mal, cela lui ſeroit indifférent. Pourvû que ſon nom devînt célèbre, qu'il ſe vît le ſujet des Converſations, des Brochures, des Vaudevilles du Temps, il ſeroit au comble de ſes vœux. Je m'imagine, Monſieur, qu'un tel Perſonnage ſeroit extrêmement théâtral. Il s'éloigneroit exprès des opinions reçues; il heurteroit de front les mœurs, les uſages; il feroit des raiſonnemens & des actions plus abſurdes les uns que les autres. Un de ſes amis, qui ne connoîtroit point encore ſa manie, viendroit lui dire avec douleur qu'il eſt la fable de tout Paris; qu'il eſt en butte aux traits de l'Epigramme & de la Satyre; qu'il paroît tel écrit, où l'on démontre qu'il n'a pas l'ombre de ſens commun. Notre Héros, à cette nouvelle, ſeroit tranſporté de joye; il embraſſeroit celui qui ſeroit venu la lui annoncer; il diſtribueroit lui-même des copies des Chanſons faites contre lui; &, s'il ſçavoit la Muſique, il les noteroit, afin de leur donner plus de vogue; &c.

Si tel eſt le caractère de M. *Rouſſeau* de Genève, ſon ſort eſt digne d'envie ; il a tout lieu d'être content de nous & de lui ; & peu d'hommes ſont en droit de ſe vanter d'aver fait plus de ſenſation dans le Public. L'émotion commence malheureuſement à s'appaiſer ; & je crains que ce calme ne ſoit funeſte à la ſanté de notre Philoſophe, dont le tempéramment a ſans doute beſoin de ces agitations extraordinaires, de ces rumeurs générales, que, par régime, il excite de temps en temps. Je ſuis ſûr que nous aurions le malheur de le perdre, ſi l'on ceſſoit de faire mention de lui. Il me ſçaura donc gré de ſuſpendre de quelques jours ſon heure fatale. Quelques Lecteurs, raſſaſiés de cette querelle, & qui n'aiment point à voir toujours le même Acteur ſur la ſcène, ne m'auront peut-être pas la même obligation. Mais je réclame ici la bonté de leur cœur, leur humanité, leur commiſération. Il s'agit de conſerver la vie à un Citoyen, de Genève à la vérité : Eh, qu'importe ? Tous les hommes ne ſont-ils pas nos frères ? D'ailleurs, la République des Lettres a, comme les Etats Politiques, ſes révolutions, ſes conju-

rations, ſes ſujets ambitieux qui aſpirent à la tyrannie; & je crois devoir m'attacher ſur-tout à conſacrer dans mes Annales ces conſpirations ſecrettes, ces combats ſanglans, ces guerres étrangères & inteſtines. C'eſt ſans contredit la partie la plus intéreſſante d'une Hiſtoire Littéraire, ainſi que de toute autre.

Juſtification de la Muſique Françoiſe.

M. *de Morand*, dont nous avons trois Volumes de Pièces de Théâtre & d'Œuvres diverſes, n'a pu retenir ſa tranquillité à la vûe du précipice où le Génevois vouloit plonger notre Muſique. Il a volé au ſecours de cette *Françoiſe charmante*, comme il l'appelle, & l'a arrachée des mains de ſon ennemi. Son Ecrit eſt un des premiers qui ait paru, & j'y ai trouvé le germe de tout ce qui a été dit depuis. Il eſt intitulé : *Juſtification de la Muſique Françoiſe contre la querelle qui lui a été faite par un Allemand & un Allobroge; adreſſée par elle-même au Coin de la Reine, le jour qu'avec Titon & l'Aurore elle s'eſt remiſe en poſſeſſion de ſon Théâtre.* C'eſt donc LA MUSIQUE FRANÇOISE qui plaide pour elle même dans

cette Brochure, & qui adreſſe au Public ſon Apologie. Cette fiction n'a pas été du goût de tout le monde, & bien des gens auroient mieux aimé que l'Auteur eût parlé en ſon nom. Mais pluſieurs raiſons, ſelon moi, juſtifient M. *de Morand*. 1°. Il a toujours cultivé la Poëſie, & l'on ſçait que les Poëtes ſont accoutumés à perſonnifier tous les êtres. 2°. Comme il n'avoit point envie d'épargner M. *Rouſſeau*, non plus que ſes Adhérans, il ne pouvoit imaginer de meilleur expédient, que de mettre ſes expreſſions fortes dans la bouche d'une femme irritée; tout ce qu'elle peut dire eſt excuſable : *Notumque furens quid fœmina poſſit*. 3°. Il faut conſidérer que c'eſt ici un Plaidoyer, & que les Avocats, dans la chaleur de l'action, ne ménagent pas toujours leurs parties adverſes.

L'Auteur n'entreprend pas de raſſembler toutes les raiſons favorables à la Muſique Françoiſe, ou capables de détruire les faux raiſonnemens de M. *Rouſſeau*. Comme il n'y a pas une phraſe dans ſa Lettre qui ne ſoit ſuſceptible de diſcuſſion & de replique, il faudroit ſortir du privilège de la Brochure, & empiéter

ſur les droits de l'*in-folio*. Ce ſeroit d'ailleurs oublier le principe & le bon mot d'un Poëte célèbre cité par M. *de Morand*, c'eſt qu'*on ne tue pas les inſectes à coups de canon*. On ſe borne à faire voir que M. *Rouſſeau* eſt d'une audace effrénée dans ſa Satyre, & que de plus il eſt plagiaire. Ces deux objets m'ont paru très-bien remplis. Pour ne parler que du ſecond, qui eſt le plus intéreſſant, l'Auteur rapporte ſur-tout beaucoup de paſſages du Livre de l'*Eſprit des Beaux Arts* par M. *Eſtève*, & l'on voit évidemment que M. *Rouſſeau* n'a dit que ce que cet Auteur avoit déja dit avant lui avec plus de ſageſſe & de modération, en avouant même que les *Concetti Muſicaux* des Italiens ne détruiront jamais le caractère diſtinctif de notre Muſique, qui eſt la force & la vérité de l'expreſſion : avantage qu'elle a toujours eu ſur ſa rivale.

M. *de Morand* joint de bonnes raiſons & des notes curieuſes à ce qu'il emprunte de M. *Eſtève*. Il nous apprend, par exemple, que c'eſt un Allemand appellé M. *Grimm* qui a commencé la querelle ; que le premier manifeſte de la déclaration de guerre contre le bon goût

a été ſa *Lettre ſur Omphale*, & le ſecond, *le petit Prophête de Boehmiſchbroda*. M. *Grimm*, dit-il, avoit fait en ſon Pays pluſieurs Tragédies, une entr'autres où l'on voyoit ce beau dénoûment : un Prince qui n'a pas la force de tuer un Tyran, dont il veut ſe défaire, lui jette ſon poignard, en lui diſant qu'un Monſtre tel que lui n'eſt pas digne de mourir de ſa main. Le Tyran ſe baiſſe pour ramaſſer le poignard, & le Prince tire bien-vîte une corde de ſa poche, la paſſe au coû de ſon ennemi, & l'étrangle.

« Eſt-ce le Ciel, s'écrie M. *de Morand*, » qui a ſuſcité un Prophête de ces Ré- » gions Hybernoiſes ? Le Dieu du Goût, » à l'exemple du Dieu des Chrétiens, » voudroit-il, pour établir ſon culte, ſe » ſervir des moyens les plus foibles & » des bouches les plus ignorantes ? » Je me crois obligé de juſtifier ici M. *Grimm*. On m'a aſſûré qu'il ne connoiſſoit pas plus la Muſique Italienne que la Françoiſe, & que dans le fond il ſe ſoucioit tout auſſi peu de l'une que de l'autre ; que ſon projet étoit d'établir dans cette Capitale un Opera purement Italien, & ſon ambition d'être l'Entrepreneur de ce Spectacle ; que c'étoit-là l'unique mo-

tif raisonnable qui l'engageoit à dire & à écrire tant de mal de notre Musique, & tant de bien de l'Italienne.

M. *de Morand* nous fait part d'une autre Anecdote qui regarde M. *Rousseau* lui-même ; c'est qu'il a jadis composé les paroles & la Musique d'un Ballet intitulé, *les Muses* ; qu'il le présenta il y a quelques années à l'Opera ; mais que M. *Rameau*, dans une répétition particulière, ne le jugea pas seulement digne d'être répété au Magasin. Voilà sans doute la source de l'antipathie bien fondée de M. *Rousseau* contre la Musique Françoise & contre le premier Musicien de l'Europe.

Arrêt du Conseil d'Etat d'Apollon.

Il étoit naturel que M. *Travenol*, Violon de l'Opera, prît sa défense & celle de ses Confrères personnellement offensés de ce que M. *Rousseau* a dit de l'Orchestre de ce Spectacle. Il a donc fait paroître cette petite Brochure : *Arrêt du Conseil d'Etat d'Apollon, rendu en faveur de l'Orchestre de l'Opera, contre le nommé J. J. Rousseau, Copiste de Musique, Auteur du* DEVIN DE VILLAGE.

& de l'Ecrit intitulé LETTRE SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE, &c. Cette qualification de *Copiſte de Muſique* m'a fait faire une réflexion qui, je crois, eſt échappée à tout le monde. Il eſt certain que la profeſſion de M. *Rouſſeau* eſt de copier de la Muſique; & ce Métier n'a rien de deshonnête. Mais, comme il ne copie pas toujours de la Muſique Italienne, & que plus de gens au contraire lui demandent de la Muſique Françoiſe, parce que le mauvais goût eſt plus commun que le bon, quel ſupplice n'eſt-ce pas pour lui que de copier une Muſique auſſi platte, auſſi mauſſade, que de *rouler* continuellement *ſur le pavé ce corps dur & anguleux*? Il éprouve le tourment de *Siſyphe*: c'eſt comme ſi j'étois condamné à copier ſans ceſſe les Tragédies de M***.

L'*Arrêt* eſt en vers, qui ne ſont guères dignes du *Conſeil d'Etat d'Apollon*. Je les croirois plutôt de quelque petite Juriſdiction ſubalterne des frontières du Parnaſſe. La dureté phyſique & morale y domine; quelquefois même la meſure ne s'y trouve pas. Ils ſont accompagnés de *Remarques*, où il y a quelque eſprit. L'Auteur fait une mauvaiſe chicane à

M. *Rouſſeau* ſur le genre du mot *Orcheſtre*; il prétend qu'il eſt féminin, & que le Génevois a eu tort de le faire maſculin. Il eſt des deux genres; il y a des exemples de l'un & de l'autre dans de bons Auteurs. On entend par *Orcheſtre* & le lieu où l'on place la ſymphonie & les Symphoniſtes eux-mêmes. Ne pourroit-on pas, dans le premier cas, le faire féminin, & dans le ſecond maſculin? C'eſt une idée que je propoſe.

M. *Travenol* dit aſſez plaiſamment qu'il faut regarder ſa Brochure *comme un coup d'Archet qu'un Violon de l'Opera a voulu en paſſant donner à M. Rouſſeau ſur les doigts.* Ce *coup d'Archet* eſt un furieux coup de Maillet.

Examen de la Lettre de M. Rouſſeau ſur la Muſique Françoiſe.

Défiez-vous, Monſieur, de cet *Examen, dans lequel on expoſe le plan d'une bonne Muſique propre à notre Langue.* En accordant à la Langue Italienne la préférence ſur la nôtre, on ſe déclare contre nous; on ne combat le Génevois que pour lui donner gain de cauſe preſque à chaque inſtant. Soyez perſuadé que

les Bouffoniſtes ont dicté cet ouvrage pour corriger l'aigreur de la Lettre de M. *Rouſſeau*; mais ils n'ont point eu l'habileté de le critiquer d'une manière ſatisfaiſante pour le goût François. Du reſte, M. *Baton*, le jeune, Maître de Vielle, Auteur de cette Brochure, parle peut-être très-bien *Harmonie*, *Mélodie*, *Accompagnemens*, *Chant*, &c; mais les trois quarts du temps on n'entend du tout point ce qu'il veut dire. J'oſe l'aſſûrer, Monſieur, ſur la foi d'un très-grand Muſicien que j'ai conſulté. C'eſt ce qui me fait craindre que nous ne voyions jamais rien de raiſonnable & de ſatisfaiſant ſur la Muſique. Preſque tous ceux qui ſçavent écrire l'ignorent, & tous ceux qui la poſſédent ne ſçavent pas écrire; il faudroit un Auteur qui joignît à un profond ſçavoir l'art de s'exprimer avec clarté, & à la portée du plus grand nombre; ce qui n'eſt point encore arrivé. L'homme d'eſprit effleure la matière ſans l'approfondir, & l'homme ſçavant ne ſe fait point entendre. Ainſi des difficultés preſque inſurmontables rendront toujours inacceſſible cet Art, qui d'ailleurs n'eſt fait que pour être jugé par les oreilles & ſenti

par l'ame. Auſſi tous ceux qui en ont raiſonné d'après le Goût, en ont peut-être mieux parlé que ceux qui ſe ſont perdus & qui ont égaré leurs Lecteurs dans des routes ſcientifiques. Si, à l'occaſion des Tableaux expoſés au dernier Salon, on n'avoit fait que des diſſertations ſur les Couleurs, quel fruit les grands Peintres, qui en ſçavent plus que tout ce qu'on peut dire là-deſſus, & le Public lui-même qui n'y auroit rien compris, en auroient-ils retiré ? Le juge naturel de tous les Arts agréables eſt le Sentiment éclairé ; c'eſt à ce Tribunal que les Artiſtes eux-mêmes ſoumettent leurs ouvrages.

J'ai dit, Monſieur, que l'Auteur de l'*Examen* donnoit preſque toujours raiſon à ſon adverſaire. En effet, le réſultat de ſon écrit, c'eſt que nous n'avons pas une bonne Muſique ; mais il veut bien nous accorder que nous pouvons en avoir une bonne : voilà toute la différence que j'ai trouvée entre lui & M. *Rouſſeau*, qui veut abſolument nous prouver l'impoſſibilité phyſique de chanter jamais dans notre Langue. A l'égard de la critique du Monologue d'*Armide*, l'Auteur de cette Brochure la trouve

juſte *à la rigueur*. Je vous envoye ſimplement une réfléxion ſur le premier vers; elle m'a été fournie par l'habile Muſicien dont je vous ai parlé. *Enfin, il eſt en ma puiſſance* : il trouve que ce mot *enfin* (*ſi mi*) rendu par la dominante du ton, ſans que la Baſſe ſorte de ſa place, eſt d'une vérité, d'une élégance admirable, & prépare la ſuite du Chant, comme le mot *enfin* annonce la ſuite du vers. Si la Baſſe deſcendoit d'un ton, elle ſeroit bonne; mais elle rendroit un accord de ſixte qui ne conviendroit pas ſi parfaitement à la ſituation d'*Armide*. *Il eſt en ma puiſſance* (*ſi mi mi ſol mi mi*) remarquez la ſuite de l'accord parfait, ſans que la Baſſe procède par aucun intervalle; cela veut dire en Muſique, *je le tiens, il ne peut m'échapper*. Il y a autant de génie à *Lully* d'avoir fait tenir un *mi* à la Baſſe, qu'il y en a d'avoir fait toutes les notes d'*Armide* dans l'accord parfait de *mi*. Faites encore attention que la fin du vers eſt un ſens fini, & que la phraſe du Chant eſt toujours ſur la tonique. On pourroit commenter ainſi tout ce beau Monologue; ce qui deviendroit un ouvrage très-long, ſur-tout pour un Compoſiteur qui

faire mieux faire un bon ouvrage en Muſique, que de perdre ſon temps à écrire pour des gens prévenus : *aures habent & non audient.*

Lettre d'un Sage à un homme très-reſpectable, & dont il a beſoin.

Ce *Sage* c'eſt M. *Rouſſeau*, l'*homme très-reſpectable* le Public, l'Auteur de la *Lettre* M. le Chevalier *de la Morlière.* Il feint ingénieuſement qu'un Philoſophe a été paſſer quelques mois à une très-belle Terre, & qu'à ſon retour il écrit librement au maître de la Maiſon ce qu'il penſe de ſon Château, de ſes Jardins, de ſa Maîtreſſe, de ſes ameublemens, de la Compagnie qu'il y a vûe. Il examine tous ces objets, l'équerre & le compas à la main. Il mande d'abord à l'*homme reſpectable*, que de plats Provinciaux ou de ſtupides Pariſiens ont beau trouver ſon Batiment d'une ſtructure agréable, diſtribué avec élégance, & placé dans un aſpect riant ; que pour lui, il ne le regarde que comme une maſſe lourde & *anguleuſe* ; que les proportions ſont auſſi *mal contraſtées* qu'*incommenſurables* ; qu'il n'y a ni *harmonie*, ni

enſemble, ni *détails*; qu'enfin cette Maiſon eſt un paradoxe depuis la Cave juſqu'au Grenier; qu'elle exiſte, il eſt vrai, puiſqu'il y a mangé, bû & dormi: mais que cependant elle n'exiſte pas, ſon être n'étant point *homogène*, n'y ayant point d'*unité* de parties qui compoſent un tout.

Notre Sage parcourt ainſi les Parterres, les Boſquets, les Statues. Il s'arrête ſur-tout à celle de *Thalés* le Philoſophe qu'il a vû repréſenté avec un air ſerein, doux, accueillant. Il critique amèrement cette Statue, prétendant qu'elle rend mal l'air, le caractère d'un Sage, d'un Philoſophe: « Point de majeſté, point » de morgue, point de cette hauteur » froide de phyſionomie, qui déſigne » combien nous félicitons le Créateur de » nous avoir trouvés ſi heureuſement » ſous ſa main; combien la Terre eſt » heureuſe de nous porter; à quel point » les autres Mortels ſont éloignés de » nous; que d'égards nous méritons de » vouloir bien nous commettre juſqu'à » les illuminer; &c. »

Le Critique ne fait pas plus de grace à la Maîtreſſe: « Sa démarche, ſes mou- » vemens, ſes attitudes, ſes geſtes ſont » eſſentiellement faux, mal concertés,

» *ſans combinaiſon, ſans règle & ſans* » *principe moteur*, puiſque l'harmonie » qui les occaſionne n'en eſt point une, » mais une diſcordance perpétuelle; que » l'inſtinct (car ce n'eſt que cela) *qui* » *bat, pour ainſi dire, la meſure dans ſon* » *ame*, la bat toujours à faux; que la » tête prend preſque toujours la partie » du deſſus, mais que ſon cœur ne ſe » charge point de l'accompagnement; » & qu'il ne peut réſulter d'un tout ſi » monſtrueux qu'une diſſonance de pen- » ſées & de démarches qui font frémir » tout homme de bien & tout honnête » Géomètre. »

Notre *Diogène* finit par propoſer à l'*homme reſpectable*, qu'il ne reſpecte pas, une autre Maîtreſſe, vive, coquette, ſomillante, furieuſe dans l'excès de la joie, brillante dans la douleur, grimacière dans la plaiſanterie, minaudière dans le ſentiment, parlant avec la même dignité aux Dieux & aux Valets; toujours du goſier, toujours des roulemens, faiſant reſſembler un Roſſignol à la mer agitée, un Tyran furieux à une Tourterelle, un cœur amoureux & tendre à *Polyphème* blaſphémant ſur un rocher; &c. Il y a, Monſieur, beaucoup d'eſprit dans cette

petite Brochure ; l'Allégorie m'en a paru fine & bien soutenue ; j'y ai trouvé quelques phrases entortillées & quelques mots précieux. Mais peut-être les a-t-on affectés exprès pour faire mieux sentir le ridicule de nos Discoureurs à la mode.

Apologie de la Musique Françoise contre M. Rousseau.

L'Epigraphe qui se lit à la tête de ce morceau du P. *Laugier*, Jésuite, est extrêmement heureuse :

Nostras qui despicit Artes
Barbarus est ....

L'Auteur s'attache à deux points importans. M. *Rousseau* dit que toute Musique Nationale tire son caractère de la qualité du langage : voilà son principe ; il ajoute que la Langue Françoise n'est du tout point propre à la Musique, & qu'ainsi nous n'avons ni ne pouvons même avoir de chant : voilà la conséquence. Le P. *Laugier* démontre que le principe est faux, & que l'application est plus fausse encore. La Musique est indépendante de toute Langue quelconque ; elle peint par les sons & non par les mots ; ce

n'eſt point la qualité du langage qui la rend bonne ou mauvaiſe, c'eſt le génie des Compoſiteurs ; enfin, comme on l'a dit & répété mille fois, les paroles Grecques, Latines, Françoiſes, Italiennes, Angloiſes, Eſpagnoles, Allemandes, Turques, Arabes, Syriaques, Hébraïques, Celtiques, &c, ne ſervent qu'à déſigner l'objet que le Muſicien a dû peindre, le ſentiment qu'il a dû exciter ; elles ne donnent que l'explication du tableau ; & le tableau n'en ſeroit pas moins bon, s'il l'étoit réellement, quand même l'explication ſeroit défectueuſe. Il faudroit dire ſeulement ce que nous diſons tous les jours nous-mêmes de quelques uns de nos Opéra, dont la Muſique eſt excellente & les Poëmes miſérables, ou dont les Poëmes ſont bons & la Muſique médiocre ; que c'eſt dommage qu'on ait fait de ſi bonne Muſique ſur des paroles ſi plattes, ou de ſi méchante Muſique ſur d'auſſi jolies paroles. Nous ſçavons parfaitement faire cette diſtinction. Donc la Muſique eſt un Art à part qui n'eſt pas plus identifié avec une Langue, quelle qu'elle ſoit, que l'eſt M. *Rouſſeau* avec la vraie Philoſophie.

Notre Langue d'ailleurs eſt très-pro-

pre à la Muſique. Elle eſt douce, cadencée, légère, coulante, pompeuſe, vive, ſimple, naturelle, rapide, harmonieuſe, entre les mains des bons Auteurs. Elle a ſans doute des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres ; mais les Grecs & les Romains n'étoient-ils pas dans le même cas ? Y a-t'il une Langue vivante qui n'ait cet inconvénient, ſi c'en eſt un ; ce que bien des gens ne croyent pas. Ils penſent au contraire que ces longues plus longues, ces brèves plus brèves, ajoutent de l'agrément à une Langue, & fourniſſent un moyen de varier l'harmonie par une plus grande variété de prononciation. Le P. *Laugier* n'exalte pas vaguement les avantages de notre Idiôme ; il les fait ſentir & les explique, en développant la nature, la méchanique de cet Idiôme même ; il s'appuye de l'exemple de nos grands Ecrivains.

Le Génevois, après avoir nié le droit, nous nie le fait ; c'eſt-à-dire que croyant avoir prouvé que nous ne pouvons avoir de Muſique dans notre Langue, il s'attache à faire voir que nous n'en avons point en effet. L'Apologiſte le ſuit dans ſa marche, & le combat encore avec

ſuccès, non en récriminant contre la Muſique Italienne; ce qui lui ſeroit très-aiſé, comme on le voit par le caractère vrai qu'il en trace, mais en raiſonnant d'après des principes inconteſtables. Il diſtingue dans la Muſique deux parties eſſentielles, deſquelles il traite l'une après l'autre, la Compoſition & l'Exécution. Le mérite de toute Compoſition Muſicale conſiſte dans l'énergie de l'expreſſion; c'eſt-à-dire, dans l'art avec lequel le Compoſiteur manie les Sons & l'Harmonie pour peindre le tableau, & exciter le ſentiment qui eſt propre de ſon ſujet. Reſte à prouver que nous avons eû d'habiles Compoſiteurs qui ont poſſédé le talent de l'expreſſion à un dégré ſupérieur. Les œuvres de *Lully*, de *Clérambaud*, de *Campra* & de *la Lande*, fourniſſent au P. *Laugier* des démonſtrations ſans replique. Ces quatre grands Muſiciens ſont ici parfaitement caractériſés & peints des couleurs qui les diſtinguent. Je trouve ſeulement que l'Auteur s'eſt un peu trop étendu ſur les Motets, qui peut-être ſont étrangers à la queſtion, M. *Rouſſeau* ne s'étant propoſé pour objet que notre Muſique vocale Françoiſe. Mais cette digreſſion eſt bien pardonna-

nable à un Religieux qui remplit auſſi-bien que le P. *Laugier* tous les devoirs de ſon état, & qui eſt cenſé mieux connoître la Muſique de l'Egliſe que celle de l'Opéra. Il parle auſſi de la première avec une complaiſance, une abondance de cœur, une onction, une délectation intérieure, qui décèle une ame extrêmement ſenſible & un eſprit pénétré des grandes vérités de notre Religion.

Le Philoſophe de Génève, voulant proſcrire les *Duo*, dit que *rien n'eſt moins naturel que de voir deux perſonnes ſe parler à la fois durant un certain temps, ſoit pour dire la même choſe, ſoit pour ſe contredire, ſans jamais s'écouter, ni ſe répondre.* L'Apologiſte fait voir que cette plaiſanterie porte à faux. Il n'eſt point contre la nature que deux perſonnes éprouvent un ſentiment uniforme, ou un ſentiment oppoſé dans le même inſtant: rien au contraire n'eſt plus naturel, ni plus commun. Dès qu'il eſt poſſible qu'elles l'éprouvent, il eſt tout ſimple qu'elles l'expriment. Ce ne ſeront plus deux perſonnes qui ſe *parleront à la fois*, mais deux perſonnes qui manifeſteront à la fois la ſituation particulière de leur ame; elles ſeront diſpenſées par conſéquent, &

même abſolument hors d'état *de s'écouter & de ſe répondre.* Le *Duo* n'eſt donc point arbitraire ; il rentre dans l'ordre des choſes poſſibles & naturelles, & loin d'être ridicule & choquant, il eſt très-vraiſemblable, & produit une ſatisfaction des plus vives.

Le P. *Laugier*, ſur l'article de l'Exécution, juge qu'elle pourroit ſe perfectionner parmi nous ; il donne là-deſſus des règles & des idées qui ne ſont point à mépriſer. Bien différent de M. *Rouſſeau*, qui nous réduit inhumainement à l'impoſſibilité de bien faire, ſon Antagoniſte ne diſſimule pas nos défauts ; mais en même-temps il fournit les moyens de les éviter ; & c'eſt ainſi que doit écrire ſur les Arts un Amateur éclairé, un bon Citoyen, un véritable Philoſophe. La Brochure du P. *Laugier* me paroît écrite avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Peut-être même ſon ſtyle eſt-il un peu trop chargé de parure ; les contraſtes ingénieux, les élans poëtiques n'y ſont point ménagés ; il y a preſque autant de deſcriptions riantes que de raiſonnemens ſolides, preſque autant de fleurs que de fruits.

Doutes d'un Pyrrhonien, proposés amicalement à J. J. Rousseau.

Un jeune homme de Bayonne, âgé de vingt-deux ans tout au plus, qui a beaucoup de feu, & qui n'a point encore fait parler de lui, M. *Coste d'Arnobat*, a profité de l'occasion de cette guerre, pour faire sa première Campagne. Il s'en est tiré avec honneur, quoiqu'il ait eu en tête un ennemi redoutable. Son écrit est ingénieux & facile; c'est une ironie continuelle; ce sont des éloges pompeux & variés de M. *Rousseau*, que l'on regarde comme le plus grand homme que la terre ait enfanté, & à qui l'on propose des *Doutes* comme au seul Maître qui puisse les résoudre. Pour vous faire juger du ton de cette Brochure, il suffit de vous en rapporter quelques traits. « Les Allemands, les Espagnols & les Anglois, dites-vous (c'est » à M. *Rousseau* qu'on adresse la parole) » abandonnèrent le goût qu'ils avoient » pour leur *insipide Musique*, dès que » l'Italienne parut. *Le plaisir l'emporta* » *chez eux sur la vanité.* Il faut que nous » en ayons une dose bien forte pour la » soutenir aux dépens mêmes de nos amu-

semens.

» ſemens. J'avois cru juſqu'ici avec tout » l'Univers, que le François ſacrifioit » tout à ſes plaiſirs; mais l'Univers & » moi, nous nous ſommes trompés. Ces » mêmes François aiment mieux s'en- » nuyer à leurs Opéra, que de convenir » qu'ils ne valent rien. Ils pouſſent mê- » me le fanatiſme juſqu'à remplir la Salle » à toutes les Repréſentations. En vérité » je ne les aurois pas crus capables d'une » combinaiſon de malice qui les gêne » ſi prodigieuſement... *Le Chant Fran-* » *çois*, dites-vous, *exige tout l'effort des* » *poumons & toute l'étendue de la voix.* J'ai » entendu juſqu'à préſent nos bons Mu- » ſiciens répéter ſans ceſſe à leurs Eco- » liers : *plus doux, ne forcez point, ren-* » *dez vos ſons fléxibles & coulans*; mais » ces gens là ne ſçavent pas ſans doute » leur métier; & *Jéliotte*, qui chante » le François comme on doit le chan- » ter, nous prouve aſſez par ſes cris de- » ſagréables qu'on ne ſçauroit exécuter » notre Muſique ſans pouſſer des hurle- » mens affreux. » Le jeune Auteur ſou- tient ce ton de plaiſanterie, & ne prend adroitement de la Lettre de ſon Adver- ſaire que les endroits qui prêtent le plus au *Perſifflage*.

Apologie de la Muſique & des Muſiciens François, contre les aſſertions peu mélodieuſes, peu meſurées & mal fondées du Sieur Jean-Jacques ROUSSEAU, *ci-devant Citoyen de Genève.*

Cette *Apologie* eſt ſérieuſe ; & quoique l'Auteur, M. *de Bonneval*, ne faſſe qu'effleurer la matière, on y trouve des réfléxions juſtes & des réponſes ſolides à quelques aſſertions du Génevois. A ſon amère cenſure du beau Monologue d'*Armide* on n'oppoſe qu'un fait. On pria un jour la célèbre *le Couvreur* de déclamer ce morceau dans le ton & avec cette intelligence avec leſquels elle rendoit ſi bien la nature. Elle l'exécuta, & l'on fut agréablement ſurpris de voir juſqu'à quelle préciſion *Lully*, par ſa Muſique, ſe trouvoit d'accord avec elle.

En ſuppoſant que notre Muſique fût déteſtable, M. *de Bonneval* fait voir à M. *Rouſſeau* qu'il agit contre ſes propres principes, en s'efforçant de l'anéantir. « Tout ce qui contribue à raſſembler » beaucoup de monde dans une Capi» tale, & à lui faire paſſer trois ou qua» tre heures agréablement, eſt très-eſſen» tiel au repos public. Tous les Etats en » ſentent aujourd'hui la conſéquence.

» Les Spectacles entrent dans l'œcono-
» mie politique. Le Sieur *Rouſſeau* le
» penſoit de même, dans le temps qu'il
» ſouhaitoit pouvoir faire une mauvaiſe
» Pièce tous les jours. Qu'il laiſſe donc
» à notre Muſique, telle qu'elle eſt, le
» même privilège dont il ſe contentoit
» pour ſes ouvrages. »

Il eſt impoſſible, Monſieur, qu'on ne trouve ſouvent les mêmes choſes dans toutes ces Brochures. La raiſon eſt une, & par conſéquent les Auteurs qui en ſont pourvûs doivent ſe rencontrer, ſans qu'on les accuſe pour cela de ſe copier. Ce concours, cette réunion de ſentimens & de réflexions eſt peut-être la preuve la plus convaincante que l'erreur eſt du côté de M. *Rouſſeau*. Je pourrois donc rapporter de M. *de Bonneval* pluſieurs autres remarques juſtes ; mais comme la plûpart ont été faites, ou avant ou depuis ſa Brochure, je craindrois de tomber dans des répétitions. Je ne prends de chacun de ces petits écrits que les traits particuliers que je ne trouve point dans les autres. L'Auteur de celle-ci eſt le même M. *de Bonneval* qui a fait la *Lettre* ingénieuſe de l'*Hermite de Charonne*, dont je vous ai parlé.

Lettre d'un Parisien, contenant quelques réflexions sur celle de M. Rousseau.

M. *Robinot*, ancien Notaire, Auteur de cette *Lettre*, est dans le cas de n'avoir presque rien dit de neuf. Il m'a paru seulement fertile en comparaisons. Il regarde l'ouvrage de M. *Rousseau* comme *une Carte qui indique les bancs de sable, les rochers, les courans, & autres écueils d'une mer sur laquelle les habiles gens pourront toujours voguer.* Il considère M. *Rousseau* lui-même *comme le Pilote général de l'Océan Lyrique François*, par rapport à la partie dont il est chargé dans le travail Encyclopédique; & il lui conseille de faire tous ses efforts pour *nous consoler de la perte de notre Amiral*: c'est sans doute M. *Rameau.* Uniquement occupé de son Idole (la Musique Italienne) le Génevois, pour rendre son triomphe plus éclatant & son culte universel, voudroit que ses Autels fussent élevés sur les débris des Langues & des accens de toutes les Nations: ce fut ainsi, dit M. *Robinot*, que le Calife *Omar*, le flambeau à la main, détruisit les Archives de l'Univers Littéraire, pour y substituer l'*Alcoran.* Il peint M.

Rousseau emporté par les flots amoncelés de sa bile; il ne peut lui pardonner surtout de vouloir détruire la Musique Françoise, dans le moment même qu'il l'a enrichie du *Devin du Village*. « Se seroit-il laissé flatter du barbare honneur » de nous retracer l'image de *Mahomet II* massacrant la belle *Irène* dans l'instant qu'elle venoit de partager avec lui » les plus douces faveurs d'un amour » heureux & mutuel ? » La comparaison est noble & flatteuse; mais je ne crois pas que *le Devin du Village* soit aussi charmant que l'étoit *la belle Irène*.

En voilà assez, & peut-être trop, pour aujourd'hui, Monsieur : j'acheverai une autre fois en peu de mots l'histoire de ce démêlé Musical. Je suis, &c.

A Paris ce 15 Mars 1754.

LETTRE XII.

Tableau du Cœur & de l'Esprit.

DEpuis la distinction heureuse qu'on a faite du Cœur & de l'Esprit, on nous a donné, Monsieur, plusieurs ou-

vrages estimables, où l'on assigne avec sagacité à ces deux substances ce qui leur appartient. Mais aussi leurs facultés, leurs fonctions, leurs vertus, leurs erreurs respectives ont engagé bien des Ecrivains dans des recherches subtiles, dans des dissections anatomiques très-délicates, dans des labyrinthes formés, si je puis m'exprimer ainsi, des fils les plus déliés. Ce n'est pas là certainement le défaut de M. le Chevalier *de Saint-Mars*, peintre du *Tableau* que je vais exposer à vos yeux. L'ordonnance n'en est point compliquée; les couleurs, à force de finesse, n'échappent point à nos regards. On voit sur le champ ce qu'il a voulu représenter, & il épargne aux Spectateurs les frais du Commentaire.

Ce petit ouvrage, qui se vend chez *Prault* le jeune, Libraire, Quai des Augustins, près de la Rue Gille-Cœur, est dédié au Roi de Prusse. On dit à ce Prince que ses Etats sont beaucoup plus étendus qu'il ne pense; que partout où il y a des Lettres, il est assuré d'avoir un Empire, & que *comme elles sont en honneur dans tout le Monde, on peut dire qu'il est le Roi du Monde entier. Voilà*, ajoûte M. *de Saint-Mars, un beau Royaume que vous*

avez.... N'ai-je pas, comme bien d'autres, la gloire d'être un de vos Sujets? Je ne ſçais ſi cette heureuſe qualité ne ſera pas conteſtée à l'Auteur.

Après l'Epitre Dédicatoire on trouve une courte Préface, dans laquelle le modeſte Ecrivain nous dit que juſqu'à préſent *on a fait peu de découvertes dans le Cœur humain; que ſon ouvrage en fera faire peut-être; qu'il ne lui appartient pas d'en faire l'éloge; mais qu'on y va trouver du vrai & du nouveau.* Pour *du nouveau*, oui: pour *du vrai*, cela eſt douteux. Le premier morceau qui ſe préſente eſt un *Eſſai ſur la Proſe & la Poëſie*; & comme M. le Chevalier *de Saint-Mars* ne fait point de vers, il donne à la première tout l'avantage ſur ſa rivale. Il prétend qu'il n'eſt pas poſſible de lire des vers, fuſſent-ils des plus grands Maîtres. *J'en appelle à témoins*, dit-il, *ceux qui ont lû nos meilleures Tragédies: en peut-on ſoutenir la lecture ſans ennui?* Il croit que *la Henriade eſt le plus beau Poëme qui ſe ſoit jamais écrit*; mais il *défie qu'on la puiſſe lire avec plaiſir.* Il voudroit qu'on bannît abſolument la rime de tout ouvrage ſérieux. *Je n'aime point*, dit-il; *un Pantin entre les mains d'un Vieillard*:

le Pantin est la rime, & le Vieillard est l'ouvrage.

Après ce petit échantillon vient le *Tableau du Cœur & de l'Esprit*, composé de *Caractères*, de *Portraits détachés*, de *Remarques*. Il a ses raisons pour conseiller dans un endroit de se défier d'un gros Livre, & de donner la préférence à la Brochure. Il gémit bien gratuitement de voir le Public, *ébloui par les in-folio, ne juger de l'esprit d'un Auteur que par la grande quantité de ses productions*. Voici une belle maxime : *l'agréable est fait pour la langue ; l'utile est fait pour la plume*. Ainsi il proscrit toutes les conversations instructives, & il ne veut point qu'on fasse *des ouvrages agréables* ; il donne l'exemple avec le précepte. Il ne croit point en général à l'amitié : *voulez-vous brouiller deux hommes, faites-les se voir souvent*. Si cependant il se trouve deux amis, sçavez-vous d'où vient leur amitié ? *Du rapport des traits de la figure* : ils ont beau vous paroître différens, M. *de Saint-Mars* vous soutient *qu'ils forment un tout à peu près égal* ; qu'ils ont le *même air*, le *même visage*, le *même souris*, en un mot, qu'ils se ressemblent parfaitement. *Un homme est épris d'une*

femme laide. La raiſon ? C'eſt qu'il eſt laid lui-même.

L'Auteur décide la grande queſtion de la prééminence de la Robe & de l'Epée. Il penſe qu'on la doit à la première. *C'eſt la Robe*, dit-il, *qui fait revivre les Héros ; leurs actions auroient beau être éclatantes, elles ne brilleroient pas long-temps, ſi elles n'étoient écrites par une plume délicate.* L'Auteur confond ſans doute les gens de Lettres & les gens de Robe. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt la première fois que l'épithète de *délicate* ſe trouve jointe aux plumes du Palais ; la *délicateſſe* n'eſt ni leur objet ni leur partage. C'eſt la première fois auſſi qu'on les voit chargées d'écrire les actions des Héros.

M. *de Saint-Mars* a beaucoup d'autres idées ſingulières. Il dit *qu'on peut être babillard ſans parler beaucoup* ; qu'un ſot eſt *né pour bâiller* ; qu'un homme d'eſprit peut bien *s'ennuyer* ; mais qu'on ne le voit jamais *bâiller* ; qu'*un mauvais Auteur eſtime beaucoup ſon ouvrage, parce qu'il lui a beaucoup coûté ; & qu'un bon Auteur eſtime peu ſes écrits, parce qu'ils ne lui ont rien coûté.* C'eſt préciſément tout le contraire ; je veux

dire, que les mauvais ouvrages coûtent peu aux mauvais Auteurs, & que cependant ils les eſtiment beaucoup; & que les bons coûtent beaucoup aux bons Auteurs, & que néanmoins ils les eſtiment peu, parce qu'ils ont l'idée d'une plus grande perfection, & qu'ils ſe ſentent toujours en-deçà. L'Auteur dit encore *qu'il n'y a qu'à ne rien deſirer ici bas, & que tous les deſirs ſeront remplis;* qu'il n'y a *rien de plus riche qu'un Malade, parce qu'il eſt privé de tous les plaiſirs qui portent à la depenſe;* que *l'aigreur de la prononciation annonce un eſprit obſcur & embaraſſé;* que *tous les gens bruſques n'ont pas des idées nettes;* qu'*un ton doux & aiſé attire après lui une idée déja trouvée.*

Mais où M. *de Saint-Mars* eſt excellent, neuf, admirable, unique, c'eſt lorſqu'il parle des Anciens, dont il fait très peu de cas. « Leur proſe eſt l'obſ-» curité & la nuit même; on diroit » qu'elle n'oſeroit paroitre. Ne prend-» elle pas mille détours pour ſe cacher? » Ne faut-il pas lire des pages entières » pour comprendre le ſens? Il faut écou-» ter des heures entières l'Orateur pour » entendre ce qu'il veut dire. Ce n'eſt » partout qu'énygmes; l'eſprit eſt tou-

» jours à la gêne avec lui. Dans le vrai, » si nos Avocats & nos Prédicateurs s'é- » tonçoient dans le goût ancien, & nos » Chaires & le Barreau m'auroient l'air » de devenir bien déserts » L'Auteur introduit un personnage sottement épris d'*Horace*. Pour lui, il ne voit dans ce Poëte célèbre qu'*un homme de table & de plaisirs, qui ne cherche qu'à rire & à boire; & pourvû qu'il ait dans sa cave du meilleur vin d'Italie, il se moque des Charges de la République*. Ses Odes & ses Satyres sont misérables aux yeux de notre *Aristarque*. Il fera voir *vingt images toutes mieux frappées les unes que les autres* dans l'Ode à la Fortune de *Rousseau*, dans l'Ode à la Patrie de *Gresset*, dans l'Ode de la Mort Chrétienne, de *Racine* fils; *& dans tout votre Horace je vous défierai de m'en montrer autant*. Ses Odes ne sont que des *propos de Cabaret*. Ses Epitres, ses Satyres, & son Art Poëtique ne valent pas mieux; *le desordre y regne partout; rien n'y est bien; tout y est diffus, monstrueux*.

M. le Chevalier *de Saint-Mars*, pour appuyer son opinion d'exemples, cite avec transport l'*Ode sur la Mort Chrétienne*; il s'arrête sur-tout à la Strophe

qui peint le Châtiment de *Sisyphe* condamné à rouler continuellement un rocher jusqu'au sommet d'une montagne :

Ses bras nerveux qui se roidissent,
Ses genoux tremblans qui fléchissent,
Me font pour lui pâlir d'effroi.

« Vous travaillez avec lui, dit notre » habile Commentateur ; ses efforts de- » viennent les vôtres ; comme lui vous » vous trouvez fatigué à un point que la » lecture en devient gênante & pénible.

Le Malheureux enfin succombe ;
Et de la roche qui retombe,
Le bruit résonne jusqu'à moi.

» En vérité il n'y a plus moyen d'y te- » nir ; ces derniers vers achevent de vous » porter le coup mortel ; vous n'étiez jus- » qu'alors qu'effrayé ; mais, malgré tout » votre courage, vous voilà renversé » comme ce Malheureux.... Quels traits ! » quelles images ! Virgile, tout Virgile » qu'il est, ne m'en offrira jamais grand » nombre dans tout son Poëme, & notre » Poëte dans une seule Ode en présente » presqu'autant. »

J'aime sur-tout la noble colère de

l'Auteur au ſujet de *Cicéron*. « Ce » grand Orateur a dû beaucoup en- » nuyer ſon Auditoire, & plus d'une » fois le Sénat Romain s'eſt endormi à » ſes Plaidoyers. Ses Périodes, il eſt vrai, » ſont d'une tirade & d'une longueur à » ne plus finir; il faut des heures en- » tières pour entendre ce qu'il veut dire. » C'eſt un Tyran qui exerce le plus cruel » empire ſur les eſprits; on diroit qu'il » prendroit plaiſir à les tenir aux fers. » J'ai quelquefois admiré la patience » des Romains; il falloit qu'elle fût bien » grande, d'être obligés d'écouter des » Orateurs auſſi babillards; leur eſprit » étoit d'une furieuſe trempe pour ré- » ſiſter au torrent d'un babil qui ne veut » rien dire. »

L'Auteur ne traite pas plus favorablement quelques Poëtes François. Le divin *la Fontaine* eſt un aſſez petit homme à ſes yeux. *La réputation de la Fontaine*, dit-il, *m'a toujours paru mal fondée; il a parfaitement imité ſon Original; mais ce n'eſt toujours qu'une Copie; pouvoit-il s'égarer avec le guide qu'il avoit choiſi?* M. *de Saint-Mars* dit auſſi que nous n'avons, dans notre Langue, ni bons mots, ni bonnes épigrammes, ni bonnes Let-

tres ; que celles de Madame *de Sévigné* ſont *trop ſéches ;* que celles de Madame *Deſnoyers ne le ſont pas aſſez* ; &c.

Il fait enviſager aux Ecrivains qu'il exalte avec le plus d'enthouſiaſme un avenir bien triſte. Il les aſſûre *qu'ils n'atteindront pas à l'immortalité* ; que *s'ils s'en ſont flattés, leur eſpoir eſt perdu* ; qu'il leur accorde *un ſiécle & demi ou deux, & rien davantage* ; qu'ils ſeront tous *rongés des vers ;* que *la Henriade* elle-même en ſera la proye. Le judicieux Auteur termine ſon ouvrage par un petit morceau de proſe cavalièrement intitulé : *Epître à Voltaire.* Elle commence ainſi : « Voici » un *drôle de Livre*, Monſieur, l'idée » eſt *nouvelle*, vous en tirez ; le titre eſt » *plaiſant*, *le Temple de Littérature* : A » qui pourrois-je mieux l'adreſſer ! N'en » êtes-vous pas le Souverain ?... Vous » êtes trop bon Acteur ; vous jouez tou» tes ſortes de rôles... J'ai cherché, j'ai » feuilleté ; ma recherche eſt naïve ; vous » regnez ſeul, & dans l'Europe entière » je ne vois qu'un Voltaire. » Quoi qu'il en ſoit, je ne ſçais ce que c'eſt que ce *Temple de Littérature*, dont parle M. *de Saint-Mars ;* c'eſt ſans doute quelque ouvrage de ſa façon qui n'a point en-

core paru ; ce qui me le fait penſer, c'eſt qu'il le loue beaucoup : *Le meilleur Livre*, dit-il, *a quelque choſe de foible ; il languit à la fin. Tout réveille ici, tout intéreſſe ; le plaiſir n'eſt jamais interrompu : partout des fleurs à cueillir.* Que je ſuis impatient de voir ce beau Chef-d'œuvre ! Mais, en attendant, le *titre* ne m'en paroît pas trop *plaiſant*, ni l'*idée* bien *nouvelle* ; & je ſuis fâché de ne pouvoir en *rire* ; je me réſerve pour ce *drôle de Livre*, lorſqu'il paroîtra. M. *de Saint-Mars* s'apperçoit pourtant qu'on peut trouver mauvais qu'il diſe lui-même d'avance tant de bien de ſon ouvrage. « Quelle effronterie ! » Quel amour propre ! Doucement, Monſieur le Public, un peu moins de courroux ; je ne ſuis ni nain, ni effronté... Je » vous donne du bon & de l'excellent, » & je ne vous demande rien ; je n'en » veux qu'à vos plaiſirs : en faveur de ma » généroſité peut-être me paſſerez-vous » ma fanfaronade. »

M. le Chevalier dit encore bien des douceurs à M. *de Voltaire*. Selon lui, il reſſuſcite nos deux grands Tragiques, *Corneille & Racine ; ſans en avoir les défauts il en a les beautés. On repréſente toutes ſes Pièces, & bien plus on les lit toutes*

avec plaiſir. A peine en repréſente-t-on quatre de Corneille, & ma foi, le reſte n'eſt pas ſupportable à la lecture. Pour vous, Monſieur, dit-il à M. *de Voltaire, vous êtes le Héros du Public éclairé; mais vous ceſſeriez bien-tôt de l'être, ſi vous écriviez comme Corneille.*

Les Adieux du Goût.

Je ne puis vous exprimer, Monſieur, la ſatisfaction que je reſſens de voir deux jeunes Eleves ſe déclarer hautement pour le bon Goût, tandis que ceux qui paſſent pour nos Maîtres lui portent ſans ceſſe les plus funeſtes atteintes par leurs écrits & par leurs diſcours. Le zèle & la ferveur ſont le partage des Novices. Puiſſe l'exemple contagieux de certains Profès ne point corrompre ce naturel heureux que font éclater Meſſieurs *Portelance* & *Patu*! C'eſt beaucoup que de défendre la bonne cauſe; c'eſt encore plus que de la ſoutenir dignement. Pour bien écrire ſur le Goût, il faut en avoir ſoi-même; il faut être rempli des bons modèles, ou avoir reçû de la Nature cet inſtinct délicat, cette rare intelligence, cette idée pure de la perfection, qui

ſupplée au défaut de connoiſſances, & qui guide ſi ſûrement tant de femmes d'eſprit, tant d'hommes même que leurs Charges, leurs Emplois, leur mauvaiſe éducation ont privés des ſecours que mille autres ont eus, & dont ſouvent ils n'ont pas profité. A cet égard, Monſieur, vous ſerez content de nos jeunes Poëtes. Ils ſont nés tous deux avec du talent ; ils ont fait de bonnes études & de bonnes lectures. J'en juge par leur Comédie Epiſodique, en un Acte, en Vers, dans laquelle j'ai trouvé des tirades ingénieuſes & ſoutenues, une Satyre tantôt fortement écrite, tantôt fine & agréable. Enfin il y a beaucoup d'eſprit dans cet Ouvrage ; & le ſuccès dont il a été couronné ſur la Scène, ſe confirme dans le Cabinet.

Peut-être dira-t-on que le Sujet n'eſt pas bien neuf, qu'il a déja été traité & à la Comédie Françoiſe & à la Comédie Italienne; mais ce n'eſt point par le fond, qui appartient à tout le monde, c'eſt par les détails, par le coloris, par une verſification facile & ſaillante, par des traits de ridicule bien ſaiſis & bien exprimés, qu'il faut juger ces petites Pièces à tiroir ; &, dans cette partie, j'oſe dire

que Mrs. *Portelance* & *Patu* ne ſont point inférieurs à ceux qui ont le mieux réuſſi à peindre au Théâtre le faux Goût qui regne ſur notre Parnaſſe. On ne doit parler de fond, que lorſqu'il s'agit de petites Comédies à intrigue, ou de grandes Pièces en cinq Actes, Tragiques ou Comiques.

On avoue donc qu'il ne faut pas un grand effort de génie pour perſonifier le Goût, pour l'introduire ſur la Scène, & le rendre témoin lui-même des travers des neuf Muſes. La difficulté conſiſte à faire parler tous ces Perſonnages ſelon leur caractère ; le *Goût* avec nobleſſe & ſolidité, *Momus* avec une gaité vive & légère, les doctes Sœurs, (qu'il eſt queſtion de corriger) avec le jargon étrange qu'elles ont adopté, *Plutus*, Intendant du faux Goût, avec morgue, peſanteur & fatuité. Le mérite eſt de former de tout cela un tableau qui plaiſe & qui inſtruiſe.

Le Goût, qu'on ſuppoſe, je ne ſçais trop pourquoi, avoir été abſent pendant quelque temps, arrive à Paris, & d'abord ſeul ſur le Théâtre, il gémit des maux cauſés par ſon abſence. *Momus* paroît ; *le Goût* ne le reconnoît

point, parce que le Dieu de la raillerie lui-même, jadis le fléau des ridicules & du mauvais ton, en eſt devenu le plus zélé partiſan ; c'eſt un Petit-Maître ; il a beaucoup de peine auſſi à ſe rappeller la figure du *Goût* ; enfin ils ſe reconnoiſſent ; & *Momus* demande au *Goût* ce qu'il vient faire dans Paris. Sur ce que celui-ci lui répond qu'il veut corriger les abus de ce ſiècle frivole, le Dieu de la Marotte le détourne de cette entrepriſe. Tout eſt ſoumis au faux Goût, & il conſeille au vrai Goût de ſe ranger lui-même ſous les étendarts de ſon heureux Rival. Parmi les traits qu'employe *Momus* pour peindre la folie de notre âge, en voici un qui a été extrêmement applaudi :

Tu nous vantois jadis ce Palais enchanté,
Ce ſuperbe Jardin, où la belle Nature,
Malgré l'éclat de ſa parure,
Réunit la grandeur & la ſimplicité.
Nous ſommes las enfin de tant de dignité :
En vain *le Nôtre*, ton Elève,
Etale dans ce lieu les ſecrets de ſon Art ;
Notre inconſtance nous enlève,
Et nous conduit au Boulevart.
Là, que d'objets charmans attachent notre vûe!

Des Marais, des Moulins s'offrent de toute part ;
Des groupes de Bûveurs que l'on paſſe en revûe ;
Séjour voluptueux, plaiſir pur & ſans fard ;
Quoique le Fantaſſin y créve tôt ou tard
Et de pouſſière & de cohue.

Momus en vient aux Auteurs, & caractériſe très-bien le ſtyle à la mode. Le *Goût* croit qu'il outre la matière ; celui-ci, pour le convaincre, fait paroître les Muſes devant lui deux-à-deux. *Clio*, la Muſe de l'Hiſtoire, *Erato*, la Muſe de la Galanterie, s'avancent les premières, & le *Goût* les trouve en effet bien changées. *Clio* a pris les traits & l'élégance d'*Erato* ; *Erato* la grandeur & la gravité de *Clio*. *Euterpe*, la Muſe de la Muſique, & *Terpſicore*, la Muſe de la Danſe, viennent à leur tour ; & vous penſez bien, Monſieur, que les faiſeurs d'Entrechats, les Sauteurs, les Bouffons jouent le grand Rôle dans cette Scène. *Euterpe* y chante, ou plûtôt y fredonne ; *Terpſicore* y danſe ou plûtôt y cabriole. Un Bouffon vient ſe joindre à *Euterpe*, & ils exécutent un Duo Italien. Le *Goût*, en regardant le Bouffon, exhale ſon mépris & ſon indignation dans une Tirade qui finit par ces quatre beaux vers ; il eſt queſtion du Peuple François.

Il rougira de voir, ſur la Scène avilie,
Au lieu d'un Chant majeſtueux,
Le Jeu bas & rampant des Farces d'Italie,
Et de vils Baladins au Théâtre des Dieux.

Melpomène & *Thalie* s'avancent & ſe reprochent leurs défauts avec beaucoup de vivacité. La Muſe de la Comédie n'a pas tout-à-fait perdu ſa gaité & ſon ton cauſtique. Elle raille amèrement ſa ſœur. *Melpomène* furieuſe veut aſſaſſiner *Thalie*. *Momus* lui arrache le poignard; ce coup de Théâtre tragique, parfaitement joué, a été trouvé très-comique.

Calliope, la Muſe du Poëme Épique & de l'Eloquence, & *Polymnie*, la Muſe de la Poëſie Lyrique, ſur-tout de l'Ode, & non de la Rhétorique, comme le diſent nos Auteurs, ſe préſentent auſſi; mais elles ſont muettes; & j'en ſuis étonné. Car aſſurément nos Poëmes Épiques, nos Odes, nos Harangues Collégiales, nos Diſcours Académiques, nos Sermons modernes, nos Plaidoyers ouvrent un aſſez beau champ à la Critique. Un Grec ajouta une dixiéme Muſe aux neuf autres; elle ne parloit jamais; elle ſe contentoit, à ce qu'il diſoit, du ſecret

de ſes penſées & de la poſſeſſion tranquille de ſon eſprit. O la ſage Muſe, & ſans contredit plus habile que ſes ſœurs! C'eſt peut-être par cette raiſon que Mrs *Portelance* & *Patu* ont jugé à propos de faire perdre la parole à *Calliope* & à *Polymnie*. Ils avoient fait une Scène d'*Uranie*, la Muſe des hautes Sciences, qui a été ſupprimée à la Repréſentation, & qu'on a rétablie à l'Impreſſion. Les Auteurs auroient bien dû ne pas ménager dans cette Scène la manie de certains Géomètres, qui veulent à toute force être Beaux-Eſprits, & qui dans des ouvrages Algébriques affectent un ſtyle maniéré. Cela eſt auſſi contraire au bon goût que d'écrire un Roman avec la ſéchereſſe Géométrique.

Plutus, pour achever d'excéder le *Goût*, arrive avec fracas; & ſon entrée eſt tout-à-fait plaiſante. Il eſt entouré de bas courtiſans, Poëtes, Muſiciens, Danſeurs, &c. Son début m'a paru d'un bon Comique, & peint bien les Créſus protecteurs.

Eh, de grace, Meſſieurs, permettez qu'on reſpire;
Mais je ſuis obſédé, j'étouffe, quel martyre!

Je verrai... Je voudrois...Tout à vous... En honneur....
Trop heureux...Soyez sûr... Allez... De tout mon cœur....

Il lorgne le *Goût*, & croyant encore que c'est un protégé, il demande à *Momus* ce qu'il faut faire pour lui. Le *Goût* indigné le mépriſe. Il fait ainſi ſes *Adieux* :

Que par toi le faux Goût étende ſon Empire ;
Qu'il règne, j'y conſens : profite du délire
Où les travers du Siècle ont plongé les eſprits,
Que ce Peuple, à jamais inquiet & frivole,
De toute nouveauté bruyant adorateur,
Se précipite en foule aux Temples de l'Erreur,
Et coure avec furie encenſer ſon Idole.
Que partout, de Bouffons, de Mimes entêté,
De ſes Auteurs divins profanant la mémoire,
Il immole ſans honte, en ſa légèreté,
L'*Avare* & *Polyeucte* aux farces de la Foire.
. . . . . .
Je quitte ce ſéjour, & n'y veux reparoître
Que lorſque le François, transfuge du vrai beau,
Laſſé du joug honteux de ce Tyran nouveau,
Pour l'honneur de ſon nom voudra me reconnoître.

La Pièce finit par une Fête en l'honneur de *Plutus*. Il y avoit un peu trop de Chants & de Danſes dans cette Comédie, & peut-être trop d'uniformité dans le ſujet. Je n'aurois pas voulu qu'on fît paroître toutes les Muſes; je n'aurois choiſi que les plus célèbres.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 *Mars* 1754.

P. S. Je me ſuis trompé dans le dernier Ordinaire, à l'article de la *Grammaire générale & raiſonnée*, en diſant que M. *Duclos* n'avoit pas relevé le ſentiment de Mſs. de Port-Royal, qui prétendoient que *des* étoit le plurier d'*un*. M. *Duclos* les a très-bien réfutés. Mais les *uns*, les *unes*, dont il n'a rien dit, ne pourroient-ils pas être appellés les pluriers d'*un* & d'*une*?

L'ANNE'E LITTE'RAIRE, qui eſt la ſuite immédiate du dernier Cahier de 62 *des* LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS, *ſe trouve à Paris chez* LAMBERT, *Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe, & ſe diſtribuera régulièrement tous les dix jours.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

L'Hiſtoire des imaginations extravagantes de M. OUFLE.

ON vient de réimprimer, Monſieur, un Livre ancien, mais peu connu, dont le titre ſeul vous expliquera le ſujet, le plan, la diviſion & le but. C'eſt l'*Hiſtoire des imaginations extravagantes de M. OUFLE, ſervant de préſervatif contre la lecture des Livres qui traitent de la Magie, du Grimoire, des Démoniaques, Sorciers, Loups-garoux, Incubes, Succubes & du Sabat; des Eſprits-follets, Génies, Phantômes & autres Revenans; des Songes, de la Pierre Philoſophale, de l'Aſtrologie Judiciaire, des Horoſcopes, Taliſmans, Jours heureux & malheureux, Eclipſes, Comètes, & enfin de toutes ſortes d'Apparitions, de Divinations, de Sortilèges, d'Enchantemens,*

& d'autres ſuperſtitieuſes Pratiques, avec un très-grand nombre de Notes curieuſes, qui rapportent fidèlement les endroits des Livres qui ont cauſé ces imaginations, & qui les combattent ; le tout enrichi de figures, & notamment de celles qui repréſentent le Sabat.

L'Auteur introduit ſur la Scène un perſonnage imaginaire, qu'il appelle *Monſieur Ouſle.* Il ſuppoſe que la lecture du Grimoire lui a dérangé le cerveau, comme à *Dom-Quichotte* celle des Romans. Il lui fait faire toutes les extravagances rapportées dans les livres de Magie. Voici le premier trait de folie de M. *Ouſle.* Un jour de carnaval il entra dans la chambre de ſon fils, & il trouva une peau d'Ours, dont il ſe couvrit. Comme il avoit bû, & que ſon imagination étoit échauffée par ſes lectures, il ſe crut changé en Loup-garou. Il courut les rues avec des hurlemens épouvantables ; il fit peur à des Muſiciens qui donnoient une ſérénade à une Griſette ; à de jeunes gens qui arrachoient les marteaux des portes ; à des Abbés qui chantoient des chanſons immodeſtes ; à un vieux Seigneur qui alloit en Fiacre voir ſa Maîtreſſe ; à un Chimiſte qui ve-

noit de chercher la Pierre Philoſophale ; à un Marchand de toiles pourſuivi par des Voleurs. Il rencontra une troupe de Maſques, parmi leſquels étoit ſon fils. Celui-ci le reconnut, le ramena chez lui, le fit deshabiller. M. *Ouſle* ſe coucha, & dormit.

Une autre fois notre Viſionnaire ſe mit dans l'eſprit que Madame *Ouſle* lui étoit infidèle: & voici comment il crut tirer de la bouche même de ſa femme l'aveu de ſon infidélité. Il prit la tête d'une Grenouille & le cœur d'un Pigeon; il fit ſécher l'un & l'autre & les réduiſit en poudre. Il mit cette poudre ſur l'eſtomach de ſa femme pendant ſon ſommeil, prétendant, ſelon la promeſſe de ſes livres ſuperſtitieux, qu'elle ne manqueroit pas de dire en dormant tout ce qu'elle avoit fait étant éveillée. Cet expédient ne lui ayant pas réuſſi, il lui mit le lendemain le cœur d'un Crapaud ſur la mammelle gauche. Il fit la troiſième nuit l'épreuve du Diamant, qui, placé ſur la tête d'une femme endormie, la réveille en ſurſaut ſi elle a violé la foi conjugale; ſi au contraire elle eſt ſage, elle ſe tourne en dormant du côté de ſon mari, & l'embraſſe avec tranſport. Ma-

dame *Ouſle* ne s'éveilla pas ; mais comme elle étoit laſſe d'être ſur un côté, elle changea de ſituation, & tourna le dos à ſon mari : ce fut tout le fruit de cette troiſième expérience. Il eût bien voulu en faire une quatrième avec la pierre *Galeriate* ; mais quelques recherches qu'il fît, il ne put jamais la trouver. Cette pierre a la vertu ſingulière de faire piſſer ſur le champ les femmes qui ne ſont pas chaſtes. M. *Ouſle* eut recours aux chardons. Il en prit trois têtes, ſur une deſquelles il écrivit le nom de ſa femme, & ſur les deux autres les noms de deux femmes à qui il ſçavoit qu'il étoit très-indifférent. Il coupa les pointes de ces chardons, & les mit ſous le chevet de ſon lit, perſuadé que celui des trois qui pouſſeroit de nouvelles pointes, marqueroit la perſonne dont il étoit le plus aimé. Madame *Ouſle* qui s'étoit enfin apperçûe des ſortilèges de ſon mari, remplaça ces trois chardons par trois autres, où étoient écrits les noms de *Michel*, *Gabriel* & *Belzebut*. Elle avoit coupé les pointes des deux premiers, & M. *Ouſle* trouva à ſon réveil qu'il n'avoit d'ami que le Diable.

Il avoit lû dans un de ſes Livres, que

les enfans qui naiſſent le quinzième jour de la Lune ſont d'une complexion amoureuſe. Il étoit né ce jour-là, & cependant il ne ſe ſentoit pas pour les femmes un penchant bien vif. Cette idée le chagrina ; il ſe mit dans la tête que, pour l'honneur de l'Aſtrologie, il devoit s'attacher à d'autres femmes qu'à Madame *Ouſle*. Il entreprit de ſe faire aimer d'une jeune Veuve riche & jolie. L'*Hippomane*, ce fameux philtre dont les Anciens & les Modernes ont tant parlé, fut le premier moyen dont il réſolut de ſe ſervir pour vaincre l'inſenſibilité de ſa Maîtreſſe. Il employa enſuite du poil du bout de la queue d'un Loup, ſe frotta du jus de verveine, porta ſur ſa poitrine la tête d'un Milan, & fit un beaume de moëlle de Loup, d'ambre gris, & de poudre de Chypre. La jeune Veuve s'amuſa quelque temps de ces folies ; il n'en fallut pas davantage pour faire croire à M. *Ouſle* qu'il étoit aimé. Mais ſon aſcendant natal ne devoit pas le borner à une ſeule femme ; il fit donc une ſeconde Maîtreſſe. C'étoit une jeune Coquette qui vivoit ſous la conduite d'une prétendue Tante. M. *Ouſle* voulut d'abord em-

ployer ſes enchantemens ; mais il apprit que l'or étoit de tous les philtres le plus efficace. Il en donna, & fut adoré. Comme il devint lui-même extrêmement amoureux, il crut que cette fille pourroit bien l'avoir enſorcelé. Pour détruire ce charme, il prit une des chemiſes de ſa Maîtreſſe, piſſa par la manche droite, & ſe flatta, ſelon le Grimoire, d'avoir vaincu le maléfice.

La ſeconde Partie de cet ouvrage contient un diſcours de M. *Ouſle* ſur les Spectres & les Revenans. L'Auteur a ramaſſé tout ce qu'on raconte de plus ridicule touchant l'apparition des Eſprits. Tantôt ce ſont de grands Phantômes blancs qu'on voit aſſis dans des ſtalles de Chanoines ; tantôt ce ſont de longues figures noires qui apparoiſſent dans des refectoires de Moines, & qui ſe diſent damnées pour n'avoir point obſervé la règle. Un Empereur voit dans un étang un Spectre qui a l'épée à la main ; un Prince eſt averti de ſa mort par un Phantôme qui ſe préſente à lui dans un Bal. Un homme heurte du pied contre une tête de mort ; elle parle & ſe recommande à ſes prières. Un Eſprit prend plaiſir à ôter les lunettes à un Vieillard

& à lui déchirer ſon Livre d'Heures. Pluſieurs perſonnes quittent le bain avec précipitation, parce que du fond de la cuve ſortent des hommes noirs qui les chaſſent à coups de pieds dans les feſſes. Un père revient de l'autre Monde, dévore ſon fils, & ne lui laiſſe que la tête. Un amant vient après ſa mort trouver ſa maîtreſſe ſous la figure d'un Serpent : la Dame le prend ſans qu'il lui faſſe aucun mal ; elle le nourrit dans une boëte, & quand elle donne à manger à ſes amis, elle fait tremper dans leurs verres la tête de ce Serpent.

La troiſiéme Partie préſente des objets différens : on y traite à fond tout ce qui appartient à l'Aſtrologie judiciaire. M. *Ouſle* étoit l'homme du monde qui donnoit le plus dans cette ſuperſtition. Il croyoit fermement que les ſignes céleſtes ont des occupations importantes à notre égard ; qu'ils ſont continuellement attentifs à nous envoyer des influences pour nous tourmenter ou nous faire plaiſir ; & que nous avons, à chaque partie de notre corps, des fils attachés, que les Aſtres tirent ou lâchent comme des *Pantins*, ſelon le mouvement ou le repos qu'ils veulent nous donner. On

réfute ces rêveries dans quarante Articles, après lesquels on conclut très-sérieusement qu'il est faux que « le Soleil » gouverne la tête, la Lune le bras droit, » Venus le bras gauche, Jupiter l'estomach, Mars les testicules, Mercure le » pied droit, & Saturne le pied gauche. »

Une pratique très-fameuse parmi les Astrologues, c'est la construction du Talisman. M. *Ouste* vous soutient qu'une mouche d'airain, empreinte des influences de certains Astres, chassoit autrefois les mouches du Marché aux Bœufs de Rome, de la grande Boucherie de Tolède, & du Réfectoire des Moines de Mailleras en Poitou.

Il n'est pas moins crédule sur l'article des Démons, & sur la puissance qu'on leur attribue. Cette matière occupe toute la quatrième Partie. M. *Ouste*, aidé de son fils aîné l'Abbé *Doudou*, aussi superstitieux que son père, fait sur ce sujet un discours admirable, dont voici la substance. Il y a des Diables & des Diablesses. Les Diablesses ont paru dans le Monde quelque temps avant les Diables. Elles conçurent ceux-ci du premier homme, pendant que, par chagrin ou par dégoût, il refusoit de coucher

avec ſa femme. Outre les Diables nés de cet infâme commerce, il y en a d'autres qui le ſont devenus par punition ; tels ſont les ames des enfans morts nés, des hommes tués en duel, & des femmes qui périſſent en couche. Ces mauvais Eſprits multiplient entre eux comme les hommes ; l'air en eſt rempli, & les étoiles n'ont été placées au Firmament, que pour les empêcher de monter juſques dans les Cieux. Ils ſe font voir quelquefois aux hommes, & ſe déguiſent en brin de paille, en laines, en truyes, en aſnes, en gueux, en Moines & en Avocats. On a remarqué qu'on ne les a jamais vûs paroître ſous la figure d'une colombe ou d'un agneau. M. *Ouſle* diſtingue deux ſortes de Diables, les Incubes & les Succubes. Les premiers ſont ceux qui couchent avec les femmes & qui en abuſent. Les ſeconds ſe changent en femmes, & ont à faire avec les hommes. Quand les Diables prennent la figure d'un homme, elle eſt toujours effroyable & mal proportionnée. Si c'eſt celle d'une femme, ſes pieds ſont des têtes de dragons ; elle eſt comme une Veuve, vêtue de noir ; mais cruelle, & rompant bras & jambes à tous ceux qu'elle ren-

contre. Les Incubes aiment beaucoup mieux abuſer d'une femme mariée, que d'une fille, parce qu'ils ont beaucoup plus de plaiſir à commettre un adultère qu'une ſimple fornication : cela eſt dans le caractère des Diables. M. *Ouſle* n'oublie pas de parler des Démoniaques, & de ceux qui entretiennent un commerce avec les Démons. Il y a des Diables qui accompagnent les Voyageurs ſous le nom de *Maître Martinet*. Ils leur font prendre les chemins les plus courts, leur donnent des conſeils, leur tirent l'oreille, ou leur appliquent de petits ſoufflets, pour les empêcher de commettre quelque faute. Leurs mains ſont froides comme de la glace, & molles comme du coton. Il y a auſſi des Diables plaiſans & qui aiment à ſe divertir : témoins ceux qui faiſoient voler à coup de pierres le bonnet d'un Préſident du Parlement de Toulouſe. D'autres ſont mal-faiſans, & arrachent aux hommes un bras, une jambe & tous les doigts des pieds ſans qu'ils le ſentent.

Paſſons à la cinquième & dernière Partie, où nous verrons ce que penſoit M. *Ouſle* des Sorciers & du Sabat. Il étoit perſuadé que le pain noir ou bis

eſt toujours maléficié, parce que le noir eſt la couleur favorite des Sorciers, & que c'eſt avec des robes de cette couleur qu'on repréſente les Magiciens & les Diables. Il déteſtoit les perſonnes qui portent de grandes manches à leurs habits, parce qu'il étoit convaincu qu'il en ſortoit du feu, & qu'on y entendoit gronder le tonnerre. Un jour qu'il étoit à cheval, il vit une grande femme vêtue de noir avec de longues manches, qui le regardoit. On lui dit le lendemain que ſon cheval étoit extrêmement abbatu de la fatigue de la veille. M. *Oufle* ſe rappella ſur le champ l'idée de cette femme, & ne douta pas qu'elle ne fût une Sorcière, qui par ſes regards fixes avoit enſorcelé ſa monture. Il réſolut de l'aller trouver, pour l'engager à lever ce prétendu maléfice; mais dans la crainte d'être lui-même enſorcelé, il mit dans ſes poches du ſel & des oignons, cracha ſur ſon urine, s'en lava les mains & les pieds, cracha encore ſur le ſoulier du pied droit, ſur ſes cheveux & dans ſon ſein, mit quelques morceaux de glace de miroir ſur ſes épaules, acheta un petit balai, & envoya chercher de l'excrément de jeunes pu-

celles ; mais il ne fut pas poſſible d'en trouver. Il part donc de chez lui avec toutes ces proviſions anti-magiques, & arrive chez la Sorcière. Il met ſon petit balai derrière la porte, & demande un entretien particulier. Il fut long & animé de part & d'autre ; mais M. *Ouſle* ſe rappellant que le plus ſûr préſervatif contre les maléfices étoit de dérober quelque choſe aux Sorciers, prit ſur la table une montre d'or, & la Dame ne s'en apperçut que lorſqu'il fut ſorti. Elle courut après lui juſques dans ſa maiſon, fit beaucoup de bruit ; & comme la famille de M. *Ouſle* vouloit la maltraiter, celui-ci s'écria à haute voix : « Patience, » ma femme, patience, mes enfans, pa- » tience, *Mornand*, (c'étoit le nom de » ſon Laquais) patience, Madame, qui » m'accuſez. » Il tire enſuite la montre de ſa poche, & en même-temps un Livre de ſa Bibliothèque, où il fait voir le paſſage qui l'a engagé à commettre ce larcin.

A l'égard du Sabat, on lit ici avec plaiſir une légère deſcription de ces aſſemblées Diaboliques. Elles ſe tiennent ordinairement la nuit du Vendredi au Samedi, dans un lieu déſert & ſur le

bord d'un lac ou d'un marais. Quand l'heure du Sabat eſt venue, un mouton paroît dans l'air, & chacun ſonge à ſe trouver inceſſamment au rendez-vous. Il en coûte un demi quart d'écu à ceux qui s'abſentent ſans raiſon. La voiture dont on ſe ſert communément pour faire ce voyage, eſt un balai ſur lequel on ſe met à cheval, & l'on arrive ainſi au lieu marqué. Le Diable y préſide ſous la figure d'un Bouc. Il a trois cornes & une longue queue, ſous laquelle on voit la figure d'un homme fort noir. La corne du milieu ſert de chandelier, d'où ſort une lumière qui éclaire l'aſſemblée. Quand tout le monde eſt arrivé, le Diable commence par viſiter les aſſiſtans, pour voir s'ils ont le ſigne par lequel il les a enrolés : ce ſigne eſt une patte de Crapaud qu'il leur marque ſur les feſſes. Quand il a reconnu tous ſes ſujets, il leur ſuce le ſang du pied gauche pour les rendre plus obſtinés & plus fermes à ne rien dire de tout ce qui ſe paſſe ; c'eſt alors que commencent les exercices. Les uns tuent des enfans non baptiſés, & font de leur chair un onguent dont ils ſe ſervent pour leurs ſortilèges. Les autres racontent au Diable tous les maux

qu'ils ont faits ; & s'ils ne ſont pas aſſez grands, il les châtie avec rigueur. Vient enſuite la danſe des Crapauds ; ces animaux ſont fort conſidérés dans la Magie ; les enfans ſont chargés de les mener paître, & au milieu de leurs danſes ils accuſent leurs maîtres & leurs maîtreſſes de ne les avoir pas bien nourris. Les devoirs qu'on rend au Démon qui préſide à cette aſſemblée, conſiſtent principalement à baiſer le viſage qu'il a ſous ſa queue. Après cette cérémonie il piſſe dans un trou, & fait l'aſperſion de ſon urine ſur tous les aſſiſtans. Les Sorciers & les Sorcières terminent le Sabat par une danſe générale. Ils la font tous en chemiſe, au bout de laquelle il y a un gros Chat pendu par derrière. Auſſi-tôt la voix d'un Coq ſe fait entendre, & tout le Sabat diſparoît.

Voilà, Monſieur, une très-petite partie des extravagances renfermées dans cet ouvrage, qu'on peut regarder comme l'hiſtoire abregée des délires de l'eſprit humain. Qu'il y ait eu des cerveaux aſſez dérangés, aſſez vuides, pour ſe remplir de toutes ces viſions, cela n'eſt pas étonnant. Mais ce qui peut-être eſt une auſſi grande folie, c'eſt le ſérieux avec lequel

on s'applique à les réfuter. Les ſages n'ont pas beſoin qu'on les prévienne contre de ſemblables chimères ; & les fous, tels que le Héros de ce Roman, ne ſe rendront pas plus que lui aux raiſonnemens les plus ſenſés. Il faut convenir cependant que l'idée de cet ouvrage eſt aſſez heureuſe, & que dans les mains d'un homme d'eſprit, elle auroit pu produire un Livre amuſant. Mais l'Hiſtorien de M. *Ouſle* eſt bien le plus prolixe, le plus lourd, le plus plat, le plus inſipide, le plus ennuyeux, le plus fatiguant raiſonneur qu'on ait encore entendu. Puiſſiez-vous n'en recontrer jamais de pareils, ſoit dans le Monde, ſoit dans vos lectures !

L'Editeur auroit bien dû nous apprendre de quel cerveau étoit ſorti ce bel ouvrage ; mais peut-être n'en ſçait-il rien. C'eſt la moins mauvaiſe des compoſitions d'un certain Abbé *Bordelon*, fort honnête homme, fort mauvais Auteur, mort fort vieux il y a vingt ou vingt-cinq ans : compoſitions folles, ſans goût, ſans gayeté, ſans ſtyle, inconnues aujourd'hui. La première Edition de M. *Ouſle* parut en 1710 en 2 Volumes. Il fut réimprimé en Hollande, dans la même

année, en un seul Tome; & je ne crois pas qu'il en ait été question depuis. Je vous donnerois bien la liste des autres rapsodies de cet Abbé, si vous en étiez curieux. Mais je laisse ce soin important à nos doctes Philologues. Vous en croiriez-vous plus habile, quand vous sçauriez que cet Ecrivain a fait *les Malades en belle humeur*, *les Tours de Maître Gonin*, *Mital*, *ou Avantures incroyables de Toutefois*, *le Voyage forcé de Beccafort Hypocondriaque*, *qui s'imagine être obligé de dire ou d'écrire tout ce qu'il pense*, *Gomgam ou l'homme prodigieux*, & quelques autres Romans bizarres?

Eloge du Roi.

Il y a long-temps, Monsieur, que je cherche l'occasion de vous dire ma pensée sur la témérité sacrilège de certains Auteurs, qui dans leurs Ecrits en veulent toujours à la Religion & au Gouvernement. Je ne prétens point ici faire le Prédicateur ni le Courtisan; je ne parle qu'en homme, en Citoyen, je dirois en Philosophe, si ce titre n'étoit devenu ridicule. Nos esprits forts, nos petits *Capanées* croyent se faire honneur

en s'élevant au-dessus de ce qu'ils appellent des préjugés : ils s'attirent au contraire l'indignation & le mépris de tous les gens fen[illegible] 1°. Comme Ecrivains, ils ne doivent espérer aucune gloire ; parce qu'on sçait qu'il n'y a point de génie à n'être que hardi, à ne dire que ce qui a été dit & redit, & ce que mille autres répéteroient beaucoup mieux, s'ils avoient le malheur de penser aussi mal, & la manie de divulguer leurs sentimens. On a remarqué que cette frénésie, en général, est le partage des esprits médiocres, qui ne peuvent se faire un nom que par l'audace. Les *Corneilles*, les *Racines*, les *Molières*, les *Boileaux*, les *la Fontaines*, &c, n'ont point eu recours à ce honteux moyen pour se couvrir de lauriers immortels. 2°. Comme membres de l'humanité & d'un Corps Politique, il sont plus coupables encore ; il y a même de la tyrannie, de la barbarie dans leurs procédés. Car enfin, je suppose (ce qui ne peut arriver) qu'ils réussissent à ébranler le Culte, comment ne voyent-ils pas que, sous prétexte d'éclairer le Peuple, ils le rendroient plus malheureux ; qu'en lui ôtant sa croyance, ils lui enleveroient la seule douceur, la seule

conſolation qui le ſoutienne dans ſes travaux, dans ſes beſoins, dans ſes infirmités ; que d'ailleurs [illegible] lui inſpireroient des idées d'indépendance, qui tôt ou tard le porteroient à bouleverſer la Société.

Quand on reſpecte auſſi peu l'Autel, on ne ménage guères le Trône. Auſſi le voyons-nous quelquefois en butte à la ſourde méchanceté de ces eſprits noirs, atrabilaires, mécontens de tout. Quel peut être l'objet de ces Satyres clandeſtines ? Si ce n'eſt, ou de faire perdre aux ſujets l'amour qu'ils portent à leurs Souverains ; cet amour eſt heureuſement trop bien gravé dans les cœurs, ſur-tout dans les cœurs François ; ou d'affoiblir la tendreſſe de ces Souverains mêmes pour leurs Peuples, d'altérer la bonté de leur caractère, d'irriter en quelque ſorte la foudre dans leurs mains, de leur rendre les talens odieux : car tel ſeroit l'effet que produiroit ſur ces Princes un juſte reſſentiment, s'ils ne ſçavoient que la Nation entière abhorre & deſavoue ces vils fabricateurs d'écrits ſéditieux ; que les meilleurs Rois n'ont point été épargnés ; qu'*Auguſte* lui-même, qui fit les délices des Romains, ne put échapper

aux traits de quelques Poëtes obscurs.

Que j'aime à voir un homme de Lettres, attaché à sa Patrie, paisible Citoyen, Sujet soumis, Ecrivain sage, qui respecte sa Religion, qui chérit son Prince, qui se plaît à le voir aimé, & qui, par le tableau qu'il trace de ses vertus & de ses actions, justifie notre zèle & notre attachement. C'est sous cette image que s'offre à mon esprit M. *le Corvaisier*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale d'Angers, Associé de celle de la Rochelle, & de la Société Littéraire d'Orléans. L'*Eloge du Roi*, qu'il vient de faire imprimer, & qui se trouve à Paris chez *Augustin-Martin Lottin*, Libraire, Rue S. Jacques, donne une idée très-avantageuse de son génie & de son cœur. Cet *Eloge* fut prononcé il y a quelque temps dans une Séance publique de l'Académie d'Angers. Ce n'est point une déclamation vague, une amplification bouffie, une harangue de Collège. C'est un discours éloquent, plein de louanges, & cependant de vérité. L'Auteur ne dit rien à la gloire du Roi qui ne soit appuyé sur des faits.

L'objet de l'Académicien, dans sa première Partie, est de représenter Louis

pacifique par choix. Il n'a fait la guerre que parce qu'il ne pouvoit s'en diſpenſer ; il a prouvé qu'il ſçavoit vaincre, & que l'amour de la paix n'exclut point les qualités martiales. M. *le Corvaiſier* ſépare les guerres entrepriſes par de juſtes raiſons de celles qui ne ſont fondées que ſur de ſimples prétextes. Il nous fait voir d'un coup d'œil la diſtinction des unes & des autres par l'exemple de *Charles XII.* Cet endroit de ſon ouvrage mérite d'être rapporté.

« Le Dannemarck, la Ruſſie, la Polo-» gne ſe liguent contre lui dans des temps » où il paroiſſoit ne vouloir ſe livrer » qu'aux plaiſirs qui environnent le Trô-» ne ; on veut profiter de l'inaction pré-» tendue du jeune Monarque ; il prend » les armes ; il prévient ſes ennemis, » pour épargner à ſes Sujets qu'il aime » juſqu'à la crainte d'une irruption. Il eſt » vainqueur ſous Copenhague ; il triom-» phe à Narva ; il entre couronné de » lauriers dans Varſovie ; il y donne la » loi ; ſes victoires rapides ſont juſtifiées » par les motifs qui les occaſionnent ; » l'Aléxandre du Nord eſt vengé, & il eſt » le Père de ſon Peuple. Mais il veut » ſubjuguer la Ruſſie ; il s'engage dans

» les affreux Marais de l'Ukraine ; il livre » le combat à Pultava : c'eſt ici le Con- » quérant qui agit. »

L'Orateur fait un récit noble & ſuccinct de toutes les guerres & de toutes les conquêtes du Roi. Il le peint donnant, au milieu de ſes triomphes, la Paix à l'Europe ; &, pour qu'elle ſoit durable, pour ne laiſſer aucun retour à la diſcorde, remettant à ſes ennemis tout ce que ſes armes victorieuſes lui donnoient le droit de conſerver. Eſt-il un témoignage plus ſûr, une preuve plus complette que Louis aime véritablement la Paix, que ce ſacrifice de ſes victoires à ſa modération, & aux vrais intérêts de ſon Peuple ?

M. *le Corvaiſier* raſſemble dans ſa ſeconde Partie les avantages que nous procurent les vertus pacifiques de notre auguſte Monarque. Il s'arrête à quatre fruits principaux de la Paix ; le progrès des Sciences & des Arts, l'embelliſſement du Royaume, les réglemens néceſſaires à la tranquillité des Sujets, & les établiſſemens utiles. Tous ces objets fourniſſent à l'Orateur de belles énumérations. Vous lirez ſur-tout avec plaiſir ce qui regarde l'Ecole Militaire. « Louis

» découvre dans le fond des Provinces
» des hommes pour lesquels une illustre
» naissance est un pesant fardeau ; dont
» les services passés forment la disgrace
» présente, parce que l'Etat le plus flo-
» rissant ne peut tout récompenser. Louis
» pénètre jusques dans ces familles, qui
» sous ses Prédécesseurs avoient acquis
» sur le Royaume des droits incontesta-
» bles de reconnoissance. Il y voit des
» enfans que la valeur desintéressée de
» leurs Auteurs a rendus malheureux ;
» qui n'ayant d'autres biens que leurs
» titres, font oublier, à force d'indigen-
» ce, qu'ils les possédent, & qui sont
» peut-être eux-mêmes sur le point de ne
» s'en plus souvenir. Louis les enlève à
» leur calamité ; il en devient le Père.
» Cinq cens seront élevés par ses soins
» & sous ses yeux ; une noble éducation
» leur sera donnée ; on suivra leur for-
» tune ; Louis les remet dans leur place ;
» ce que leurs Ancêtres avoient consacré
» à l'Etat, leur sera rendu par l'Etat ;
» l'équité du Monarque en a tracé le pro-
» jet ; la magnificence fera les frais de
» l'exécution. »

M. *le Corvaisier*, par ses talens, fait honneur à ma Province qui lui a donné

le jour, & à l'Académie d'Angers qui l'a choisi pour son Secrétaire. Cette Académie, la plus ancienne du Royaume après l'Académie Françoise, depuis que celle d'Arles est éteinte, avoit un peu perdu de sa réputation, & se voyoit menacée d'une chute prochaine. M. *le Corvaisier* l'a relevée par son zèle, par son activité, par ses lumières & par son exemple. Il a ranimé dans l'Anjou l'amour des Lettres, & parmi ses Confrères celui du travail & de la gloire. Il fait tenir exactement des séances publiques & particulières; il a déja fait imprimer un Recueil, & il se propose d'en faire paroître d'autres: moyens efficaces pour exciter l'émulation.

Musæum Tessinianum.

Si vous êtes curieux d'Histoire Naturelle, je vous conseille, Monsieur, de faire l'acquisition de deux ouvrages, qui nous sont venus de Suède, & qu'on trouve à Paris chez *Briasson*, Libraire, Rue S. Jacques, à la Science. Le premier a pour titre, *Musæum Tessinianum*, in-folio, en Latin & en Suédois. C'est la description des principales piè-

ces recueillies dans les trois regnes de la Nature, & qui ne compoſent qu'une partie de la ſuperbe collection en tout genre faite par M. le Comte *de Teſſin*. Ce Catalogue eſt de main de Maître. Le célèbre *Linnæus* l'a rédigé & l'a enrichi de notes courtes & lumineuſes. On y a joint un aſſez grand nombre de Planches bien gravées. Mais ce qui rend, à mon ſens, l'ouvrage encore plus eſtimable, eſt la Préface, où M. le Comte *de Teſſin* ſe mettant au niveau des Phyſiciens, rend compte lui-même de ſes recherches & des motifs qui l'engagent à ſe livrer à l'étude de la Nature & des Arts. Il y parle de la Science & des Sçavans d'une manière honorable; & il eſt beau de voir ici M. le Comte *de Teſſin* rendre à M. *Linnæus* l'hommage qu'un Diſciple doit à ſon Maître. Un pareil trait caractériſe bien plus le grand homme & le vrai Sçavant, que ne le font le faſte, la morgue & la préſomption, qui diſtinguent quelques-uns de nos Seigneurs & de nos Philoſophes.

Caroli Linnæi ſpecies Plantarum.

L'autre ouvrage que je vous annonce a pour titre: *Caroli Linnæi ſpecies Plantarum*

tarum exhibentes Plantas rité cognitas ad genera relatas, secundùm systema sexuale digestas: deux Tomes in-8°. Vous y verrez le tableau en grand de toutes les richesses que posséde la Nature dans le Regne Végétal. Les familles des Végétaux dispersées sur la surface de notre Globe sont ici distribuées, arrangées, rapprochées & caractérisées par une méthode qui est propre à M. *Linnæus*. Cet ouvrage suppose un travail & des recherches immenses, & ajoute un nouveau lustre à la célébrité de l'Auteur.

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Mars 1754.

LETTRE XIV.

Mélanges Historiques & Philologiques.

ON auroit fait, Monsieur, un recueil excellent de ces *Mélanges Historiques & Philologiques, par M. Michault, Avocat au Parlement de Dijon*, compilation dans le goût de celle de M. l'Abbé *d'Artigny*, si l'on avoit voulu la réduire à un seul Volume. On a

mieux aimé en faire deux, & mêler à des morceaux très-curieux, des articles peu intéressans. Le premier Tome est celui qui offre le plus de variété. J'y trouve d'abord une *Vie de M. l'Abbé Geneſt, de l'Académie Françoiſe*, Auteur de la Tragédie de *Pénélope*, que Mlle. *Clairon* a tirée de l'oubli, & dont le jeu pathétique de cette Actrice couvre les défauts. Cette vie est de M. l'Abbé *d'Olivet*, qui l'avoit adressée à feu M. le Président *Bouhier*.

L'Abbé *Geneſt* étoit de Paris; il eut ce trait de ressemblance avec *Socrate*, d'être né d'une Sage-Femme. Il perdit son père peu de temps après sa naissance; & toute l'éducation qu'il reçut de sa mère, fut d'apprendre à lire & à écrire. A dix-huit ans, il se mit en tête d'aller aux Indes chercher fortune. Il partit avec un de ses Camarades, héritier d'un petit fond de Boutique, & s'embarqua à la Rochelle. A peine furent-ils en haute mer, qu'un vaisseau Anglois les attaqua, les débarassa de leur pacotille & les conduisit à Londres, où ils se trouvèrent sans ressource, *Geneſt* se tira d'affaire par le moyen d'un Seigneur Anglois qui l'envoya à la campagne pour enseigner le François à ses enfans. Ce genre de vie ne

l'accommoda point : il revint à Paris, où il fut présenté au Duc *de Nevers*. Ce Seigneur aimoit la Poësie ; & *Geneſt* qui avoit déja montré quelque talent pour ce genre, en fut favorablement accueilli. Il crut qu'il lui ſeroit plus aiſé de s'avancer dans le monde en prenant le petit Collet. *Péliſſon* lui procura la facilité de ſe faire connoître de ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Il fut placé en qualité de Précepteur auprès de Mademoiſelle *de Blois*, depuis Madame la Ducheſſe *d'Orléans*. On ſçait aſſez les autres circonſtances de ſa vie ; mais voici quelques anecdotes plaiſantes, que vous ignorez peut-être. L'Abbé *Geneſt* avoit le nez fort gros & fort large. M. le Duc de Bourgogne en avoit été frappé. Quand ce Prince apprenoit à deſſiner, il tournoit tous ſes deſſeins à faire le nez de l'Abbé *Geneſt*. S'il étoit en caroſſe & que la glace vînt à ſe ternir ; il y traçoit ce nez avec ſon doigt. Un jour le Comte de Matignon ayant paru à ſon lever avec un juſte-au-corps tout blanc de poudre, le Prince, avec la dent d'un peigne, repréſenta ſi parfaitement ce nez célèbre ; qu'il y avoit de quoi rire & admirer, en comparant la copie avec l'original, qui

étoit présent. Une autre fois il crayonna sur une médaille de carton le portrait de l'Abbé *Geneſt*, autour duquel il avoit écrit *Carolus Geneſtus Naſo.* Au revers étoit un Temple de *Janus* fermé, avec ces mots : *Quòd Janum clauſit.* Vous rirez de l'avanture comique à laquelle ces dernieres paroles faiſoient alluſion. La chemiſe de l'Abbé *Geneſt* étoit d'ordinaire ſi mal arrangée dans ſes culottes, qu'il étoit rare qu'on n'en vît un bout qui en ſortoit. Un jour que dans cet état il étoit occupé à voir jouer des Gobelets devant le Roi, l'Opérateur, qui tenoit un grand verre à la main, le fit diſparoître à l'inſtant ; puis ayant prié l'Abbé *Geneſt* de s'approcher de la table, il tira ce verre de l'endroit d'où ſortoit ſa chemiſe, en diſant : *A quoi ſongez-vous, Monſieur l'Abbé, d'avoir là-dedans un Verre qui peut vous bleſſer ?* Jamais le Roi n'avoit ri de ſi bon cœur, & jamais l'Abbé ne s'étoit trouvé ſi déconcerté. Il ne pouvoit ſe montrer nulle part qu'on ne ſe mît à rire en le voyant. Il fut pluſieurs jours ſans paroître chez M. le Duc de Bourgogne. Il y retourna enfin, non ſans avoir pris ſes précautions. On fit remarquer cette

nouveauté au Prince, qui sur le champ représenta le Temple de *Janus* au revers de la médaille en question. M. l'Abbé *d'Olivet* dit avoir vû cette médaille entre les mains de l'Abbé *Geneſt* lui-même. Vous avez pû lire, Monſieur, dans les *Divertiſſemens de Sceaux* que M. le Duc & Madame la Ducheſſe *du Maine*, faiſant l'honneur à ce Poëte de plaiſanter avec lui, & cherchant l'anagramme de ſon nom *Charles Geneſt*, trouvèrent ces mots: *Eh! c'eſt large nez.*

Une *Lettre ſur les Dés de Bade* fait ici un article ſingulier. On a découvert autrefois, & l'on trouve encore, aux environs de cette Ville, une quantité inépuiſable de petites pierres cubiques qu'on prendroit pour des Dés. Les points y ſont marqués numérairement avec une parfaite régularité. Sont-ce de véritables Dés, ouvrage de l'art, qui ont été pétrifiés, ou bien des pierres produites dans cette forme par la Nature? Cette queſtion a été traitée par pluſieurs Sçavans, & il paroît qu'elle eſt encore indéciſe. Ce fait merveilleux mérite bien d'être diſcuté; il faudroit donc, avant que de chercher les cauſes de cette production, avoir des certitudes & même

des démonstrations sur un sujet aussi étrange. Il est ridicule de mettre ces Dés sur le compte de la Nature ; ce sont plûtôt des fourbes qui en fabriquent, pour attraper ceux qui cherchent le merveilleux ; ce qui paroît d'autant plus vraisemblable, que les habitans du Pays en font une sorte de commerce. Tous ceux qui vont prendre les eaux de Bade ne quittent point cette Ville sans en avoir fait provision. Pour exciter encore plus l'admiration des curieux, on en fabrique quelquefois d'os ou d'yvoire, qu'on fait passer pour des fossiles. Ceux-ci se vendent plus cher, parce qu'on les suppose plus rares.

L'article intitulé, *Observations de Critique & de Littérature*, renferme quelques singularités, parmi lesquelles on peut placer la façon dont la Demoiselle *de Gournay* finit le recueil de ses œuvres. « Si ce Livre me survit, je défens à » toute personne, telle qu'elle soit, d'y » ajouter, diminuer, ni changer jamais » aucune chose, soit aux mots ou en la » substance, sous peine à ceux qui l'en- » treprendront, d'être tenus pour déte- » stables aux yeux des gens d'honneur, » comme violateurs d'un sépulchre in-

» nocent. .... Les insolences, voire les » meurtres de réputation que je vois » tous les jours en pareils cas en cet im» pertinent siécle, me portent à lâcher » cette imprécation. »

Un Moine, qu'une trop longue abstinence impatientoit, s'avisa un jour dans sa cellule de faire cuire un œuf à la lumière de la chandelle. L'Abbé qui faisoit sa ronde ayant vû par le trou de la serrure le Moine occupé de sa petite cuisine, entra brusquement, & l'en reprit avec aigreur : de quoi le bon Religieux s'excusant, dit que c'étoit le Diable qui l'avoit tenté, & lui avoit inspiré cette ruse. Tout aussi-tôt parut le Diable lui-même, qui étoit caché sous la table, en disant : « Tu en as menti, chien de » Moine ; ce tour là n'est pas de mon » invention, & c'est toi qui viens de me » l'apprendre. »

Danchet fut un jour consulté par un jeune Poëte sur une petite Pièce qui commençoit ainsi :

Maison, qui renfermez mon aimable Maîtresse.

Danchet interrompit le Poëte, & lui dit : le mot de *Maison* est bas, mettez *Palais*. L'Auteur recommença son vers de la

même façon. Je vous ai déja dit, reprit *Danchet*, de mettre *Palais*. Eh! Monsieur, repliqua le jeune homme, vous voulez que je mette *Palais*, tandis qu'elle eſt à l'Hôpital.

Le P. *Théophile Raynaud*, Jéſuite, s'eſt preſque toujours plû à traiter des ſujets originaux. Dans ſon Livre intitulé, *Trinitas Patriarcharum*, il demande très-ſérieuſement, s'il eſt permis aux Fidéles, pendant le Carême, d'uſer de lavemens compoſés de jus de viande? Il répond que non. Il invite cependant à ne point pouſſer le ſcrupule, juſqu'à refuſer des remèdes dans leſquels, parmi pluſieurs drogues, il entreroit de petits morceaux de chair; parce que, dit-il, *de minimis non curat Prætor*. Le même Sçavant, dans un Traité qui a pour titre, *Laus brevitatis*, paſſe en revûe une grande quantité de nez. Selon le P. *Raynaud*, celui de la Sainte Vierge étoit long & aquilin; & comme Jeſus-Chriſt reſſembloit parfaitement à ſa Mère, le Jéſuite conclut qu'il avoit auſſi un grand nez.

Un Sermon Latin d'un Prédicateur du ſeizième ſiécle fait le ſujet d'un article curieux. Ce Prédicateur ſe nommoit *Pelbart de Themeſwart*; il floriſſoit en

Italie ſous le Pontificat d'*Alexandre VI*. Il fait l'éloge de la Sainte Vierge dans ce Sermon, & il prétend qu'elle ſçavoit tous les Arts & toutes les Sciences. Voici comment il tâche de le prouver. *Marie* n'a jamais péché en parlant; elle ſçavoit donc la Grammaire. Saint *Auguſtin* aſſure que l'Ecriture Sainte renferme toutes les fleurs de la Rhétorique; or on ne peut nier que la Vierge ne poſſédât parfaitement la Sainte Ecriture; elle étoit donc très-bonne Rhétoricienne. La Logique eſt néceſſaire pour combattre les héréſies; il eſt dit que la Mère de Dieu les a détruites dans tout l'Univers; elle devoit donc bien ſçavoir la Logique. Elle ſçavoit auſſi la Métaphyſique, parce que cette Science étoit néceſſaire à la Théologie, & que la Sainte Vierge étoit certainement bonne Théologienne. Elle ſçavoit la Phyſique, ſans laquelle il eſt impoſſible de comprendre certains myſtères de notre Religion, dont elle avoit une parfaite connoiſſance. Elle n'ignoroit pas la Médecine, puiſque d'une ſeule parole elle guériſſoit les malades. Elle étoit Muſicienne, & ſa voix devoit être bien harmonieuſe, puiſqu'elle étoit agréable à la plus parfaite oreille qui fut

jamais, à celle de Jesus-Christ. Elle devoit encore sçavoir l'Arithmétique pour calculer les années depuis *Abraham* jusqu'au *Messie*; la Géométrie, pour résoudre la difficulté qui se trouve dans *Ezéchiel* touchant la mesure du Temple & du Tabernacle; l'Astronomie, pour connoître les Astres & les Etoiles, dont il est fait mention dans l'Ecriture. Enfin la Sainte Vierge sçavoit le Droit Civil & le Droit Canonique; en voici la preuve. On connoît qu'un Avocat est habile, lorsqu'il gagne un procès desespéré devant un Juge éclairé & équitable, contre un adversaire fin & rusé. La cause du salut du genre humain étoit desespérée; la Sainte Vierge l'a plaidée devant Dieu, le plus équitable de tous les Juges; & elle l'a gagnée contre le Démon, l'adversaire le plus rusé & le plus artificieux qui fût jamais.

Vers le milieu du siécle passé, *Pierre de Besse*, Prêtre Limousin, prêchoit à Paris d'une manière plus comique encore. Voici l'extrait d'un Sermon qu'il fit sur la réalité du Sacrement de l'Eucharistie. « *Diogène*, le petit Philosophe, » cherchoit en plein midi un homme » avec une lanterne. O! *Diogène*, c'est

» bien ici qu'il faut chercher l'homme
» Jesus-Christ en plein midi, c'est-à-dire,
» au plus clair de nos sens, avec une lan-
» terne de la Foi. *Susanne* a été accusée
» faussement par deux Vieillards. Cette
» *Susanne* c'est la Foi injustement accu-
» sée d'Idolatrie en ce Sacrement par
» deux Vieillards, le Sens & la Raison.
» C'est ici qu'il faut dire, *Credo in Deum*
» *Patrem.* Il faut suivre la Foi, sans la-
» quelle les Hérétiques ont bâti un pro-
» cès tout chicaneux contre l'Eglise. Le
» premier qui s'est rendu Partie contre
» nous en cette matière, c'a été un *Joan-*
» *nes Scotus*; cependant l'Eglise obtient
» tout aussi-tôt un bel Arrêt contre lui
» au Concile de Verceil, toutes les
» Chambres de la Chrétienté assemblées.
» Celui-là ne fut pas si-tôt condamné,
» que voilà un *Bertramnus* qui présente
» Requête Civile cent ans après. Ensuite
» un nommé *Berengarius* intervient au
» procès, sollicite arrangement, & con-
» clut aux fins que l'Eglise soit déboutée
» de sa prétendue possession. Quelques
» trois cens ans après, un petit brouillon,
» mais bien méchant Anglois, *Joannes*
» *Wiclef*, retirant des sacs des Archives
» infernales & du Greffe criminel de

» l'Héréſie, fait une nouvelle Conſulta-
» tion, & prétend encore droit ſur cette
» pièce tant paiſible. Après tous ceux-là,
» l'Enfer choiſit le *Joannes Calvin*, pour
» ſolliciter diligemment, faire les Écri-
» tures, & dreſſer tous les Mémoires né-
» ceſſaires pour la pourſuite de ce pro-
» cès. Ces mauvais Plaideurs, ces Im-
» poſteurs, ces faux Prophètes ont ap-
» pellé comme d'abus de tous les Ar-
» rêts intervenus auparavant, ſe ſont
» inſcrits en faux contre l'Egliſe, & en-
» trant en matières criminelles, ont mis
» dans leur Plaidoyé, qu'elle étoit cette
» paillarde de l'Apocalypſe, le Pape
» l'Antechriſt, les Religions des Bor...
» les Evêques des M... L'Egliſe, pour dé-
» fendre la réalité de ce Saint Sacrement
» contre ſes Parties, a toujours produit
» une infinité de bonnes Pièces; & pre-
» mièrement le Contrat de l'Inſtitution,
» ne contenant que quatre mots Latins,
» *Hoc eſt Corpus meum*, dit de la propre
» bouche de Jeſus-Chriſt, reçus & ſignés
» par quatre Notaires & Secrétaires
» Royaux, trois Evangéliſtes & un Apô-
» tre. Plus l'Egliſe produit à ſon profit
» un vieux Terrier rempli d'anciennes
» figures, à ſçavoir des Pains de Propo-

» sition, de la Manne, de l'Agneau Pas-
» chal, &c. Plus elle produit une promesse
» fort authentique de Jesus-Christ, re-
» çue par Saint Jean en datte du sixième
» Chapitre, *Panis quem ego dabo, Caro*
» *mea est.* Et plus bas, il est écrit & pa-
» raphé du même Secrétaire : *Caro mea*
» *verè est cibus, &c.* Plus elle met en avant
» un Acte de possession de plus de seize
» cens ans ; remontre que suivant le ti-
» tre *de pacificis possessoribus*, elle n'est
» pas seulement triennale possessereſſe,
» & qu'elle a Lettres Royaux pour être
» maintenue dans sa possession. Plus elle
» fait paroître un gros sac plein d'Arrêts
» & Sentences données contre ses enne-
» mies, Parties ouies d'un côté & d'au-
» tre, toutes les Chambres assemblées
» en tant de Conciles généraux.

» Voyons à présent ce que produisent
» les Hérétiques. Deux grands pleins sacs
» de blasphêmes & exécrations abomi-
» nables, six liasses toutes pleines d'er-
» reurs & de mensonges, un Acte pré-
» tendu de l'institution de ce Sacre-
» ment, paraphé d'un méchant & faux
» *significat*, une méchante Consultation
» signée de trois ames désespérées, un
» Anglois, un Allemand & un François,

» *Wiclef*, *Zuingle* & *Calvin*. Que penſe-» riez-vous d'un homme qui ayant un » procès de grande importance, pren-» droit avis de deux ou trois petits Avo-» cats à ſimple ſemelle, qui étourdiment » lui conſeilleroient de plaider ? » Le Prédicateur conclut à tous dépens, dommages & intérêts & à l'amende, contre ces Brouillons, Plaideurs, Troubleurs & Chicaneurs Hérétiques.

Une *Lettre de M. Rouillé, Préſident au grand Conſeil, pendant qu'il étoit Ambaſſadeur en Portugal, à M****, termine le premier Volume de cette collection. On y apprend qu'il n'y a point de Couvent de filles en Portugal, où il n'y ait une diſpute ouverte, & deux partis formés ſur la queſtion de la prééminence entre Saint Jean-Baptiſte & Saint Jean l'Evangeliſte. Chaque parti, la veille de la Fête de ſon Saint, la ſolemniſe avec le plus de magnificence qu'il peut, & ſurtout par un Sermon, où l'on ne manque pas d'élever le Saint qu'on prêche infiniment au-deſſus de l'autre. Ce jour là le parti contraire ne paroît point à l'Egliſe, & marque par ſa retraite, qu'il proteſte contre les honneurs qu'on rend à un Saint qui ne lui ſemble pas devoir

les mériter. Cette contrariété a souvent produit des effets très-fâcheux, témoin ce qui arriva dans la Ville de *Beja*. Les Religieuses étant ensemble, le propos tomba malheureusement sur les deux Saints. Aussi-tôt disputes, vivacités ; & la querelle s'échauffant, on en vint aux injures & aux coups. Le combat dura jusqu'à la défaillance de part & d'autre. Mais la haine demeura si vive entre les deux partis, qu'ils ne songèrent depuis qu'à se venger l'un de l'autre aux dépens du Saint ennemi. Les *Evangelistes* furent les plus promptes à en venir à l'exécution; elles se saisirent de Saint Jean-Baptiste, le dépouillèrent, le fouettèrent, lui firent mille autres indignités, & l'enterrèrent dans le jardin, en dansant sur la fosse, & chantant des chansons extravagantes. Les *Baptistes* furent vengées d'une manière bien terrible ; car la nuit même de cette impiété, toutes les *Evangelistes*, au nombre de vingt-quatre, sans doute par l'effet d'un violent remords de conscience, tombèrent dans une espèce de maladie contagieuse ; il en mourut treize en quatre jours ; on espéroit peu des autres, lorsque M. *Rouillé* écrivoit cette Lettre.

Le feu R. *Ovidio*, Jésuite, étoit de

Vignorix, petit Bourg du Diocèſe de Langres. Il entra dans la Société en 1691, enſeigna pendant pluſieurs années la Rhétorique à Dijon, & paſſa le reſte de ſa vie dans cette Ville, où il s'appliqua à différens genres d'études juſqu'à ſa mort, arrivée en 1752. On a trouvé dans ſes porte-feuilles pluſieurs obſervations Littéraires qu'il faiſoit pour ſon uſage particulier, pluſieurs anecdotes qui l'avoient frappé dans ſes lectures, pluſieurs jugemens qu'il avoit portés ſur le caractère des Auteurs & ſur leurs ouvrages. Tout cela eſt tombé entre les mains de M. *Michault*; & c'eſt, avec l'hiſtoire de ſa vie, ce qui fait la matière de preſque tout le ſecond Volume de ces *Mélanges Hiſtoriques*. Il y avoit ſans doute de très-bonnes choſes à dire de ce ſçavant Jéſuite; mais il falloit faire un choix, & éviter des détails, où il paroît que M. *Michault* a plutôt conſulté les mouvemens de l'amitié que le goût du Public.

Quoi qu'il en ſoit, je remarque d'abord que le P. *Oudin* eſtimoit aſſez le Poëme de la *Pucelle*, pour croire que cet ouvrage, traduit en beaux vers Latins, ſeroit admirable. Il prétendoit auſſi

avoir comparé suffisamment les Poësies de *Chapelain* avec celles de *Despréaux*, pour être en état de prouver que ce dernier avoit tiré beaucoup d'hémistiches, & même des vers entiers de la *Pucelle*.

Cicéron fut toujours l'auteur favori du P. *Oudin*, &, malgré l'opinion commune, il trouvoit dans le premier des Orateurs les talens d'un grand Poëte. Cette idée devoit faire le sujet d'une *Dissertation sur le Poëtisme de Cicéron*, dans laquelle il prétendoit venger son Héros du mépris que les Critiques ont marqué pour les fragmens poëtiques qui nous en restent. Mais c'est sur-tout des ouvrages en prose de ce fameux Orateur, que le docte Jésuite tiroit les preuves de son *Poëtisme*.

Le P. *Oudin* ne vouloit pas qu'on employât le *Sta Viator* dans les Epitaphes, parce qu'il ne peut avoir lieu dans une Eglise. Quant à la phrase *hic jacet*, il la trouvoit impertinente, parce que le corps n'est pas l'homme.

Parmi les anecdotes éparses dans les papiers du P. *Oudin*, il y en a fort peu qui méritent d'être rapportées. Tenons nous-en aux deux suivantes. *Suarès*, ce grand Théologien,

dont nous avons vingt Volumes *in-folio* écrits avec tant d'ordre & de netteté, *Suarès* eut toutes les peines du monde à être reçu chez les Jésuites. Il fut d'abord refusé ; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander d'être admis parmi les Frères. Enfin on le reçut ; & l'on étoit encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux Jésuite dit : *Attendons, il me semble que ce jeune homme conçoit aisément, & pense quelquefois fort bien.*

Un Allemand qui avoit fait le voyage de Paris, de retour dans sa patrie, & racontant ce qu'il avoit vû de singulier, disoit : J'ai vû dormir aux leçons du P. Petau. *Vidi docentem Petavium, & Discipulos dormientes.* M. *Michault* a d'autres papiers du P. *Oudin*, dont il n'a point encore fait usage. S'il est vrai, comme il le dit, qu'il n'a employé que les plus curieux, que doit-on penser de ceux qui lui restent ?

Le Retour du Goût.

Une jeune Veuve, dans les premiers jours de sa douleur, renonce à tout autre engagement. Le Temps, ce grand consolateur, tarit la source de ses lar-

mes; & souvent l'année n'est pas révolue, qu'on la voit prendre une nouvelle chaîne. Les sermens des Muses ressemblent à ceux des Amours. M. *de Chévrier* ne pouvoit détourner un moment ses regards des cendres éteintes de sa *Revûe des Théâtres*; &, dans son désespoir, il promit, il imprima même qu'il ne feroit plus d'ouvrages Dramatiques. On comptoit qu'il tiendroit parole; mais son deuil n'a pas duré long-tems; il a oublié le Défunt presque aussi-tôt que le Public.

La petite Pièce ingénieuse des *Adieux du Goût* lui a fait faire *le Retour du Goût*, Comédie en un Acte, en vers libres, que les Italiens ont jouée avec quelque succès. L'Auteur n'a fait que parodier le titre de Messieurs *Portelance* & *Patu*; car du reste son ouvrage ne ressemble point au leur. *Le Goût*, dans ses *Adieux*, ne parle, comme cela devoit être, que de la corruption des Lettres & des Arts; c'est un Critique sévère & judicieux, qui fronde nos idées fausses en fait d'éloquence, d'Histoire, de Poëtie, de Danse & de Musique. Dans son *Retour*, il ne fait aucune mention de tous ces genres, & hors un petit coin pour les Bouffons,

il ne dit presque rien qu'on puisse appliquer à nos Spectacles & à notre Littérature, quoiqu'il me semble que c'est là principalement l'objet de ce qu'on entend par le *Goût*. Car quel rapport ont avec lui un Marquis Petit-Maître, qui n'est que fat & ridicule, une femme singulière qui hait tout l'Univers, un Gascon qui raconte ses anciens exploits militaires ? Voilà cependant, Monsieur, les principaux Personnages auxquels le *Goût* donne audience dans la Pièce de M. *de Chévrier*. Il a fait de ce Dieu un Philosophe, un Moraliseur qui débite des maximes utiles pour se bien conduire, & non des principes lumineux pour bien penser & pour bien écrire. La Pièce seroit mieux appellée *le Retour de la Sagesse*, que *le Retour du Goût*.

Malgré ce défaut essentiel, il y a dans cet ouvrage plus d'esprit, plus de traits que n'en présentoit *la Revûe des Théâtres*. Dans la première Scène, qui se passe entre *Mercure* & le *Goût*, ce dernier me paroît se peindre lui-même avec assez de justesse.

Mercure, as-tu jamais pu croire
Que le Goût dût quitter Paris ?
Dans ce séjour heureux, le centre de ma gloire,

J'ai fixé pour toujours les Talens & les Ris.
Mon Rival a pu te séduire ;
Il prend depuis long-temps mon nom ;
Reviens, en me voyant, de ce triste délire,
Et reconnois le Goût à la Raison.
Ici par moi seul tout respire ;
Je règle les Mœurs, les Ecrits ;
Le Sage & le Sçavant, soumis à mon Empire,
Sont tous les deux mes Favoris.
Je suis enfin ce Dieu par excellence,
Qui flétrit les travers, qui soutient les Talens ;
Ce Goût heureux, qu'on ne connoit qu'en France,
L'ami de la Nature, & l'appui du bon sens.

Il y a une Scène entre *le Goût* & *l'Art*, que je crois la meilleure de cette Pièce. *Le Goût* reconnoit une jeune Actrice de la Comédie Italienne sous le déguisement de *l'Art* : & sur le reproche qu'il lui fait de s'être travestie en Dieu, elle répond ;

Quel autre qu'une Femme auroit pu jouer l'Art ?
De Jupiter admire la prudence.
Connoissant de mon Sexe & le cœur & l'esprit,
Du Dieu, dont je porte l'habit,
Il vient de m'accorder la place.

Le Goût lui adresse ces quatre jolis vers.

A quatorze ans doit on connoître l'imposture,
Quand on brille par les Talens ?
L'hommage heureux qu'on rend à la Nature
Est le premier des agrémens.

Ce que je trouve un peu contradictoire, c'est que *l'Art*, au lieu d'applaudir, comme il le devroit naturellement, à ses propres ouvrages, cherche à les rendre ridicules.

On a vû pendant quelque temps
Des Coeffures *à la Comète*.
A de pareils ajustemens
Un Animal, peu propre à la toilette,
Le fier *Rhinoceros*, a fait porter son nom.
Aujourd'hui c'est un autre ton ;
Mais c'est toujours même folie
Sous le titre de nouveauté ;
Et la femme la moins jolie
Doit avoir des Rubans *à la Frivolité*.

Il est échappé à l'Auteur un solécisme, d'autant plus révoltant, qu'il se trouve dans la bouche même du *Goût*, lorsqu'il dit au Petit-Maître :

Un homme tel que vous *affranchit les obstacles*.

On *affranchit* un Eſclave, une Lettre, &c; on *s'affranchit* d'un devoir, &c; & l'on *franchit* des obſtacles. Il y a dans cet Acte à tiroir quelques autres façons de parler, quelques tournures, quelques conſtructions très-vicieuſes. Mais cela ne doit pas ſurprendre, puiſque l'Auteur nous prévient que ſon ouvrage a été *conçu, fait & joué dans ſept jours* : il y paroît. Comment peut-on ſe permettre de travailler ſi vîte ? Ou du moins, comment oſe-t-on en faire l'aveu ? Cette malheureuſe facilité, à laquelle s'abandonne M. *de Chévrier*, me fait craindre qu'il ne faſſe jamais rien de véritablement eſtimable aux yeux des Connoiſſeurs, quoiqu'il ſoit né avec du talent, de l'imagination, & même avec un bon eſprit. Car dans ſon *Avertiſſement* il approuve le jugement que j'ai porté de ſa premiere Pièce. « Je me ferai toujours, » dit-il, une loi de reſpecter les criti» ques, lorſque, dénuées de perſonnali» tés, elles ſeront conduites par la raiſon » & par la bonne foi ; & j'ai cru remar» quer ces deux qualités eſſentielles dans » l'examen de *la Revûe des Théâtres.* » Je ne ſuis point accoûtumé à de pareilles galanteries ; mais, ſoit qu'on me loue,

comme M. *de Chévrier*, ſoit qu'on ſe plaigne de moi dans de petites Brochures ignorées, comme M. *Mailhol*, je n'en penſerai ni n'en dirai pas moins, ſans partialité, que *la Revûe des Théâtres* eſt très-médiocre; que *le Retour du Goût* vaut un peu mieux, & que la Tragédie de *Paros* eſt en tous points ce que l'on a vû de plus mauvais ſur la Scène Françoiſe depuis trente ans.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 25 Mars 1754.

LETTRE XV.

Fin des Brochures ſur la Muſique.

LEs Bouffons viennent d'être renvoyés, Monſieur. Ils en ont l'obligation à la chaleur indiſcrette de leur parti. Je ſuis perſuadé qu'on les auroit conſervés, comme un objet d'émulation utile pour nos Muſiciens, ſi leurs fougueux admirateurs avoient mis dans leur zèle moins d'enthouſiaſme, de fureur & d'acrêté. Ils ont fait de leur goût particulier une affaire générale; ils ont voulu

voulu asservir les esprits, commander aux cœurs, forcer les sentimens; on les a vûs s'oublier jusqu'à insulter à tous ceux qui osoient ne pas penser comme eux. Enfin (la Postérité pourra-t-elle le croire?) cette querelle étoit parvenue à un tel excès d'animosité, que nos Concitoyens étoient sur le point de s'égorger pour de vains sons, que peut-être ils n'entendoient pas. Ils ont obligé la sagesse du Gouvernement à prévenir des suites aussi funestes. Comme il ne sera bien-tôt plus question de ce long & violent démêlé, je me hâte de vous en achever l'histoire.

*Lettres d'un Académicien de Bordeaux sur le fond de la Musique, à l'occasion de la Lettre de M. R*** contre la Musique Françoise.*

De tous les écrits publiés contre M. *Rousseau* de Genève, je n'en ai point lû, Monsieur, qui m'ait tant amusé que ces profondes *Lettres d'un Académicien de Bordeaux*. Elles sont du célèbre P. *Castel*, Jésuite. Il se proposoit d'en donner beaucoup d'autres, qui auroient formé plus d'un Volume; car sur le fron-

riſpice de celles qui ſont imprimées, & qui ne compoſent que 74 pages, on a mis d'avance *Tome Premier*. Mais le Libraire a prié ſon Auteur de ne pas aller plus loin, & nous a privés par-là d'un ouvrage très-ſcientifique & cependant très-agréable. Il me ſeroit difficile de vous rendre un compte exact des huit *Lettres* qui ont paru. Le P. *Caſtel* remonte par-delà le Déluge; il parle de tous les Arts, de toutes les Sciences; il fait l'hiſtoire de notre Nation depuis deux ou trois mille ans: que dis-je? Il la déduit de l'hiſtoire de l'humanité depuis *Adam*; en un mot, ſa Brochure eſt une petite *Encyclopédie*. Il y a bien des Articles, ainſi que dans la grande, que l'on n'entend pas trop. Je ne m'y arrêterai pas; je me bornerai à quelques idées bien claires, qui vous mettront à portée de juger du génie de l'Auteur, & de ſa façon d'écrire tout-à-fait neuve. Il ne ſera certainement pas accuſé de plagiat ni d'imitation, ſoit dans les penſées, ſoit dans le ſtyle.

« J'ai l'honneur, dit-il, de connoître » M. *Rouſſeau*, de le connoître homme » d'eſprit, bonne perſonne même. On » l'a peut-être trop pouſſé, trop entêté;

» on n'a pas assez accueilli peut-être » l'Opéra tout de sa façon (Poësie & » Musique) qu'il me présenta en arri- » vant de Province, de Genève, & où » j'entrevis bien du bon sur le papier.... » Que M. *Rousseau* ne craigne point » d'excès, national même, de ma part; » j'aime assez ma Nation pour sçavoir » l'estimer; j'estime assez l'Italie pour » pouvoir l'aimer. »

L'Auteur nous apprend une anecdote assez curieuse. Le Génevois avance que *Lully* avoit fait chasser *Corelli* de France. C'est sur *Lorenzani* que tomba la jalousie de *Lully*. Mais ces deux Musiciens se reconcilièrent. Cependant *Lorenzani* quitta le service de *Louis XIV* parce que le Pape le demanda; & si l'on en croit le P. *Castel*, le Roi dit à ce sujet: *Je suis le fils aîné de l'Eglise; je rends à ma Mère le bien qu'elle m'avoit prêté.*

Une des meilleures raisons de l'Auteur pour prouver que nous sommes les inventeurs de la Musique, c'est que « la constitution, temporelle mê- » me de l'Italie, est, dans son ori- » gine, dûe à Charles Martel, Pe- » pin, Charlemagne, Louis le Débon- » naire, Charles le Chauve, & à la plû-

» part de leurs ſucceſſeurs, tous très-» Chrétiens, tous fils aînés de l'Egliſe. » Cependant en mille endroits de ſes Lettres il accorde, non *la ſupériorité*, mais *l'antériorité* à la Muſique Ultramontaine. « Que les Italiens ſoient le père ou la » mère de la Muſique, nous ſommes » toujours leurs fils aînés; & la fille aî-» née de la Muſique eſt une auſſi vraie, » bonne, & belle Muſique que ſa mère... » Les Italiens ſont naturellement Artiſ-» tes, & les maîtres des Nations dans » les Arts. Mais l'Italie ne doit pas nous » envier la gloire d'être le premier agent » libre & noble, non pas dont elle ſe » ſert, mais qui eſt toujours prêt à lui » ſervir pour ſes répandre efficacement, » moëlleuſement même, gracieuſement » dans toute l'Europe, *fortiter & ſuavi-» ter*, ſuivant le double caractère indi-» viſiblement divin de la Sageſſe Eter-» nelle. Qu'ils en ſoient la force, nous » en ſommes au moins la ſuavité. Elle » peut convaincre, nous perſuadons. » Que la Muſique Grecque ait fait dan-» ſer arbres & rochers, il faut de la ſua-» vité pour faire danſer les hommes.... » Notre Muſique eſt vraie pour nous, » bonne pour nous, belle pour nous;

» elle eſt donc vraie, bonne & belle abſolument, ne le fût-elle pas pour tout » autre. Une pomme eſt une vraie, » bonne & belle pomme, quoique ce ne » ſoit pas une orange, ou ne ſoit pas » une pomme confite.... Que les melons » d'Italie ſoient plus ſucculens que ceux » de France, ceux de France ſont pourtant de vrais & d'aſſez bons & beaux » melons. »

L'Académicien de Bordeaux, à l'occaſion de la Muſique, nous juſtifie de la légèreté dont on nous accuſe. Ce reproche n'eſt fondé que ſur le changement de nos modes, & « l'*Europe* ne » nous connoît que par ce petit extérieur, au lieu de nous voir en nous-» mêmes, toujours Gaulois, toujours » François, toujours Saliques, toujours » très-Chrétiens, toujours conſervant, » toujours perfectionnant notre terrein, » nos mœurs, nos arts, nous-mêmes.... » Nous ſommes plus moteurs que mobiles... Nos Rois ne ſont jamais qu'un; » car le Roi de France ne meurt pas, ſelon l'axiome de douze cens ans de poſ-» ſeſſion. » L'Auteur convient ſeulement que nous ſommes legers dans le frivole; que *l'homme, & ſur-tout l'homme Fran-*

çois, n'eſt pas une machine qui ne ſonne que l'heure ou le quart à chaque coup de marteau.

» Quoi, s'écrie le P. *Caſtel*, ſommes-» nous une eſpèce ſi ſur-humaine, ſous-» humaine, ou inhumaine, que nous ne » puiſſions nous appliquer en fait de Mu-» ſique le *Homo ſum, humani à me nil* » *alienum puto* de Térence ? . . . Comme » premiers inventeurs de bien des choſes, » les Italiens ont une Muſique un peu » ſauvage, ſaillante, *eſſorée* (ce mot veut » dire apparemment qui prend l'*eſſor*) » libre, & preſque libertine, capricieuſe, » licentieuſe, ſupérieure aux règles & » à nous par conſéquent qui ſommes » peut-être la règle, le régulateur, le ba-» lancier, le pendule de l'horloge dont » ils ſont le reſſort, le poids, & nous le » contre-poids. » Il les compare encore à des Chèvres. « Je ne dis pas cependant » que parmi ces Chèvres grimpant les » rochers les plus hauts, il ne ſorte de ces » rochers mêmes des Aigles qui s'élan-» cent d'un vol ſoutenu vers le faîte de » tout ce qu'il y a de plus élevé & de » mieux éclairé du ſoleil, dont les rayons » ne ſont que diriger leur vûe ſans » l'émouſſer ; tandis que nous, nation

» un peu moutonnière, douce & aima-
» ble, un peu folâtre même & badine,
» nous bondissons assez légèrement dans
» les vallons & les prairies comme de
» tendres agneaux, souvent transformés
» en abeilles ou en papillons, qui cueil-
» lent tout ce que la Musique a de suave,
» de mielleux & de fleuri. »

Sçavez-vous, Monsieur, pourquoi les Italiens sont meilleurs Mimes & Panto-mimes que nous; c'est qu'ils sçavent garder leur sérieux. « Mais un François qui
» fait rire, même à ses dépens, veut en
» avoir sa première part; ce qui évente
» la mêche, & dissipe le ris même d'au-
» trui... Le ris même est médiocre chez
» nous & tout d'or, tout de goût, tout
» de sentiment, parce que celui qui fait
» rire rit toujours le premier, & réduit,
» *ipso facto*, le ris d'autrui à un honnête
» & simple souris d'esprit ou du bout
» des lèvres. » L'Auteur prétend que les Espagnols seroient les meilleurs Panto-mimes de l'Europe, parce que c'est la nation la plus grave. Il me faudroit, Monsieur, copier cette Brochure entière, si je voulois vous citer tous les traits bur-lesques dont elle est composée. Il n'est pas possible que le P. *Castel* ait écrit sérieu-

ſement. Il n'a ſans doute voulu que s'égayer ; &, malgré ſon axiome, quoiqu'il ait ri le premier, il n'en fait pas moins rire les autres.

Réponſe Critique d'un Académicien de Rouen à l'Académicien de Bordeaux, ſur le plus profond de la Muſique.

C'eſt le P. *Caſtel* qui s'eſt répondu à lui-même, voyant que perſonne ne s'en aviſoit. Il continue dans cette Réponſe ſur le même ton de plaiſanterie. Le prétendu Académicien de Rouen lui fait d'abord des complimens ſur ſes huit Lettres imprimées, les premières des trente qu'il lui avoit adreſſées pour les communiquer à ſon Académie. Mais auſſi il blâme le P. *Caſtel* d'avoir *ſi mal pris ſon temps pour parler à fond de Muſique dans un moment de frivolité.* Ce qu'il y a de ſingulier, ou plutôt ce qui eſt tout ſimple, c'eſt que l'Académicien tombe dans le même défaut. Il fait des extraits ſcientifiques des autres Lettres du P. *Caſtel.* Cet autre lui-même lui fait encore ce petit reproche flatteur. « Auſſi » pourquoi êtes-vous ſi neuf & ſi para» doxe ? Notre Langue, s'il faut vous

» croire, eſt d'autant plus propre pour » la Muſique, qu'elle eſt moins Muſi- » cale; d'autant plus Muſicale, qu'elle » eſt moins Muſicienne. Elle parle, elle » ne chante pas; elle ne parle ni ne » chante; c'eſt nous qui ſommes les par- » leurs & les chanteurs.... Notre Lan- » gue eſt vivante; mais c'eſt nous qui la » faiſons vivre & parler. Son grand ca- » ractère eſt la liberté, la franchiſe tou- » te Françoiſe. La Cour lui donne le ton. » A la Cour on ne parle que pour par- » ler. La Langue n'y eſt qu'une Langue. » Il n'y a du reſte que le Roi qui donne » le ton à la Cour, &, par conſéquent, » à la Langue. Or le ton de nos Rois a » de tout temps été auſſi ſimple & mo- » déré qu'il eſt naturellement plus ma- » jeſtueux.... Il faut tout dire; avec » notre chant trop mélodieux, trop » chantant, nous ſommes plus peintres » que pittoreſques, & peut-être plus » parleurs que parlans. »

Si vous croyez, Monſieur, que le P. *Caſtel* s'eſt propoſé un autre but que de s'amuſer, & de *perſiffler* ſes Lecteurs; ſi vous penſez qu'il a un ſyſtême qu'il a voulu développer, tenez-vous-en à ce qu'il ſe fait dire par l'Académicien de

Rouen, & vous aurez la clef du tiroir de ſes idées. « J'entends votre raiſonnement ſecret. Il eſt réellement profond, » quoique trop naïvement exprimé. Vous » tirez notre Muſique du fond de nos » arts, nos arts du fond de notre caractère, & notre caractère du fond » même de notre hiſtoire. Voilà bien » du fond & des fonds ſur fonds en » effet. Comme tous ces fonds là ſe ſont » bien conſervés depuis vingt, trente & » quarante ſiècles parmi nous, notre » Muſique jouit d'une belle médiocrité, » toute d'or, ſelon *Horace*. Or voilà le » vrai fond de tout ce que vous dites » dans vos Lettres. » Ces deux Brochures méritent d'être conſervées.

Lettre d'un Viſigoth à M. FRÉRON, ſur ſa diſpute harmonique avec M. Rouſſeau.

Je joue un aſſez beau rôle, Monſieur, dans cette Lettre qui m'eſt adreſſée. On m'y compare à *David*, & M. *Rouſſeau* à *Goliath*. Ce n'eſt pas la reconnoiſſance, mais la juſtice, qui me fera dire que cette Brochure eſt d'un homme d'eſprit. J'en trouve ſeulement le ton trop dur, les reproches trop vifs, les traits trop

perſonnels. L'Auteur fait l'hiſtoire de M. *Rouſſeau* depuis ſon couronnement à Dijon juſqu'aujourd'hui. Il parle de ſa pauvreté, de ſon galetas, de ſon habit, de ſes chemiſes ſans manchettes, de ſon affectation à ne point porter d'épée : tout cela eſt aſſez indifférent au Public, aſſez étranger à ma *diſpute harmonique.*

Le ſeul reproche grave & littéraire qu'on fait à M. *Rouſſeau*, c'eſt d'avoir pris l'air *dans ma Cabane obſcure*, qui ſe trouve dans ſon *Devin du Village*, d'un ancien Cantique qui fut fait en 1602 à Genève, ſur la délivrance de cette Ville, laquelle fut ſur le point d'être ſurpriſe par les Généraux du Duc de Savoye. L'Auteur rapporte deux couplets de ce prétendu Cantique. Il dit qu'il les tient d'un Garçon Horloger qui les chante jour & nuit. Je ne ſerois point étonné que bien des gens donnaſſent dans ce piège, & cruſſent de bonne foi que ce Cantique exiſte réellement. Leur crédulité ſeroit d'autant plus pardonnable, que les deux couplets qu'on lit ici ſont dans ce goût de ſimplicité & de naïveté qui caractériſe ces ſortes d'ouvrages : jugez-en.

Par une nuit obſcure
Le Chef des Savoyards,
Sans cheval ni monture,
Marcha vers nos Remparts;
Et dreſſant une échelle
De neuve invention,
Surprit la Sentinelle
De la Sainte Sion.

Si le Seigneur mon Maître
Ne bâtit ſa Maiſon,
Qui peut de ſon Temple être
Architecte ou Maçon?
Ainſi, s'il ne te garde,
Cité de ſes Elus,
Vaine ſera ta garde,
Et tes murs ſuperflus.

Ces deux Couplets ſont une *neuve invention* de l'Auteur, pour faire croire que M. *Rouſſeau* a été bercé avec ce Cantique, & qu'il en a copié l'air dans ſon petit Acte d'Opéra : *Dolus an virtus quis in hoſte requirat?* Quand cela ſeroit vrai, le Génevois n'auroit pas fait un grand larcin; car cet air eſt bien triſte & bien languiſſant. Au reſte, ce n'eſt pas la première fois que le *Viſigoth* joue de pareils tours. Il faut avouer qu'il a un

talent ſingulier & une merveilleuſe facilité pour autoriſer ſes petites ſupercheries en ce genre. Lorſque la Paſtorale de *Titon & l'Aurore* parut, tout le monde retint l'air charmant, *Votre cœur, aimable Aurore.* Notre *Viſigoth* s'aviſa de dire dans une Maiſon, qu'il étoit pillé d'un Cantique ſur les Ames du Purgatoire, dont l'air & les paroles étoient de M. *Bridaine*, ce célèbre Miſſionnaire, & qu'il avoit ſçû lui-même autrefois ce Cantique. On fut aſſez étonné, & on le pria de s'en rappeller quelque choſe. Il rêva un moment, & fit ce couplet, qu'il chanta effectivement ſur l'air à la mode.

O Chrétiens, hommes & femmes,
Inſenſibles à nos cris,
Si vous voulez que vos ames
Aillent droit en Paradis,
Pour nous délivrer des flammes,
Dites un *De Profundis.*

On fut perſuadé dans cette Maiſon que M. *de Mondonville* avoit pris cet air d'un Cantique de Miſſion. Le bruit s'en répandit dans Paris, & bien des gens l'adoptèrent.

Apologie du Goût François, relativement à l'Opéra : Poëme, avec un Discours Apologétique, & les Adieux aux Bouffons.

Il manquoit à la Musique Françoise d'être défendue par une Sœur qui contribue tant à ses succès, par la Poësie, attaquée elle-même dans l'écrit du Génevois. Leur cause & leur gloire sont communes. *Quinaut* & *Lully* sont assis au même rang dans le Temple de l'Harmonie. M. *de Caux de Cappeval*, nouveau *Bellerophon*, monté sur *Pégase*, armé de toutes pièces, tenant d'une main des Vers, de l'autre de la Prose, a combattu la *Chimère*, & l'a percée de mille traits. Je passe son *Discours Apologétique*, où cependant il y a des raisonnemens solides, des plaisanteries, & une histoire de l'origine & des suites de cette querelle ; j'en viens au Poëme, qui est en cinq Chants. L'Auteur, dans les deux premiers, établit les vrais principes de l'Opéra, tel qu'il doit être, & tel que nous l'avons ; on en fait le parallèle avec le Lyrique Italien. On y détruit les petites prophéties du Bohémien. Les trois derniers Chants sont destinés à réfu-

ter toute la doctrine de M. *Rouſſeau*.

Vous ſentez, Monſieur, qu'un pareil Poëme étoit difficile à faire. Il falloit parler meſure, harmonie, accompagnement, entrer dans la théorie & dans la pratique du Chant; ce qu'il n'eſt pas aiſé de rendre, en quelque langue que ce ſoit. Le Didactique, d'ailleurs, demande un art infini & beaucoup de reſſources dans l'eſprit, pour en ſauver la ſéchereſſe. M. *de Caux* a réuſſi à bien des égards. On voit qu'il eſt né avec du feu, du génie, du talent, mais doué d'une imagination à laquelle il ſe livre trop. Il y a des longueurs & des répétitions dans ſon ouvrage; quelquefois il manque de choix dans ſes comparaiſons, de nobleſſe dans ſes images, de préciſion dans le ſtyle. Il a cette abondance que *Quintilien* n'étoit pas fâché de rencontrer dans ceux qui ſe deſtinoient à l'Eloquence & à la Poëſie, mais qu'il vouloit qu'on reſſerrât. Voilà les défauts que j'ai cru voir dans ce Poëme; ils ſont rachetés par de vraies beautés. Le pinceau de l'Auteur eſt ſouvent tenu par *Minerve*, & ſouvent les *Graces* le tiennent à leur tour. Quoi de plus agréable, par exemple, que ce morceau, où, pour juſtifier les Chœurs

de nos Opéra, M. *de Caux* apostrophe ainsi son adversaire :

Eh quoi ! n'entends-tu pas, sur le bord des ruisseaux,
Ce doux gazouillement, ce concert des Oiseaux,
Que la Nature entière au Printems renouvelle ?
N'offrent-ils pas d'un Chœur l'image la plus belle ?
Vois-les se disputer à qui chante le mieux :
Est-il rien de plus beau, de plus harmonieux ?
Vois-les séparément, quand d'amoureuses flammes
D'une volupté pure ont pénétré leurs ames,
Exhaler à l'envi le feu du sentiment,
Dans un vif dialogue exprimer leur tourment,
Soupirer tour à tour, se parler, se répondre,
Redoubler leurs accens, & souvent les confondre.

Le Poëte, dans un autre endroit non moins gracieux, fait sentir le faux goût des Italiens.

Je veux peindre un Berger, sur la molle fougère,
Tendre, fidèle, heureux auprès de sa Bergère,
Jouant avec les Ris, compagnons des beaux jours,
Et par quelques faveurs amusant les Amours :
Dans des airs éclatans, & chargés d'harmonie,
Irois-je évaporer les feux de mon génie,

Et peindre le triomphe ou le faſte des Rois,
Au lieu des doux plaiſirs qui regnent dans les Bois ?

On trouve à la ſuite de ce Poëme une Satyre vive, intitulée, *Adieux aux Bouffons*. L'Auteur s'exprime ainſi ſur la bizarre aſſociation des Intermèdes Italiens & de nos Opéra.

Sur le même Théâtre, & dans un même lieu,
Pourquoi nous préſenter l'Eſclave avec le Dieu ;
Au langage François mêler celui de Rome,
Et faire tour à tour jouer le Singe & l'Homme ?

L'ouvrage de M. *de Caux* me fourniroit un grand nombre d'autres morceaux dignes de vous être rapportés. Le Poëte, le Muſicien & le Patriote brillent également dans ſon écrit.

Les Philoſophes du Siécle.

Lorſque la Lettre de M. *Rouſſeau* parut, les Comédiens François remirent au Théâtre *les Fées*, jolie Comédie de *Dancourt*, en trois Actes, avec des Divertiſſemens. Un des perſonnages de cette pièce eſt un Prince philoſophe. A

cette occaſion on fit ce Vaudeville très-ingénieux des *Philoſophes du Siècle*, qui a été gravé. Voici le Couplet que chantoit Mademoiſelle *Dangeville* avec cet eſprit, cette fineſſe, cet enjoûment, ce ſel dont elle aſſaiſonne tous ſes rôles.

Honorer les Sçavans,
Même dans ſa Patrie;
Voir l'eſſor des Talens
Sans fiel & ſans envie:
Les vrais Sages penſoient ainſi.
Diffamer l'Harmonie
De nos Muſiciens;
Aux ſeuls Italiens
Accorder du génie:
Voilà nos Sages d'aujourd'hui.

M. *Rouſſeau* ſe trouva à une repréſentation de cette Comédie, & ſe plaça de façon à être vû de tout le monde. Il applaudit lui-même à ſon Couplet; & parut enchanté de la gaité bruyante du Parterre, qui ne pouvoit ſe raſſaſier du plaiſir de le regarder, de rire, & de battre des mains. Je ſuis perſuadé que dans ce beau moment il ſe compara modeſtement à *Socrate* qui aſſiſta à la Comédie des *Nuées*. Je ſuis, &c.

A Paris ce 28 *Mars* 1754.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

PENSÉES SUR L'INTERPRÉTATION DE LA NATURE, par M. *Diderot*, de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Pruſſe. Page 1

LES ÉGLÉIDES OU POESIES AMOUREUSES DÉDIÉES À EGLÉ; par M. *Poinſinet*, Valet de Chambre de M. le Duc d'*Orléans*. L'Héroïne eſt Mlle. D.... 14

LA DANSE ANCIENNE ET MODERNE, OU TRAITÉ HISTORIQUE DE LA DANSE; par M. *de Cahuſac*, des Académies de Berlin & de Montauban: ſecond extrait; le premier ſe trouve dans les *Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps*. 21

LA REVÛE DES THÉÂTRES, Comédie en un Acte en vers, jouée une ſeule fois aux Italiens, par M. *de Chévrier*, de Nancy. 35

ANECDOTES HISTORIQUES ET POLITIQUES DE L'EUROPE, par M. l'Abbé *Raynal*, Auteur du *Mercure de France*, &

Membre de l'Académie Royale de Pruſſe. 42

TRAITÉ DES DIAMANS ET DES PERLES, ouvrage traduit de l'Anglois, par M. *Chapotin Saint-Laurent*, employé à la Bibliothèque du Roi. 60

TABLETTES HISTORIQUES, GÉNÉALOGIQUES ET CHRONOLOGIQUES, par M. *de Chaſot de Nantigny*. 68

ÉTAT GÉNÉRAL DE LA FRANCE. 72

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, par M. l'Abbé *Prévôt*. L'extrait qu'on lit ici n'eſt que la ſuite de ce qu'on a dit de ce Livre dans les *Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps*. 73

VERS à Madame *de Rohan*, nommée Abbeſſe de Marquette, par M. l'Abbé *de Lattaignant*, Chanoine de Rheims. 92

BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE, OU HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE, &c, par M. l'Abbé *Goujet*, Chanoine de Saint Jacques de l'Hôpital: Tomes XV & XVI. On a parlé des Volumes précédens dans les *Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps*. 94

LETTRE ſur notre grand Poëte *Rouſſeau*, par M. l'Abbé *Sabatier*, d'Avignon. 106

PAROS, Tragédie jouée huit fois ſans ſuccès, par M. *Mailhol*, de Carcaſſonne, 121

DIVERSES BROCHURES SUR LA MUSI-

que Françoise. 133
Observations sur la Lettre de J. J. Rousseau, par M. *Cazotte*, de Bourgogne, Commissaire de la Marine. 137
Lettre sur celle de M. J. J. Rousseau sur la Musique, par M. *Yzo*. 142
La Christiade, ou le Paradis reconquis, pour servir de suite au Paradis perdu de Milton, par M. l'Abbé *de la Beaume*, d'Avignon. Cet ouvrage se trouve à Paris chez *Lambert*, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoise. J'ai oublié de parler des Gravûres admirables & en grand nombre dont ce Poëme est orné. 145
Abdeker ou l'Art de conserver la Beauté, Etrennes pour les Dames, par M. *le Camus*, Médecin de la Faculté de Paris. 173
Les Ruines de Palmyre, autrement dite Tedmor au Désert : Planches magnifiques gravées à Londres. 183
Grammaire Générale et Raisonnée, connue sous le nom de Port-Royal, réimprimée avec des remarques de M. *Duclos*, Historiographe de France, de l'Académie Françoise & de celle des Belles Lettres. 194
Traduction des Statuts de la Faculté de Medecine de Paris, par M. *Berminghan*, Chirurgien. 215

LETTRE que j'ai écrite à M. le Chevalier *de Cogolin*, de l'Académie de Nancy, pour desavouer la suite des *Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps*, qui n'est point de moi. Cette Lettre se trouve à la fin du troisième Cahier de mon *Année Littéraire*, après la Page 216.

HISTOIRE DE JEANNE DARC, VIERGE, HÉROÏNE ET MARTYRE D'ÉTAT, &c. par le fécond M. l'Abbé *Langlet du Fresnoy*. 217

INTRODUCTION À LA RÉVOLUTION DES PAYS-BAS ET À L'HISTOIRE DES PROVINCES-UNIES, par M. l'Abbé *de Jean*. 227

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DES TERMES D'ARCHITECTURE, par M. *Gastelier*, Professeur en Mathématiques. 233

ÉCLAIRCISSEMENT ABRÉGÉ SUR LA MALADIE D'UNE FILLE DE SAINT-GEOSMES, par M. *Morand*, Médecin de la Faculté de Paris, fils du célèbre Chirurgien de ce nom. 238

SUITE DES BROCHURES SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE. 242

JUSTIFICATION DE LA MUSIQUE FRANÇOISE, &c. par M. *de Morand*, d'Arles. 245

ARRÊT DU CONSEIL D'ÉTAT D'APOLLON, &c. par M. *Travenol*, Violon de l'Opéra. 249

EXAMEN DE LA LETTRE DE M. ROUS-

SEAU SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE, par M. *Baton*, le jeune, Maître de Vielle. 251
LETTRE D'UN SAGE À UN HOMME TRÈS RESPECTABLE ET DONT IL A BESOIN, par M. le Chevalier *de la Morlière*, de Grenoble. 255
APOLOGIE DE LA MUSIQUE FRANÇOISE CONTRE M. ROUSSEAU, par le Père *Laugier*, Jésuite. 258
DOUTES D'UN PYRRHONIEN, PROPOSÉS AMICALEMENT A J. J. ROUSSEAU, par M. *Coste d'Arnobat*, de Bayonne. 264
APOLOGIE DE LA MUSIQUE ET DES MUSICIENS FRANÇOIS, &c. par M. *de Bonneval*, du Mans. 266
LETTRE D'UN PARISIEN, CONTENANT QUELQUES RÉFLÉXIONS SUR CELLE DE M. ROUSSEAU, par M. *Robinot*, ancien Notaire. 268
TABLEAU DU CŒUR ET DE L'ESPRIT, par M. le Chevalier *de Saint-Mars* 269
LES ADIEUX DU GOUT, Comédie en un Acte, en vers, par Messieurs de *Portelance* & *Patu*. Ce dernier a la plus grande part à cette Pièce. 280
L'HISTOIRE DES IMAGINATIONS DE M. OUFLE, &c. par feu l'Abbé *Bordelon*. 289
ÉLOGE DU ROI, par M. *le Corvaisier*, Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Angers. 304
MUSÆUM TESSINIANUM, &c. 311

CAROLI LINNÆI SPECIES PLANTARUM, &c. 312
MÉLANGES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES, par M. *Michault*, Avocat au Parlement de Dijon. Cet ouvrage se trouve chez *N. Tillard*, Libraire, Quai des Augustins. Les deux Volumes se vendent 5 liv. reliés. 313
LE RETOUR DU GOUT, Comédie en un Acte, en vers, jouée avec succès aux Italiens, par M. *de Chévrier*. 330
FIN DES BROCHURES SUR LA MUSIQUE. 336
LETTRES D'UN ACADÉMICIEN DE BORDEAUX SUR LE FOND DE LA MUSIQUE, &c. par le P. *Castel*, Jésuite. 337
RÉPONSE CRITIQUE D'UN ACADÉMICIEN DE ROUEN, A L'ACADÉMICIEN DE BORDEAUX, &c. par le P. *Castel*. 344
LETTRE D'UN VISIGOTH A M. FRÉRON SUR SA DISPUTE HARMONIQUE AVEC M. ROUSSEAU, par M. l'Abbé *de Caveirac*. 346
APOLOGIE DU GOUT FRANÇOIS RELATIVEMENT A L'OPÉRA. Poëme par M. *de Caux de Cappeval*. Il est de Normandie, & de la même famille que feu M. de *Caux*, qui nous a laissé deux Tragédies, *Marius* & *Lisimachus*. 350
LES PHILOSOPHES DU SIÈCLE, Vaudeville, par Mrs. *B**** & *Palissot*. 355

Fin de la Table des Matières.

TABLE
DES MATIERES
Du Premier Tome.

LE MÉCHANT, Comédie en cinq Actes, en vers, par M. *Greſſet* de l'Académie Françoiſe. Page 4
HISTOIRE DU PARLEMENT D'ANGLETERRE, par M. l'Abbé *Raynal.* 20
PETITE PIÉCE DE VERS, adreſſée à Madame de M*** 27
DENYS LE TYRAN, Tragédie par M. *Marmontel.* 30
ORAISONS FUNÉBRES de M. *Maboul,* ancien Evêque d'Aleth. 58
ODES SUR LA PAIX. 67
HISTOIRE DE FRANCE, ET HISTOIRE ROMAINE, par demandes & par réponſes, deux volumes très-utiles de deux Auteurs inconnus. 69
LETTRES D'UNE PERUVIENNE, par Madame *de Grafigny.* 73
LETTRE de M. *Marmoutel* à l'Auteur de ces feuilles. 104

RÉPONSE à la Lettre précédente. 115
VOYAGE DE SAINT CLOUD PAR MER ET PAR TERRE, d'un Anonyme. 127
DÉCOUVERTE DE LA PIERRE PHILOSOPHALE, petite brochure par M. l'Abbé *Coyer*, exjésuite 134
L'ANNÉE MERVEILLEUSE, par le même. 135
LA MAGIE DÉMONTRÉE, par le même. 137
PLAISIR POUR LE PEUPLE, par le même. 138
LE MEDECIN PAR OCCASION, Comédie en cinq actes, en vers, par M. *de Boissy*. 140
LA CALLIPÉDIE, ou la maniere d'avoir de beaux enfans, traduite (en prose) par feu M. *d'Egly* d'un Poëme latin en quatre chants, composé par *Claude Quillet*. 145
LETTRE de M. *Roy*, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, à l'Auteur de ces feuilles 173
RÉPONSE à la Lettre précedente. 183
EPITRE de M. le Préſident *de Clari* à M. *le Franc*, ſur la Comédie du *Medecin par occaſion*. 198
EPITRE A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR, par M. le

Chevalier *Laurès.* 200
ODE AUX ZEPHIRS, par le même. 201
DISCOURS PRONONCÉS à L'ACADEMIE FRANÇOISE à la réception de M. le Maréchal de *Belle-Isle.* 203
LE POT DE CHAMBRE CASSÉ, eſpéce de parodie poliſſone, précedée d'une preface ſerieuſe, par Meſſieurs *de Morand, Guénet & Gobier.* 211
LETTRE à M. l'Abbé *Goujet.* 217
EPITHALAME, par M. *Roy.* 225
EPITRE à UN TRAITRE, traduite en Proſe d'une Epître en vers Anglois. 232
EPIGRAMME ET SONNET, par le grand *Rouſſeau.* 236
OUVRES DE MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT. 238
RECUEIL DES JEUX FLORAUX, pour l'année 1749. 259
CONNOISSANCE DES BEAUTÉS ET DES DÉFAUTS DE LA POESIE ET DE L'ELOQUENCE DANS LA LANGUE FRANÇOISE, ouvrage ſingulier, où M. *Voltaire* eſt continuellement mis au deſſus de tous les Poëtes & de tous les Ecrivains. 267

LETTRE de M. *Roy* à M. l'Auteur de ces feuilles. 290
ODE couronnée à l'Academie françoiſe, de M. *Laurès*. 305
ODE qui a concouru avec celle de M. *Laurès*, par M. *le Brun*, jeune Poëte. 309
LES AMAZONES, Tragedie par Madamme *du Boccage*. 313
TRAITÉ DES MALADIES VENERIENNES, par M. *Jourdan de Pellerin*, Medecin Chimiſte. 330
EPITRE de M. d'*Arnaud* à l'illuſtre Chirurgien M. *Morand*. 334
FRAGMENT D'UNE EPITRE AU ROI, par M. *le Comte*, fils du celebre Commiſſaire de ce nom. 337
LETTRE A UNE JEUNE DAME, NOUVELLEMENT MARIÉE, par M. l'Abbé *Coyer*. 339
NOUVEL ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par M. le Préſident *Henault*, de l'Académie Françoiſe. 343

Fin de la Table du premier Tome.

WIDENER
HX II6Z +